Les Temps Modernes

7e année REVUE MENSUELLE n° 80

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juin 1952



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française........	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger..........................	1.300 fr.	2.500 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LE LANGAGE INDIRECT ET LES VOIX DU SILENCE[1]

A JEAN-PAUL SARTRE

... Ce que nous avons appris dans Saussure, c'est que les signes un à un ne signifient rien, que chacun d'eux exprime moins un sens qu'il ne marque un écart de sens entre lui-même et les autres. Comme on peut en dire autant de ceux-ci, la langue est faite de différences sans termes ou plus exactement les termes en elle ne sont engendrés que par les différences qui apparaissent entre eux. Idée difficile, car le bon sens répond que si le terme A et le terme B n'avaient pas du tout de sens, on ne voit pas comment il y aurait contraste de sens entre eux, et si vraiment la communication allait du tout de la langue parlée au tout de la langue entendue, il faudrait savoir la langue pour l'apprendre... Mais l'objection est du même genre que les paradoxes de Zénon : comme eux par l'exercice du mouvement, elle est surmontée par l'usage de la parole. Et cette sorte de cercle qui fait que la langue se précède auprès de ceux qui l'apprennent, s'enseigne elle-même et suggère son propre décryptement, est peut-être le prodige qui définit le langage.

La langue s'apprend et, en ce sens, on est bien obligé d'aller des parties au tout. Le tout qui est premier dans Saussure, ce ne peut être le tout explicite et articulé de la langue complète, tel que l'enregistrent les grammaires et les dictionnaires. Il n'a pas davantage en vue une totalité logique comme celle d'un système philosophique dont tous les éléments peuvent (en

1. Extrait de *La prose du monde*, en préparation.

principe) être déduits d'une seule idée. Puisqu'il est justement en train de refuser aux signes tout autre sens que « diacritique », il ne peut fonder la langue sur un système d'idées positives. L'unité dont il parle est unité de coexistence, comme celle des éléments d'une voûte qui s'épaulent l'un l'autre. Dans un ensemble de ce genre, les parties apprises de la langue valent d'emblée comme tout et les progrès se feront moins par addition et juxtaposition que par l'articulation interne d'une fonction déjà complète à sa manière. On sait depuis longtemps que le mot, chez l'enfant, fonctionne d'abord comme phrase, et même peut-être certains phonèmes comme mots. Mais la linguistique d'aujourd'hui pense plus précisément l'unité de la langue en isolant à l'origine des mots, — peut-être même des formes et du style, — des principes « oppositifs » et « relatifs » auxquels la définition saussurienne du signe s'applique encore plus rigoureusement qu'aux mots, puisqu'il s'agit là de composantes du langage qui n'ont pas pour leur compte de sens assignable et qui ont pour seule fonction de rendre possible la discrimination des signes proprement dits. Or ces premières oppositions phonématiques peuvent bien être lacunaires, elles pourront bien s'enrichir dans la suite d'autres dimensions et la chaîne verbale trouvera d'autres moyens de se différencier d'elle-même; l'important est que les phonèmes sont d'emblée des variations d'un unique appareil de parole et qu'avec eux l'enfant semble avoir « attrapé » le principe d'une différenciation mutuelle des signes et acquis du même coup *le sens du signe*. Car les oppositions phonématiques, — contemporaines des premières tentatives de communication, — apparaissent et se développent sans relation aucune avec le babillage, qui est souvent refoulé par elles, qui en tout cas ne garde désormais qu'une existence marginale et dont les matériaux ne sont pas intégrés au nouveau système de la parole vraie, comme si ce n'était pas la même chose de posséder un son à titre d'élément du babillage, qui ne s'adresse qu'à soi, et comme moment d'une entreprise de communication. On peut donc dire dès lors que l'enfant *parle* et qu'il n'apprendra par la suite qu'à appliquer diversement le principe de la

parole. L'intuition de Saussure se précise : avec les premières oppositions phonématiques l'enfant est initié à la liaison latérale du signe au signe comme fondement d'un rapport final du signe au sens, — sous la forme spéciale qu'elle a reçue dans la langue dont il s'agit. Si les phonologues parviennent à étendre leur analyse au-delà des mots, jusqu'aux formes, à la syntaxe et même aux différences stylistiques, c'est la langue tout entière comme style d'expression, comme manière unique de jouer de la parole, qui est anticipée par l'enfant avec les premières oppositions phonématiques. Le tout de la langue parlée autour de lui le happerait comme un tourbillon, le tenterait par ses articulations internes et le conduirait *presque* jusqu'au moment où tout ce bruit voudra dire quelque chose. Le recoupement inlassable de la chaîne verbale par elle-même, l'émergence un jour irrécusable d'une certaine gamme phonématique selon laquelle le discours est visiblement composé ferait enfin basculer l'enfant du côté de ceux qui parlent. La langue comme tout permet seule de comprendre comment le langage l'attire à soi et comment il en vient à entrer dans ce domaine dont les portes, croirait-on, ne s'ouvrent que de l'intérieur. C'est parce que d'emblée le signe est diacritique, c'est parce qu'il se compose et s'organise avec lui-même qu'il a un intérieur et qu'il finit par réclamer un sens.

Ce sens naissant au bord des signes, cette imminence du tout dans les parties se retrouvent dans toute l'histoire de la culture. Il y a ce moment où Brunelleschi construit la coupole de la cathédrale de Florence dans un rapport défini avec la configuration du site. Faut-il dire qu'il a rompu avec l'espace clos du moyen âge et trouvé l'espace universel de la Renaissance [1]? Mais il reste beaucoup à faire pour passer d'*une* opération de l'art à l'emploi délibéré de l'espace comme milieu d'univers. Faut-il donc dire que cet espace n'est pas encore là? Mais Brunelleschi s'était construit un étrange engin [2] où deux vues du Baptistère et du Palais de la Seigneurie, avec les rues et les places qui les encadrent, se reflétaient dans un miroir,

1. 2. Pierre Francastel, *Peinture et Société*, p. 17 et suivantes.

pendant qu'un plateau de métal poli projetait là-dessus la lumière du ciel. Il y a donc chez lui une recherche, une question de l'espace. Il est tout aussi difficile de dire quand commence le nombre généralisé dans l'histoire des mathématiques : en soi (c'est-à-dire, comme parle Hegel, pour nous qui l'y projetons), il est déjà dans le nombre fractionnaire qui, avant le nombre algébrique, insère le nombre entier dans une série continue, — mais il y est comme à son insu, il n'y est pas pour soi. De même il faut renoncer à fixer le moment où le latin devient du français parce que les formes grammaticales commencent d'être efficaces et de se dessiner avant d'être systématiquement employées, que la langue quelquefois reste longtemps prégnante des transformations qui vont advenir et qu'en elle le dénombrement des moyens d'expression n'a pas de sens, ceux qui tombent en désuétude continuant d'y mener une vie diminuée et la place de ceux qui vont les remplacer étant quelquefois déjà marquée, ne serait-ce que sous la forme d'une lacune, d'un besoin ou d'une tendance. Même quand il est possible de dater l'émergence d'un *principe pour soi*, il était auparavant présent dans la culture à titre de hantise ou d'anticipation, et la prise de conscience qui le pose comme signification explicite ne fait qu'achever sa longue incubation dans un sens opérant. Or, elle n'est jamais sans reste : l'espace de la Renaissance à son tour sera pensé plus tard comme un cas très particulier de l'espace pictural possible. La culture ne nous donne donc jamais de significations absolument transparentes, la genèse du sens n'est jamais achevée. Ce que nous appelons à bon droit notre vérité, nous ne le contemplons jamais que dans un contexte de symboles qui datent notre savoir. Nous n'avons jamais affaire qu'à des architectures de signes dont le sens ne peut être posé à part, n'étant rien d'autre que la manière dont ils se comportent l'un envers l'autre, dont ils se distinguent l'un de l'autre, — sans que nous ayons même la consolation morose d'un vague relativisme, puisque chacune de ces démarches est bel et bien une vérité et sera sauvée dans la vérité plus compréhensive de l'avenir...

En ce qui concerne le langage, si c'est le rapport latéral du signe au signe qui rend chacun d'eux signifiant, le sens n'apparaît donc qu'à l'intersection et comme dans l'intervalle des mots. Ceci nous interdit de concevoir comme on le fait d'habitude la distinction et l'union du langage et de son sens. On croit le sens transcendant par principe aux signes comme la pensée le serait à des indices sonores ou visuels, — et on le croit immanent aux signes en ceci que, chacun d'eux, ayant une fois pour toutes *son* sens, ne saurait entre lui et nous glisser aucune opacité, ni même nous donner à penser : les signes n'auraient qu'un rôle de monition, ils avertiraient l'auditeur d'avoir à considérer telle de *ses* pensées. A la vérité, ce n'est pas ainsi que le sens habite la chaîne verbale et pas ainsi qu'il s'en distingue. Si le signe ne veut dire quelque chose qu'en tant qu'il se profile sur les autres signes, son sens est tout engagé dans le langage, la parole joue toujours sur fond de parole, elle n'est jamais qu'un pli dans l'immense tissu du parler. Nous n'avons pas, pour la comprendre, à consulter quelque lexique intérieur qui nous donnât, en regard des mots ou des formes, de pures pensées qu'ils recouvriraient : il suffit que nous nous prêtions à sa vie, à son mouvement de différenciation et d'articulation, à sa gesticulation éloquente. Il y a donc une opacité du langage : nulle part il ne cesse pour laisser place à du sens pur, il n'est jamais limité que par du langage encore et le sens ne paraît en lui que serti dans les mots. Comme la charade, il ne se comprend que par l'interaction des signes, dont chacun pris à part est équivoque ou banal, et dont la réunion seule fait sens. En celui qui parle non moins qu'en celui qui écoute il est bien autre chose qu'une technique de chiffrement ou de déchiffrement pour des significations toutes faites : il faut d'abord qu'il les fasse exister à titre d'entités repérables en les installant à l'entrecroisement des gestes linguistiques comme ce qu'ils montrent d'un commun accord. Nos analyses de la pensée font comme si, avant d'avoir trouvé ses mots, elle était déjà une sorte de texte idéal que nos phrases chercheraient à *traduire*. Mais l'auteur lui-même n'a aucun texte qu'il puisse confronter avec son écrit, aucun langage

avant le langage. Si sa parole le satisfait, c'est par un équilibre dont elle définit elle-même les conditions, par une perfection sans modèle. Beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être et c'est pourquoi il peut si bien nous rendre présent quelqu'un : la parole d'un ami au téléphone nous le donne lui-même comme s'il était tout dans cette manière d'interpeller et de prendre congé, de commencer et de finir ses phrases, de cheminer à travers les choses non dites. Le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée traîne dans le langage. C'est pourquoi aussi elle le traverse comme le geste dépasse ses points de passage. Au moment même où le langage emplit notre esprit jusqu'aux bords, sans laisser la plus petite place à une pensée qui ne soit prise dans sa vibration, et dans la mesure justement où nous nous abandonnons à lui, il passe au-delà des « signes » vers leur sens. Et, de ce sens, rien ne nous sépare plus : le langage ne *présuppose* pas sa table de correspondance, il dévoile lui-même ses secrets, il les enseigne à tout enfant qui vient au monde, il est tout entier monstration. Son opacité, son obstinée référence à lui-même, ses retours et ses replis sur lui-même sont justement ce qui fait de lui un pouvoir spirituel : car il devient à son tour quelque chose comme un univers, capable de loger en lui les choses mêmes, — après les avoir changées en leur sens.

Or, si nous chassons de notre esprit l'idée d'un *texte original* dont notre langage serait la traduction ou la version chiffrée, nous verrons que l'idée d'une expression *complète* fait non-sens, que tout langage est indirect ou allusif, est, si l'on veut, silence. Le rapport du sens à la parole ne peut plus être cette correspondance point par point que nous avons toujours en vue. Saussure encore remarque que l'anglais disant *the man I love* s'exprime aussi complètement que le français disant l'homme *que* j'aime. Le relatif, dira-t-on, n'est pas exprimé par l'anglais. La vérité est qu'au lieu de l'être par un mot, c'est par un blanc entre les mots qu'il passe dans le langage. Mais ne disons pas même qu'il y est sous-entendu. Cette notion du sous-entendu exprime naïvement notre conviction qu'une langue (généralement notre langue natale) est

parvenue à capter dans ses formes les choses mêmes, et que toute autre langue, si elle veut aussi les atteindre, doit user au moins tacitement d'instruments de même sorte. Or, si le français pour nous va aux choses mêmes, ce n'est assurément pas qu'il ait copié les articulations de l'être : il a un mot distinct pour exprimer la relation, mais il ne marque pas la fonction complément par une désinence spéciale; on pourrait dire qu'il sous-entend la déclinaison, que l'allemand exprime (et l'aspect, que le russe exprime, et l'optatif, que le grec exprime). Si le français nous paraît calqué sur les choses, ce n'est pas qu'il le soit, c'est qu'il nous en donne l'illusion par les rapports internes de signe à signe. Mais cela, *the man I love* le fait aussi bien. L'absence de signe peut être un signe et l'expression n'est pas l'ajustage à chaque élément du sens d'un élément du discours, mais une opération du langage sur le langage qui soudain se décentre vers son sens. Dire, ce n'est pas mettre un mot sous chaque pensée : si nous le faisions, rien ne serait jamais dit, nous n'aurions pas le sentiment de vivre dans le langage et nous resterions dans le silence, parce que le signe s'effacerait aussitôt devant un sens qui serait le sien et que la pensée ne rencontrerait jamais que des pensées : celle qu'elle veut exprimer, et celle qu'elle formerait d'un langage tout explicite. Au contraire nous avons quelquefois le sentiment qu'une pensée a été *dite*, — non pas remplacée par des indices verbaux, mais incorporée aux mots et rendue en eux disponible, — et enfin il y a un pouvoir des mots parce que, travaillant les uns contre les autres, ils sont hantés à distance par elle comme les marées par la lune et dans ce tumulte évoquent leur sens beaucoup plus impérieusement que si chacun d'eux ramenait seulement une signification languissante dont il serait l'indice indifférent et prédestiné. Le langage dit péremptoirement quand il renonce à dire la chose même. Comme l'algèbre fait entrer en compte des grandeurs dont on ne sait pas ce qu'elles sont, la parole différencie des significations dont chacune à part n'est pas connue, et c'est à force de les traiter comme connues, de nous donner d'elles et de leur commerce un portrait abstrait, qu'il finit par nous imposer, dans un éclair, l'identification la plus

précise. Le langage signifie quand, au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle. Il porte son sens comme la trace d'un pas signifie le mouvement et l'effort d'un corps. Distinguons l'usage empirique du langage déjà fait, et l'usage créateur, dont le premier, d'ailleurs, ne peut être qu'un résultat. Ce qui est parole au sens du langage empirique, — c'est-à-dire le rappel opportun d'un signe préétabli, — ne l'est pas au regard du langage authentique. C'est, comme Mallarmé l'a dit, la pièce usée que l'on met en silence dans ma main. Au contraire la parole vraie, celle qui signifie, qui rend enfin présente l'« absente de tous bouquets » et délivre le sens captif dans la chose, elle n'est, au regard de l'usage empirique, que silence, puisqu'elle ne va pas jusqu'au nom commun. Le langage est de soi oblique et autonome, et, s'il lui arrive de signifier directement une pensée ou une chose, ce n'est là qu'un pouvoir second, dérivé de sa vie intérieure. Comme le tisserand donc, l'écrivain travaille à l'envers : il n'a affaire qu'au langage, et c'est ainsi que soudain il se trouve environné de sens.

Si cela est vrai, son opération n'est pas très différente de celle du peintre. On dit d'ordinaire que le peintre nous atteint à travers le monde tacite des couleurs et des lignes, s'adresse en nous à un pouvoir de déchiffrement informulé et dont nous n'aurons justement le contrôle qu'après l'avoir exercé aveuglément, après avoir aimé l'œuvre. L'écrivain au contraire s'installe dans des signes déjà élaborés, dans un monde déjà parlant, et ne requiert de nous qu'un pouvoir de réordonner nos significations selon l'indication des signes qu'il nous propose. Mais si le langage exprime autant par ce qui est entre les mots que par les mots? Par ce qu'il ne « dit » pas que par ce qu'il « dit »? S'il y a, caché dans le langage empirique, un langage à la seconde puissance, où de nouveau les signes mènent la vie vague des couleurs, et où les significations ne se libèrent pas tout à fait du commerce des signes?

L'acte de peindre est à deux faces : il y a la tache ou le trait de couleur que l'on met en un point de la toile, et il y a leur effet dans l'ensemble, sans commune mesure avec eux, puisqu'ils ne sont presque rien et suffisent à changer un portrait ou un

paysage. Celui qui observerait le peintre de trop près, le nez sur son pinceau, ne verrait que l'envers de son travail. L'envers, c'est un faible mouvement du pinceau ou de la plume de Poussin, l'endroit c'est la percée de soleil qu'il déclenche. Une caméra a enregistré au ralenti le travail de Matisse. L'impression était prodigieuse, au point que Matisse lui-même en fut ému, dit-on. Ce même pinceau qui, vu à l'œil nu, sautait d'un acte à l'autre, on le voyait méditer, dans un temps dilaté et solennel, dans une imminence de commencement du monde, tenter dix mouvements possibles, danser devant la toile, la frôler plusieurs fois, et s'abattre enfin comme l'éclair sur le seul tracé nécessaire. Il y a, bien entendu, quelque chose d'artificiel dans cette analyse, et Matisse se tromperait s'il croyait, sur la foi du film, qu'il ait vraiment opté, ce jour-là, entre tous les tracés possibles et résolu, comme le Dieu de Leibniz, un immense problème de minimum et de maximum : il n'est pas un démiurge, il est un homme. Il n'a pas tenu, sous le regard de l'esprit, tous les gestes possibles, et pas eu besoin de les éliminer tous sauf un, en rendant raison de son choix. C'est le ralenti qui énumère les possibles. Matisse, installé dans un temps et dans une vision d'homme, a regardé l'ensemble ouvert de sa toile commencée et porté le pinceau vers le tracé qui l'appelait pour que le tableau fût enfin ce qu'il était en train de devenir. Il a résolu par un geste simple le problème qui après coup paraît impliquer un nombre infini de données, comme, selon Bergson, la main dans la limaille de fer obtient d'un coup l'arrangement compliqué qui lui fera place. Tout s'est passé dans le monde humain de la perception et du geste, et si la caméra nous donne de l'événement une version fascinante, c'est en nous faisant croire que la main du peintre opérait dans le monde physique où une infinité d'options sont possibles. Cependant, il est vrai que la main de Matisse a hésité, il est donc vrai qu'il y a eu choix et que le trait choisi l'a été de manière à observer vingt conditions éparses sur le tableau, informulées, informulables pour tout autre que Matisse, puisqu'elles n'étaient définies et imposées que par l'intention de faire *ce tableau-là qui n'existait pas encore.*

Il n'en va pas autrement de la parole vraiment expressive et donc de tout langage dans sa phase d'établissement. Elle ne choisit pas seulement un signe pour une signification déjà définie, comme on va chercher un marteau pour enfoncer un clou ou une tenaille pour l'arracher. Elle tâtonne autour d'une intention de signifier qui ne se guide sur aucun texte, qui justement est en train de l'écrire. Si nous voulons lui rendre justice, il nous faut évoquer quelques-unes de celles qui auraient pu être à sa place, et ont été rejetées, sentir comme elles auraient autrement touché et ébranlé la chaîne du langage, à quel point cette parole-ci était vraiment la seule possible, si cette signification devait venir au monde... Enfin, il nous faut considérer la parole avant qu'elle soit prononcée, le fond de silence qui ne cesse pas de l'entourer, sans lequel elle ne dirait rien, ou encore mettre à nu les fils de silence dont elle est entremêlée. Il y a, pour les expressions déjà acquises, un sens direct, qui correspond point par point à des tournures, des formes, des mots institués. En apparence, point de lacune ici, aucun silence parlant. Mais le sens des expressions en train de s'accomplir ne peut être de cette sorte : c'est un sens latéral ou oblique, qui fuse entre les mots, — c'est une autre manière de secouer l'appareil du langage ou du récit pour lui arracher un son neuf. Si nous voulons comprendre le langage dans son opération d'origine il nous faut feindre de n'avoir jamais parlé, le soumettre à une réduction sans laquelle il nous échapperait encore en nous reconduisant à ce qu'il nous signifie, le *regarder* comme les sourds regardent ceux qui parlent, comparer l'art du langage aux autres arts de l'expression, tenter de le voir comme l'un de ces arts muets. Il se peut que le sens du langage ait un privilège décisif, mais c'est en essayant le parallèle que nous apercevrons ce qui le rend peut-être impossible à la fin. Commençons par comprendre qu'il y a un langage tacite et que la peinture parle à sa façon.

* * *

Malraux observe que la peinture et le langage ne sont comparables que lorsqu'on les a détachés de ce qu'ils « représentent »

pour les réunir sous la catégorie de l'expression créatrice. C'est alors qu'ils se reconnaissent l'un l'autre comme deux figures de la même tentative. Pendant des siècles les peintres et les écrivains ont travaillé sans soupçonner leur parenté. Mais c'est un fait qu'ils ont connu la même aventure. L'art et la poésie sont d'abord voués à la cité, aux dieux, au sacré, ils ne voient naître leur propre miracle que dans le miroir d'une puissance extérieure. L'un et l'autre connaissent plus tard un âge classique qui est la sécularisation de l'âge du sacré : l'art est alors la représentation d'une nature qu'il peut tout au plus embellir, mais selon des recettes qu'elle-même lui enseigne; comme le voulait La Bruyère, la parole n'a d'autre rôle que de retrouver l'expression juste d'avance assignée à chaque pensée par un langage des choses mêmes, et ce double recours à un art d'avant l'art, à une parole d'avant la parole prescrit à l'œuvre un certain point de perfection, d'achèvement ou de plénitude qui l'imposera à l'assentiment de tous comme les choses qui tombent sous nos sens. Malraux a bien analysé ce préjugé « objectiviste » que l'art et la littérature moderne remettent en question, — mais peut-être n'a-t-il pas mesuré à quelle profondeur il s'enracine, peut-être lui a-t-il trop vite concédé le domaine du monde visible, peut-être est-ce là ce qui l'amène à définir au contraire la peinture moderne comme retour au sujet, — au « monstre incomparable », — et à l'enfouir dans une vie secrète hors du monde... Il faut reprendre son analyse.

Donc le privilège de la peinture à l'huile, qui permet, mieux qu'une autre, d'attribuer à chaque élément de l'objet ou du visage humain un représentant pictural distinct, la recherche de signes qui puissent donner l'illusion de la profondeur ou du volume, celle du mouvement, des formes, des valeurs tactiles et des différentes sortes de matière (qu'on pense aux études patientes qui ont conduit à sa perfection la représentation du velours), ces procédés, ces secrets augmentés à chaque génération sont les éléments d'une technique générale de la *représentation* qui, à la limite, atteindrait la chose même, l'homme même, dont on n'imagine pas qu'ils puissent renfermer du

hasard ou du vague, et dont il s'agit pour la peinture d'égaler le fonctionnement souverain. Dans ce chemin des pas sont faits sur lesquels il n'y a pas à revenir. La carrière d'un peintre, les productions d'une école, le développement même de la peinture vont vers des *chefs-d'œuvre* où est enfin obtenu ce qui était cherché jusque-là, qui, au moins provisoirement, rendent inutiles les essais antérieurs et jalonnent un progrès de la peinture. La peinture veut être aussi convaincante que les choses et ne pense pouvoir nous atteindre que comme elles : en imposant à *nos sens* un spectacle irrécusable. En principe elle s'en remet à l'appareil de la perception, considéré comme un moyen naturel et donné de communication entre les hommes. N'avons-nous pas tous des yeux, qui fonctionnent à peu près de la même manière, et si le peintre a su découvrir des signes suffisants de la profondeur ou du velours, n'aurons-nous pas tous, en regardant le tableau, le même spectacle, qui rivalise avec la nature?

Reste que les peintres classiques étaient des peintres et qu'aucune peinture valable n'a jamais consisté à représenter simplement. Malraux indique que la conception moderne de la peinture, — comme expression créatrice, — a été une nouveauté pour le public beaucoup plus que pour les peintres eux-mêmes qui l'ont toujours pratiquée même s'ils n'en faisaient pas la théorie. C'est ce qui fait que les œuvres des classiques ont un autre sens et plus de sens peut-être qu'ils ne le croyaient, qu'ils anticipent souvent une peinture délivrée de leurs canons et restent les intercesseurs désignés de toute initiation à la peinture. Au moment même où, les yeux fixés sur le monde, ils croyaient lui demander le secret d'une représentation suffisante, ils opéraient à leur insu cette *métamorphose* dont la peinture est plus tard devenue consciente. Mais alors on ne peut pas définir la peinture classique par la représentation de la nature ou par la référence à « nos sens », ni donc la peinture moderne par la référence au subjectif. Déjà la perception des classiques relevait de leur culture, notre culture peut encore informer notre perception du visible, il ne faut pas abandonner le monde visible aux recettes classiques, ni enfermer la peinture moderne

dans le réduit de l'individu, il n'y a pas à choisir entre le monde et l'art, entre « nos sens » et la peinture absolue : ils passent l'un dans l'autre.

Malraux parle quelquefois comme si les « données des sens » à travers des siècles n'avaient jamais varié, et comme si, tant que la peinture se référait à elles, la perspective classique s'imposait. Il est pourtant sûr que cette perspective est une des manières inventées par l'homme de projeter devant lui le monde perçu, et non pas son décalque. Elle est une interprétation facultative de la vision spontanée, non que le monde perçu démente ses lois et en impose d'autres, mais plutôt parce qu'il n'en exige aucune et qu'il n'est pas de l'ordre des lois. Dans la perception libre, les objets échelonnés en profondeur n'ont aucune « grandeur apparente » définie. Il ne faut même pas dire que la perspective « nous trompe » et que les objets éloignés sont « plus grands » à l'œil nu que ne le ferait croire leur projection sur un dessin ou sur une photographie, — du moins pas de cette grandeur qui serait une mesure commune aux lointains et aux plans les plus proches. La grandeur de la lune à l'horizon n'est pas mesurable par un certain nombre de parties aliquotes de la pièce de monnaie que je tiens dans ma main, il s'agit d'une « grandeur-à-distance », d'une sorte de qualité qui adhère à la lune comme le chaud et le froid à d'autres objets. Nous sommes ici dans l'ordre des « ultra-choses » dont parle H. Wallon, et qui ne se rangent pas, avec les objets proches, dans une seule perspective graduée. Passée une certaine grandeur et une certaine distance, vient l'absolu de la grandeur, où toutes les « ultra-choses » se rejoignent, et c'est pourquoi les enfants disent du soleil qu'il est « grand comme une maison ». Si je veux revenir de là à la perspective, il faut que je cesse de percevoir le tout librement, que je circonscrive ma vision, que je repère, sur un étalon de mesure que je tiens, ce que j'appelle la « grandeur apparente » de la lune et de la pièce de monnaie et qu'enfin je reporte ces mesures sur le papier. Mais pendant ce temps le monde perçu a disparu, avec la simultanéité vraie des objets qui n'est pas leur appartenance paisible à une seule échelle de grandeurs. Quand je voyais ensemble la pièce de monnaie et

la lune, il fallait que mon regard fût fixé sur l'une des deux, l'autre alors m'apparaissait en marge, — « objet petit-vu-de près » ou « objet-grand-vu-de-loin », — incommensurable avec le premier. Ce que je reporte sur le papier, ce n'est pas cette coexistence des choses perçues, leur rivalité devant mon regard. Je trouve le moyen d'arbitrer leur conflit, qui fait la profondeur. Je décide de les rendre compossibles sur un même plan et j'y parviens en coagulant sur le papier une série de visions locales et monoculaires dont aucune n'est superposable aux moments du champ perceptif vivant. Alors que les choses se disputaient mon regard et que, ancré en l'une d'elles, je sentais sur lui la sollicitation des autres qui les faisait coexister avec la première, l'exigence d'un horizon et sa prétention à l'existence, je construis maintenant une représentation où chaque chose cesse d'appeler sur soi toute la vision, fait aux autres des concessions et consent à n'occuper plus sur le papier que l'espace qui lui est laissé par elles. Alors que mon regard, parcourant librement la profondeur, la hauteur et la largeur, n'était assujetti à aucun point de vue parce qu'il les adoptait et les rejetait tous tour à tour, je renonce à cette ubiquité et je conviens de ne faire figurer dans mon dessin que ce qui pourrait être vu d'un certain point de station par un œil immobile fixé sur un certain « point de fuite » d'une certaine « ligne d'horizon ». (Modestie trompeuse, car si je renonce au monde même en précipitant sur le papier l'étroit secteur d'une perspective, je cesse aussi de voir comme un homme, qui est ouvert au monde parce qu'il y est situé, je pense et domine ma vision comme Dieu peut le faire quand il considère l'*idée* qu'il a de moi). Alors que j'avais l'expérience d'un monde de choses fourmillantes, exclusives, qui ne saurait être embrassé que moyennant un parcours temporel où chaque gain est perte en même temps, voilà que l'être inépuisable cristallise en une perspective ordonnée où les lointains se résignent à n'être que des lointains, inaccessibles et vagues comme il convient, où les objets proches abandonnent quelque chose de leur agressivité, ordonnent leurs lignes intérieures selon la loi commune du spectacle et se préparent déjà, dès qu'il le faudra, à devenir

lointains, — où rien en somme ne retient le regard et ne fait figure de présent. Tout le tableau est dans le mode du révolu ou de l'éternité; tout prend un air de décence et de discrétion; les choses ne m'interpellent plus et je ne suis plus compromis par elles. Et si j'ajoute à cet artifice celui de la perspective aérienne, on sent à quel point moi qui peins et ceux qui regardent mon paysage dominons la situation. La perspective est beaucoup plus qu'un secret technique pour imiter une réalité qui se donnerait telle quelle à tous les hommes : elle est l'invention d'un monde dominé, possédé de part en part dans une synthèse instantanée dont le regard spontané nous donne tout au plus l'ébauche quand il essaie vainement de tenir ensemble toutes ces choses dont chacune le veut en entier. Les visages du portrait classique, toujours au service d'un caractère, d'une passion ou d'une humeur, — toujours signifiants, — les bébés et les animaux de la peinture classique, si désireux d'entrer dans le monde humain, si peu soucieux de le récuser, manifestent le même rapport « adulte » de l'homme au monde, si ce n'est quand, cédant à son bienheureux démon, le grand peintre ajoute une nouvelle dimension à ce monde trop sûr de soi en y faisant vibrer la contingence...

Or, si la peinture « objective » elle-même est une création, il n'y a plus de raisons de comprendre la peinture moderne, parce qu'elle veut être création, comme un passage au subjectif, une cérémonie à la gloire de l'individu, — et l'analyse de Malraux nous paraît ici peu sûre. Il n'y a plus, dit-il, qu'un sujet en peinture : le peintre lui-même [1]. Ce n'est plus le velouté des pêches que l'on cherche, comme Chardin, c'est, comme Braque, le velouté du tableau. Les classiques étaient eux-mêmes à leur insu; le peintre moderne veut d'abord être original et son pouvoir d'expression se confond pour lui avec sa différence individuelle [2]. *Puisque* la peinture n'est plus pour la foi ou pour la beauté, elle est pour l'individu [3], elle est

1. *Le Musée Imaginaire*, p. 59. Ces pages étaient écrites quand a paru l'édition définitive de la *Psychologie de l'Art* (*Les Voix du Silence*, édit. Gallimard). Nous citons d'après l'édition Skira.
2. *Ibid.*, p. 79.
3. *Ibid.*, p. 83.

« l'annexion du monde par l'individu » [1]. L'artiste sera donc « de la famille de l'ambitieux, du drogué » [2] voué comme eux au plaisir têtu de soi-même, au plaisir du démon, c'est-à-dire de tout ce qui, dans l'homme, détruit l'homme... Il est pourtant clair qu'on serait bien en peine d'appliquer ces définitions à Cézanne ou à Klee par exemple. Et quant à ceux des modernes qui livrent comme tableaux des esquisses, et dont chaque toile, signature d'un moment de vie, demande à être vue, en « exposition », dans la série des toiles successives, — cette tolérance de l'inachevé peut vouloir dire deux choses : ou bien qu'en effet ils ont renoncé à l'*œuvre* et ne cherchent plus que l'immédiat, le senti, l'individuel, « l'expression brute », comme dit Malraux, — ou bien que l'achèvement, la présentation objective et convaincante pour *les sens* n'est plus le moyen ni le signe de l'œuvre vraiment *faite* parce que l'expression désormais va de l'homme à l'homme à travers le monde commun qu'ils *vivent*, sans passer par le domaine anonyme des *sens* ou de la Nature. Baudelaire a écrit, — d'un mot que Malraux rappelle très opportunément, — « qu'une œuvre faite n'était pas nécessairement finie et une œuvre finie pas nécessairement faite » [3]. L'œuvre accomplie n'est donc pas celle qui existe en soi comme une chose, mais celle qui atteint son spectateur, l'invite à reprendre le geste qui l'a créée et, sautant les intermédiaires, sans autre guide qu'un mouvement de la ligne inventée, un tracé presque incorporel, à rejoindre le monde silencieux du peintre, désormais proféré et accessible. Il y a l'improvisation des peintres-enfants, qui n'ont pas appris leur propre geste, et, sous prétexte qu'un peintre est une main, croient qu'il suffit d'avoir une main pour peindre. Ils tirent de leur corps de menus prodiges comme un jeune homme morose peut toujours tirer du sien, pourvu qu'il l'observe avec assez de complaisance, quelque petite étrangeté bonne à nourrir sa religion de lui-même. Mais il y a aussi l'improvisation de celui qui, tourné vers le monde qu'il veut dire, a fini, chaque parole

1. *La Monnaie de l'absolu*, p. 118.
2. *La Création esthétique*, p. 144.
3. *Le Musée imaginaire*, p. 63.

en appelant une autre, par se constituer une voix apprise qui est plus sienne que son cri des origines. Il y a l'improvisation de l'écriture automatique et il y a celle de la *Chartreuse de Parme.* Puisque la perception même n'est jamais finie, puisque nos perspectives nous donnent à exprimer et à penser un monde qui les englobe, les déborde, et s'annonce par des signes fulgurants comme une parole ou comme une arabesque, pourquoi l'expression du monde serait-elle assujettie à la prose des *sens* ou du concept? Il faut qu'elle soit poésie, c'est-à-dire qu'elle réveille et reconvoque en entier notre pur pouvoir d'exprimer, au-delà des choses déjà dites ou déjà vues. La peinture moderne pose un tout autre problème que celui du retour à l'individu : le problème de savoir comment on peut communiquer sans le secours d'une Nature préétablie et sur laquelle nos sens à tous ouvriraient, comment nous sommes entés sur l'universel par ce que nous avons de plus propre.

C'est là l'une des philosophies vers lesquelles on peut prolonger l'analyse de Malraux. Il faut seulement la détacher de la philosophie de l'individu ou de la mort qui chez tient le premier plan, non sans quelques mouvements de nostalgie pour les civilisations du sacré. Ce que le peintre met dans le tableau, ce n'est pas le soi immédiat, la nuance même du sentir, c'est son *style*, et il n'a pas moins à le conquérir sur ses propres essais que sur la peinture des autres ou sur le monde. Combien de temps, dit Malraux, avant qu'un écrivain ait appris à parler avec sa propre voix. De même, combien de temps avant que le peintre qui n'a pas, comme nous, l'œuvre déployée devant lui, mais qui la fait, reconnaisse dans ses premiers tableaux les linéaments de ce qui sera, mais seulement s'il ne se trompe pas sur lui-même, son œuvre faite. Davantage : il n'est pas plus capable de *voir* ses tableaux que l'écrivain de se lire. C'est dans les autres que l'expression prend son relief et devient vraiment signification. Pour l'écrivain ou pour le peintre, il n'y a qu'allusion de soi à soi, familiarité du ronron personnel, qu'on appelle aussi monologue intérieur. Le peintre travaille et fait son sillage, et, sauf quand il s'agit d'œuvres anciennes où il s'amuse à retrouver ce qu'il est devenu,

il n'aime pas tant le regarder : il a mieux par devers soi, le langage de sa maturité contient éminemment le faible accent de ses premières œuvres. Sans se retourner vers elles, et par le seul fait qu'elles ont accompli certaines opérations expressives, il se trouve doué de nouveaux organes et, éprouvant l'excès de ce qui est à dire sur leur pouvoir déjà vérifié, il est capable, — à moins qu'une mystérieuse fatigue n'intervienne, dont il y a plus d'un exemple, — d'aller dans le même sens « plus loin », comme si chaque pas fait exigeait et rendait possible un autre pas, comme si chaque expression réussie prescrivait à l'automate spirituel une autre tâche ou encore fondait une institution dont il n'aura jamais fini d'éprouver l'efficacité. Ce « schéma intérieur » toujours plus impérieux à chaque nouveau tableau, — au point que la fameuse chaise devient, dit Malraux, « un brutal idéogramme du nom même de Van Gogh », — *pour Van Gogh* il n'est lisible ni dans ses premières œuvres, ni même dans sa « vie intérieure » (car alors Van Gogh n'aurait pas besoin de la peinture pour se rejoindre, il cesserait de peindre), il est cette vie même en tant qu'elle sort de son inhérence, cesse de jouir d'elle-même, et devient moyen universel de comprendre et de faire comprendre, de voir et de donner à voir, — non pas donc renfermé aux tréfonds de l'individu muet, mais diffus dans tout ce qu'il voit. Avant que le style devienne pour les autres objet de prédilection, pour l'artiste même (au grand dommage de son œuvre) objet de délectation, il faut qu'il y ait eu ce moment fécond où il a germé à la surface de son expérience, où un sens opérant et latent s'est trouvé les emblèmes qui devaient le délivrer et le rendre maniable pour l'artiste en même temps qu'accessible aux autres. Même quand le peintre a déjà peint, et s'il est devenu à quelque égard maître de lui-même, ce qui lui est donné avec son style, ce n'est pas une manière, un certain nombre de procédés ou de tics dont il puisse faire l'inventaire, c'est un mode de formulation aussi reconnaissable pour les autres, aussi peu visible pour lui que sa silhouette ou ses gestes de tous les jours. Quand donc Malraux écrit que le style, c'est le « moyen de recréer le monde selon les valeurs de

l'homme qui le découvre [1] » ou qu'il est « l'expression d'une signification prêtée au monde, appel, et non conséquence d'une vision [2] », ou enfin, qu'il est « la réduction à une fragile perspective humaine du monde éternel qui nous entraîne dans une dérive d'astres selon un rythme mystérieux » [3], — il ne s'installe pas dans l'opération même du style; comme le public, il la regarde du dehors; il en indique certaines conséquences, à vrai dire sensationnelles, — la victoire de l'homme sur le monde, — mais que le peintre n'a pas en vue. Le peintre au travail ne sait rien de l'antithèse de l'homme et du monde, de la signification et de l'absurde, du style et de la « représentation » : il est bien trop occupé d'exprimer son commerce avec le monde pour s'enorgueillir d'un style qui naît comme à son insu. Il est bien vrai que le style est, pour les modernes, beaucoup plus qu'un moyen de représenter : il n'a pas de modèle extérieur, la peinture n'existe pas avant la peinture. Mais il ne faut pas en conclure, comme le fait Malraux, que la représentation du monde ne soit pour le peintre qu'un *moyen de style* [4], comme si le style pouvait être connu et voulu hors de tout contact avec le monde, comme s'il était une *fin*. Il faut le voir apparaître au creux de la perception du peintre comme peintre : c'est une exigence issue d'elle. Malraux le dit dans ses meilleurs passages : la perception déjà stylise. Une femme qui passe n'est pas d'abord pour moi un contour corporel, un mannequin colorié, un spectacle, c'est « une expression individuelle, sentimentale, sexuelle », c'est une certaine manière d'être chair donnée tout entière dans la démarche ou même dans le seul choc du talon sur le sol, comme la tension de l'arc est présente à chaque fibre du bois, — une variation très remarquable de la norme du marcher, du regarder, du toucher, du parler que je possède par devers moi parce que je suis corps. Si de plus je suis peintre, ce qui passera sur la toile, ce ne sera plus seulement une valeur vitale ou sensuelle, il n'y aura pas seule-

1. *La Création esthétique*, p. 51.
2. *Ibid.*, p. 154.
3. *Ibid.*
4. *La Création esthétique*, p. 158.

ment sur le tableau « une femme », ou « une femme malheureuse », ou « une modiste », il y aura l'emblème d'une manière d'habiter le monde, de le traiter, de l'interpréter par le visage comme par le vêtement, par l'agilité du geste comme par l'inertie du corps, bref d'un certain rapport à l'être. Mais ce style et ce sens vraiment pictural, s'ils ne sont pas dans la femme vue, — car alors le tableau serait déjà fait, — sont du moins appelés par elle. « Tout style est la mise en forme des éléments du monde qui permettent d'orienter celui-ci vers une de ses parts essentielles ». Il y a signification lorsque les données du monde sont par nous soumises à une « déformation cohérente »[1]. Cette convergence de tous les vecteurs visibles et moraux du tableau vers une même signification X, elle est déjà ébauchée dans la perception du peintre. Elle commence dès qu'il perçoit, — c'est-à-dire dès qu'il ménage dans l'inaccessible plein des choses certains creux, certaines fissures, des figures et des fonds, un haut et un bas, une norme et une déviation, dès que certains éléments du monde prennent valeur de dimensions sur lesquelles désormais nous reportons tout le reste, dans le *langage* desquelles nous l'exprimons. Le style est chez chaque peintre le système d'équivalences qu'il se constitue pour cette œuvre de manifestation, l'indice universel de la « déformation cohérente » par laquelle il concentre le sens encore épars dans sa perception et le fait exister expressément. L'œuvre ne se fait pas loin des choses et dans quelque laboratoire intime dont le peintre aurait et aurait seul la clef : que ce soit en regardant de vraies fleurs ou des fleurs de papier, il se reporte toujours à *son* monde comme si le principe des équivalences par lesquelles il va le manifester y était depuis toujours enseveli.

Il ne faut pas ici que les écrivains sous-estiment le travail, l'étude du peintre, cet effort si semblable à un effort de pensée et qui permet de parler d'un langage de la peinture. Il est vrai, son système d'équivalences, à peine tiré du spectacle du monde, le peintre l'investit à nouveau dans des couleurs, dans un quasi-espace, sur une toile. Le sens imprègne le tableau plutôt que le tableau ne l'*exprime*. « Cette déchirure jaune du ciel au-dessus

2. *La Création esthétique*, p. 152.

du Golgotha... c'est une angoisse faite chose, une angoisse qui a tourné en déchirure jaune du ciel et qui du coup est submergée, empâtée par les qualités propres des choses...[1] ». Le sens s'enlise dans le tableau, tremble autour de lui « comme une brume de chaleur[2] » plutôt qu'il n'est manifesté par lui. C'est « comme un effort immense et vain, toujours arrêté à mi-chemin du ciel et de la terre » pour exprimer ce que la nature du tableau lui défend d'exprimer. Cette impression est peut-être inévitable chez les professionnels du langage, il leur arrive ce qui nous arrive à entendre une langue étrangère que nous parlons mal : nous la trouvons monotone, marquée d'un accent et d'une saveur trop forts, justement parce qu'elle n'est pas nôtre et que nous n'en avons pas fait l'instrument principal de nos rapports avec le monde. Le sens du tableau reste *captif* pour nous qui ne communiquons pas avec le monde par la peinture. Mais pour le peintre, et même pour nous si nous nous mettons à vivre dans la peinture, il est beaucoup plus qu'une « brume de chaleur » à la surface de la toile, puisqu'il est capable d'exiger *cette* couleur ou *cet* objet de préférence à tout autre et qu'il commande l'arrangement du tableau aussi impérieusement qu'une syntaxe ou qu'une logique. Car tout le tableau n'est pas dans ces petites angoisses ou dans ces joies locales dont il est parsemé : elles ne sont que des composantes dans un sens total moins pathétique, plus *lisible* et plus durable. Malraux a bien raison de rapporter l'anecdote de l'hôtelier de Cassis qui voit Renoir au travail devant la mer et s'approche : « C'étaient des femmes nues qui se baignaient dans un autre endroit. Il regardait je ne sais quoi, et il changeait seulement un petit coin. » Malraux commente : « Le bleu de la mer était devenu celui du ruisseau des *Lavandières*... Sa vision, c'était moins une façon de regarder la mer que la secrète élaboration d'un monde auquel appartenait cette profondeur de bleu qu'il reprenait à l'immensité[3] ». Encore est-il que Renoir regardait la mer. Et pourquoi le bleu de la mer appartenait-il au monde de

1. Sartre, *Situations* II, p. 61.
2. *Ibid.*, p. 60.
3. *La Création esthétique*, p. 113.

sa peinture? Comment pouvait-il lui enseigner quelque chose touchant le ruisseau des *Lavandières*? C'est que chaque fragment du monde, — et en particulier la mer, tantôt criblée de tourbillons et de rides, empanachée d'aigrettes, tantôt massive et immobile en elle-même, contient toutes sortes de figures de l'être, et, par la manière qu'il a de répondre à l'attaque du regard, évoque une série de variantes possibles et enseigne, outre lui-même, une manière générale de dire l'être. On peut peindre des baigneuses et un ruisseau d'eau douce devant la mer à Cassis parce qu'on ne demande à la mer, — mais elle seule peut l'enseigner — que sa façon d'interpréter la substance liquide, de l'exhiber, de la composer avec elle-même, en somme une typique des manifestations de l'eau. On peut faire de la peinture en regardant le monde parce que le style qui définira le peintre aux yeux des autres, il lui semble le trouver dans les apparences mêmes et qu'il croit épeler la nature au moment où il la recrée. « Un certain équilibre ou déséquilibre péremptoire de couleurs et de lignes bouleverse celui qui découvre que la porte entr'ouverte là est celle d'un autre monde [1]. » *Un autre monde*, — entendons : le même que le peintre voit, et parlant son propre langage, seulement libéré du poids sans nom qui le retenait en arrière et le maintenait dans l'équivoque. Comment le peintre ou le poète diraient-ils autre chose que leur rencontre avec le monde? De quoi l'art abstrait lui même parle-t-il, sinon d'une négation ou d'un refus du monde? Or l'austérité, la hantise des surfaces et des formes géométriques (ou celle des infusoires et des microbes, car l'interdit jeté sur la vie ne commence, curieusement, qu'au métazoaire) ont encore une odeur de vie, même s'il s'agit d'une vie honteuse ou désespérée. Toujours donc le tableau dit quelque chose, c'est un nouveau système d'équivalences qui exige précisément ce bouleversement-ci, et c'est au nom d'un rapport plus *vrai* entre les choses que leurs liens ordinaires sont dénoués. Une vision, une action enfin libres décentrent et regroupent les objets du monde chez le peintre, les mots chez le poète. Mais il ne suffit pas de briser ou d'incendier le langage pour écrire les *Illuminations* et Mal-

1. *Ibid.*, p. 142.

raux remarque profondément des peintres modernes que « bien qu'aucun ne parlât de vérité, tous, devant les œuvres de leurs adversaires, parlaient d'imposture [1] ». Ils ne veulent pas d'une vérité qui soit la ressemblance de la peinture et du monde. Ils accepteraient l'idée d'une vérité qui soit la cohésion d'une peinture avec elle-même, la présence en elle d'un principe unique qui affecte chaque moyen d'expression d'une certaine valeur d'emploi. Or quand une zébrure du pinceau remplace la reconstitution en principe complète des apparences pour nous introduire à la laine ou à la chair, ce qui remplace l'objet, ce n'est pas le sujet, c'est la logique allusive du monde perçu. On veut toujours signifier, il y a toujours quelque chose à dire, dont on approche plus ou moins. Simplement le « aller plus loin » de Van Gogh au moment où il peint les *Corbeaux* n'indique plus quelque réalité vers laquelle il faudrait marcher, mais ce qu'il reste à faire pour restituer la rencontre du regard avec les choses qui le sollicitent, de celui qui a à être avec ce qui est. Et ce rapport n'est certes pas de ceux qui se copient. « Comme toujours en art, mentir pour être vrai », dit Sartre avec raison. On dit que l'enregistrement exact d'une conversation qui avait paru brillante donne ensuite l'impression de l'indigence. Il y manque la présence de ceux qui parlaient, les gestes, les physionomies, le sentiment d'un événement en train de survenir, d'une improvisation continuée. La conversation désormais n'existe plus, elle *est*, aplatie dans l'unique dimension du sonore, d'autant plus décevante ainsi que ce médium tout auditif est celui d'un texte lu. Pour que l'œuvre d'art, justement, qui ne s'adresse souvent qu'à l'un de nos sens et qui ne nous investit jamais de tous côtés comme le vécu, nous remplisse l'esprit comme elle le fait, il faut donc qu'elle soit autre chose que de l'existence refroidie, qu'elle soit, comme dit Gaston Bachelard, de la « surexistence ». Mais elle n'est pas de l'arbitraire ou, comme on dit, de la fiction. La peinture moderne, comme en général la pensée moderne, nous oblige à admettre une vérité qui ne ressemble pas aux choses, qui soit sans modèle extérieur, sans instruments d'expression prédestinés, et qui soit cependant vérité.

1. *La Monnaie de l'absolu*, p. 125.

Si l'on remet, comme nous essayons de le faire, le peintre au contact de son monde, peut-être trouvera-t-on moins énigmatique la métamorphose qui, à travers lui, transforme le monde en peinture, celle qui, de ses débuts à sa maturité, le change en lui-même et enfin celle qui, à chaque génération, donne à certaines œuvres du passé un sens dont on ne s'était pas aperçu. Quand un écrivain considère la peinture et les peintres, il est un peu dans la position des lecteurs envers l'écrivain, ou dans celle de l'amoureux qui pense à la femme absente. Nous concevons l'écrivain à partir de l'œuvre, l'amoureux résume l'absente dans les quelques mots, les quelques attitudes où elle s'est le plus purement exprimée. Quand il la retrouve, il est tenté de redire le fameux : « Quoi, ce n'est que cela? » de Stendhal. Quand nous faisons la connaissance de l'écrivain, nous sommes sottement déçus de ne pas retrouver en chaque instant de sa présence cette essence, cette parole sans bavures que nous avons pris l'habitude de désigner par son nom. Voilà donc ce qu'il fait de son temps? Voilà donc la laide maison qu'il habite? Voilà donc ses amis, la femme dont il partage la vie? Voilà ses médiocres soucis? — Mais tout cela n'est que rêverie, — ou même envie, haine secrète. On n'admire où il faut qu'après avoir compris qu'il n'y a pas de surhommes, aucun homme qui n'ait à vivre une vie d'homme, et que le secret de la femme aimée, de l'écrivain ou du peintre n'est pas dans quelque au-delà de sa vie empirique, mais si mêlé à ses médiocres expériences, si pudiquement confondu avec sa perception du monde qu'il ne saurait être question de le rencontrer à part, face à face. En lisant la *Psychologie de l'Art*, on songe quelquefois que Malraux qui, comme écrivain, sait assurément tout cela, l'oublie quand il s'agit des peintres, leur voue le même genre de culte qu'il n'accepterait pas, croyons-nous, de ses lecteurs, enfin les divinise. « Quel génie n'est fasciné par cette extrémité de la peinture, par cet appel devant lequel le temps vacille? C'est l'instant de la possession du monde. Que la peinture ne puisse aller plus loin, et le vieux Hals devient Dieu [1]. » Cela, c'est peut-être le peintre vu par les

1. *La Création esthétique*, p. 150.

autres. Le peintre lui-même est un homme au travail qui retrouve chaque matin dans la figure des choses la même interrogation, le même appel auquel il n'a jamais fini de répondre. A ses yeux, son œuvre n'est jamais faite, elle est toujours en cours, de sorte que personne ne peut s'en prévaloir contre le monde. Un jour, la vie se dérobe, le corps se défalque; d'autres fois, et plus tristement, c'est la question éparse à travers le spectacle du monde qui cesse de se prononcer. Alors le peintre n'est plus ou il est devenu peintre honoraire. Mais tant qu'il peint, c'est toujours à propos des choses visibles, ou s'il est ou devient aveugle, à propos de ce monde irrécusable auquel il accède par d'autres sens et dont il parle en termes de voyant. Et c'est pourquoi son travail, obscur pour lui-même, est cependant guidé et orienté. Il ne s'agit jamais que de mener plus loin le trait du même sillon déjà ouvert, de reprendre et de généraliser un accent qui a déjà paru dans le coin d'un tableau antérieur ou dans quelque instant de son expérience, sans que le peintre lui-même puisse jamais dire, parce que la distinction n'a pas de sens, ce qui est de lui et ce qui est des choses, ce que le nouvel ouvrage ajoute aux anciens, ce qu'il a pris aux autres et ce qui est sien. Cette triple reprise qui fait de l'opération expressive comme une éternité provisoire, elle n'est pas seulement métamorphose au sens des contes de fées, — miracle, magie, création absolue dans une solitude agressive, — elle est aussi réponse à ce que le monde, le passé, les œuvres faites demandaient, accomplissement, fraternité. Husserl a employé le beau mot de *Stiftung*, — fondation ou établissement, — pour désigner d'abord la fécondité illimitée de chaque présent qui, justement parce qu'il est singulier et qu'il passe, ne pourra jamais cesser d'avoir été et donc d'être universellement, — mais surtout celle des produits de la culture qui continuent de valoir après leur apparition et ouvrent un champ de recherches où ils revivent perpétuellement. C'est ainsi que le monde dès qu'il l'a vu, ses premières tentatives de peintre et tout le passé de la peinture livrent au peintre une *tradition*, *c'est-à-dire*, commente Husserl, *le pouvoir d'oublier les origines* et de donner au passé, non pas une survie qui est la forme

hypocrite de l'oubli, mais une nouvelle vie, qui est la forme noble de la mémoire.

Malraux insiste sur ce qu'il y a de trompeur et de dérisoire dans la comédie de l'esprit : ces contemporains ennemis, Delacroix et Ingres, en qui la postérité reconnaîtra des jumeaux, ces peintres qui se veulent classiques et ne sont que néo-classiques, c'est-à-dire le contraire, ces styles qui échappent au regard du créateur et ne deviennent visibles que quand le Musée rassemble des œuvres dispersées par toute la terre, quand la photographie agrandit les miniatures, transforme par ses cadrages un morceau de tableau, transforme en tableaux les vitraux, les tapis et les monnaies, et apporte à la peinture une conscience d'elle-même qui est toujours rétrospective... Mais si l'expression recrée et métamorphose, cela était déjà vrai des temps qui ont précédé le nôtre et même de notre perception du monde avant la peinture, puisqu'elle marquait déjà dans les choses la trace d'une élaboration humaine. Les productions du passé, qui sont les données de notre temps, dépassaient elles aussi les productions antérieures vers un avenir que nous sommes et en ce sens appelaient parmi d'autres la métamorphose que nous leur imposons. On ne peut pas plus faire l'inventaire d'une peinture, — dire ce qui y est et ce qui n'y est pas, — que, selon les linguistes, on ne peut recenser un vocabulaire, et pour la même raison : ici et là, il ne s'agit pas d'une somme finie de signes, mais d'un champ ouvert ou d'un nouvel organe de la culture humaine. Peut-on nier qu'en peignant tel fragment de tableau ce peintre classique ait inventé déjà le geste même de ce moderne? Mais peut-on oublier qu'il n'en avait pas fait le principe de sa peinture et qu'en ce sens il ne l'avait pas inventé, comme saint Augustin n'avait pas inventé le Cogito à titre de pensée centrale et l'avait seulement rencontré? La rêverie par laquelle chaque temps, comme disait Aron, se cherche des ancêtres n'est cependant possible que parce que tous les temps appartiennent à un même univers. Le classique et le moderne appartiennent à l'univers de la peinture conçu comme une seule tâche depuis les premiers dessins sur la paroi des cavernes jusqu'à notre peinture « consciente ». Si celle-ci trouve à

reprendre quelque chose dans des arts qui sont liés à une expérience très différente de la nôtre, c'est sans doute qu'elle les transfigure, mais c'est aussi qu'ils la préfigurent, qu'ils ont du moins quelque chose à lui dire, et que leurs artistes, croyant continuer des terreurs primitives ou celles de l'Asie et de l'Égypte, inauguraient secrètement une autre histoire qui est encore la nôtre et qui nous les rend présents, tandis que les empires et les croyances auxquels ils pensaient *appartenir* ont depuis longtemps disparu. L'unité de la peinture, elle n'est pas seulement au Musée, elle est dans cette tâche unique qui se propose à tous les peintres, qui fait qu'un jour au Musée, ils *seront* comparables, et que ces feux se répondent l'un à l'autre dans la nuit. Les premiers dessins aux murs des cavernes posaient le monde comme « à peindre » ou « à dessiner », appelaient un avenir indéfini de la peinture, et c'est ce qui fait qu'ils nous parlent et que nous leur répondons par des métamorphoses où ils collaborent avec nous. Il y a donc deux historicités, l'une ironique ou même dérisoire, et faite de contresens, parce que chaque temps lutte contre les autres comme contre des étrangers en leur imposant ses soucis, ses perspectives. Elle est oubli plutôt que mémoire, elle est morcellement, ignorance, extériorité. Mais l'autre, sans laquelle la première serait impossible, est constituée et reconstituée de proche en proche par l'*intérêt* qui nous porte vers ce qui n'est pas nous, par cette vie que le passé, dans un échange continu, nous apporte et trouve en nous et qu'il continue de mener dans chaque peintre qui ranime, reprend et relance à chaque œuvre nouvelle l'entreprise entière de la peinture.

Cette histoire cumulative, où les peintures se rejoignent par ce qu'elles affirment, Malraux la subordonne souvent à l'histoire cruelle, où les peintres s'opposent parce qu'ils nient. Pour lui, la réconciliation n'a lieu que dans la mort et c'est toujours après coup que l'on perçoit l'unique problème auquel les peintures rivales répondent et qui les fait contemporaines. Mais si vraiment il n'était déjà présent et opérant dans les peintres, — sinon au centre de leur conscience, du moins à l'horizon de leur travail, — on ne voit pas d'où le Musée de

l'avenir le ferait surgir. On peut dire du peintre à peu près ce que Valéry disait du prêtre : qu'il mène une vie double et que la moitié de son pain est consacrée. Il est bien cet homme irascible et souffrant pour qui toute autre peinture est rivale. Mais ses colères et ses haines sont le rebut d'une œuvre. Le malheureux voué à la jalousie porte partout avec lui ce double invisible, délivré de ses hantises : lui-même tel que sa peinture le définit, et l'« inscription historique », comme disait Péguy, ne fera que manifester des filiations ou des parentés que le peintre peut bien reconnaître si seulement il consent à ne pas se prendre pour Dieu et à ne pas vénérer comme unique chaque geste de son pinceau. Ce qui fait pour nous « un Vermeer », — Malraux le montre parfaitement, — ce n'est pas que cette toile peinte un jour soit tombée des mains de l'homme Vermeer, c'est que le tableau observe le système d'équivalences selon lequel chacun de ses éléments, comme cent aiguilles sur cent cadrans, marque la même déviation, c'est qu'il parle la langue Vermeer. Et si le faussaire réussissait à reprendre non seulement les procédés, mais le style même des grands Vermeer, — il ne serait plus un faussaire, il serait l'un de ces peintres qui peignaient pour le maître dans l'atelier des classiques. Il est vrai que ce n'est pas possible : on ne peut peindre spontanément comme Vermeer après des siècles d'autre peinture et quand le problème même de la peinture a changé de sens. Mais, que le tableau ait été secrètement fabriqué par un de nos contemporains, ce fait n'intervient pour qualifier le faussaire que dans la mesure où il l'empêche de rejoindre vraiment le style de Vermeer. C'est que le nom de Vermeer et celui de chaque grand peintre en vient à désigner quelque chose comme une institution, et de même que l'histoire a charge de découvrir, derrière « le Parlement sous l'ancien régime » ou derrière « la révolution française » ce qu'ils signifient vraiment dans la dynamique des rapports humains, quelle modulation de ces rapports ils représentent, et doit, pour le faire, désigner ceci comme accessoire et cela comme essentiel, de même une vraie histoire de la peinture devrait rechercher, à travers l'aspect immédiat des toiles dites de Vermeer, une structure, un

style, un sens contre lesquels ne peuvent prévaloir, s'il en est, les détails discordants arrachés à son pinceau par la fatigue, la circonstance ou l'imitation de soi-même. Si elle ne peut juger de l'authenticité d'une toile que par l'examen du tableau, ce n'est pas seulement parce que les renseignements d'origine nous manquent, c'est que le catalogue complet de l'œuvre d'un maître n'est pas suffisant pour savoir ce qui est vraiment *de lui*, c'est que lui-même est une certaine parole dans le discours de la peinture, qui éveille des échos vers le passé et vers l'avenir dans la mesure même où elle ne le cherche pas, c'est qu'il se relie à toutes les autres tentatives dans la mesure même où il s'occupe résolument de son monde. La rétrospection peut bien être indispensable pour que cette histoire vraie émerge de l'histoire empirique, qui n'est attentive qu'aux événements et reste aveugle aux avénements, — mais elle est tracée d'abord dans le vouloir total du peintre, l'histoire ne regarde vers le passé que parce que le peintre d'abord a regardé vers l'œuvre à venir, il n'y a de fraternité des peintres dans la mort que parce qu'ils vivent le même problème.

A cet égard la fonction du Musée, comme celle de la Bibliothèque, n'est pas uniquement bienfaisante. Il nous donne bien le moyen de voir ensemble, comme moments d'un seul effort, des productions qui gisaient à travers le monde, enlisées dans les cultes ou dans les civilisations dont elles voulaient être l'ornement, en ce sens il fonde notre conscience de la peinture comme peinture. Mais elle est d'abord dans chaque peintre qui travaille, et elle y est à l'état pur, tandis que le Musée la compromet avec les sombres plaisirs de la rétrospection. Il faudrait aller au Musée comme les peintres y vont, dans la joie sobre du travail, et non pas comme nous y allons, avec une révérence qui n'est pas tout à fait de bon aloi. Le Musée nous donne une conscience de voleurs. L'idée nous vient de temps à autre que ces œuvres n'ont tout de même pas été faites pour *finir* entre ces murs moroses, pour le plaisir des promeneurs du dimanche ou des « intellectuels » du lundi. Nous sentons bien qu'il y a déperdition et que ce recueillement de nécropole n'est pas le milieu vrai de l'art, que tant de joies et

de peines, tant de colères, tant de travaux n'étaient pas *destinés* à refléter un jour la lumière triste du Musée. Le Musée, transformant des tentatives en « œuvres », rend possible une histoire de la peinture. Mais peut-être est-il essentiel aux hommes de n'atteindre à la grandeur dans leurs ouvrages que quand ils ne la cherchent pas trop, peut-être n'est-il pas mauvais que le peintre et l'écrivain ne sachent pas trop qu'ils sont en train de fonder l'humanité, peut-être enfin ont-ils, de l'histoire de l'art, un sentiment plus vrai et plus vivant quand ils la continuent dans leur travail que quand ils se font « amateurs » pour la contempler au Musée. Le Musée ajoute un faux prestige à la vraie valeur des ouvrages en les détachant des hasards au milieu desquels ils sont nés et en nous faisant croire que des fatalités guidaient la main des artistes depuis toujours. Alors que le style en chaque peintre vivait comme la pulsation de son cœur et le rendait justement capable de reconnaître tout autre effort que le sien, — le Musée convertit cette historicité secrète, pudique, non délibérée, involontaire, vivante enfin, en histoire officielle et pompeuse. L'imminence d'une régression donne à notre amitié pour tel peintre une nuance pathétique qui lui était bien étrangère. Pour lui, il a *travaillé* toute une vie d'homme, — et nous, nous voyons son œuvre comme des fleurs au bord d'un précipice. Le Musée rend les peintres aussi mystérieux pour nous que les pieuvres ou les langoustes. Ces œuvres qui sont nées dans la chaleur d'une vie, il les transforme en prodiges d'un autre monde, et le souffle qui les portait n'est plus, dans l'atmosphère pensive du Musée et sous ses glaces protectrices, qu'une faible palpitation à leur surface. Le Musée tue la véhémence de la peinture comme la bibliothèque, disait Sartre, transforme en « messages » des écrits qui ont été d'abord les gestes d'un homme. Il est l'historicité de mort. Et il y a une historicité de vie, dont il n'offre que l'image déchue : celle qui habite le peintre au travail, quand il noue d'un seul geste la tradition qu'il reprend et la tradition qu'il fonde, celle qui le rejoint d'un coup à tout ce qui s'est jamais peint dans le monde, sans qu'il ait à quitter sa place, son temps, son travail béni et maudit, et qui réconcilie

les peintures en tant que chacune exprime l'existence entière, en tant qu'elles sont toutes réussies, — au lieu de les réconcilier en tant qu'elles sont toutes finies et comme autant de gestes vains.

Si l'on remet la peinture au présent, on verra qu'elle n'admet pas les barrières que notre purisme voudrait multiplier entre le peintre et les autres, entre le peintre et sa propre vie. Même si l'hôtelier de Cassis ne comprend pas la transmutation que Renoir opère du bleu de la Méditerranée dans l'eau des *Lavandières*, toujours est-il qu'il a voulu voir travailler Renoir, cela *l'intéresse* lui aussi, et rien n'empêche après tout qu'il retrouve le chemin que les habitants des cavernes ont un jour ouvert sans tradition. Renoir aurait eu bien tort de lui demander conseil et de tâcher de lui plaire. En ce sens, il ne peignait pas pour l'hôtelier. Il définissait lui-même, par sa peinture, les conditions sous lesquelles il entendait être approuvé. Mais enfin il peignait, il interrogeait le visible et faisait du visible. C'est au monde, à l'eau de la mer qu'il redemandait le secret de l'eau des *Lavandières* et, le passage de l'une à l'autre, il l'ouvrait pour ceux qui, avec lui, étaient pris dans le monde. Comme le dit J. Vuillemin, il n'était pas question de parler leur langage, mais de les exprimer en s'exprimant. Et le rapport du peintre à sa propre vie est du même ordre : son style n'est pas le style de sa vie, mais il la tire, elle aussi, vers l'expression. On comprend que Malraux n'aime pas les *explications* psychanalytiques en peinture. Même si le manteau de Sainte Anne est un vautour, même si l'on admettait que pendant que Vinci le peignait comme manteau, un second Vinci dans Vinci, la tête penchée, le déchiffrait comme vautour à la façon d'un lecteur de devinettes (après tout, ce n'est pas impossible : il y a, dans la vie de Vinci, un goût de la mystification effrayante qui pouvait bien lui inspirer d'enchâsser ses monstres même et justement dans une œuvre d'art), — personne ne parlerait plus de ce vautour si le tableau n'avait un autre sens. L'explication ne rend compte que de détails, tout au plus des matériaux. Étant admis que le peintre aime manier les couleurs, le sculpteur la glaise, parce qu'il est un « anal », — cela ne nous dit toujours pas ce que c'est que peindre ou

sculpter [1]. Mais l'attitude toute contraire, la dévotion des artistes qui nous défend de rien savoir de leur vie et met leur œuvre comme un miracle hors de l'histoire privée ou publique et hors du monde, elle nous masque aussi leur vraie grandeur. Si Léonard est autre chose que l'une des innombrables victimes d'une enfance malheureuse, ce n'est pas qu'il ait un pied dans l'au-delà, c'est que, de tout ce qu'il avait vécu, il a réussi à faire un moyen d'interpréter le monde, — ce n'est pas qu'il n'eût pas de corps ou de vision, c'est que sa situation corporelle ou vitale a été constituée par lui en langage. Quand on passe de l'ordre des événements à celui de l'expression, on ne change pas de monde : les mêmes données qui étaient subies deviennent système signifiant. Creusées, travaillées de l'intérieur, délivrées enfin de ce poids sur nous qui les rendait douloureuses ou blessantes, devenues transparentes ou même lumineuses, et capables d'éclairer non seulement les aspects du monde qui leur ressemblent, mais encore les autres, elles ont beau être métamorphosées, elles ne cessent pas d'être là. La connaissance qu'on peut en prendre ne remplacera jamais l'expérience de l'œuvre elle-même. Mais elle aide à mesurer la création et elle nous enseigne ce dépassement sur place qui est le seul dépassement sans retour. Si nous nous installons dans le peintre pour assister à ce moment décisif où ce qui lui a été donné à vivre de destinée corporelle, d'aventures personnelles ou d'événements historiques cristallise sur « le motif », nous reconnaîtrons que son œuvre, qui n'est jamais un effet, est toujours une réponse à ces données, et que le corps, la vie, les paysages, les écoles, les maîtresses, les créanciers, les polices, les révolutions, qui peuvent étouffer la peinture, sont aussi le pain dont elle fait son sacrement. Vivre dans la peinture, c'est encore respirer ce monde, — surtout pour celui qui voit dans le monde quelque chose à peindre, et chaque homme est un peu celui-là.

(*A suivre.*) Maurice Merleau-Ponty.

1. Aussi Freud n'a-t-il jamais dit qu'il expliquât Vinci par le vautour : il a dit à peu près que l'analyse s'arrêtait où commence la peinture.

Armand Salacrou.

SENS INTERDIT

A Simone de Beauvoir.

Quel que fût alors l'âge de chacun des animaux vivants, cet âge, chez tous, eut un point d'arrêt initial, et tout ce qu'il y avait d'êtres mortels, cessant de s'acheminer vers les signes apparents du vieillissement progressif, se modifia au contraire dans le sens inverse; c'est-à-dire en devenant chaque jour plus jeune et de formes plus délicates : les cheveux blancs des vieillards tournaient au noir; ou bien encore les joues de ceux qui avaient de la barbe recommençaient à se polir, cela remettait chacun d'eux au temps où approche la fleur de l'âge; quand à ceux qui en étaient à la puberté, leurs corps prenaient du poli, diminuaient de taille chaque jour et chaque nuit, pour en revenir à l'état naturel de l'enfant nouveau-né, — auquel ils finissaient par ressembler, aussi bien au point de vue de l'âme qu'à celui du corps; en suite de quoi, continuant désormais à se consumer, ils s'anéantissaient, ma foi! totalement.

PLATON
(*Le Politique*).

PSYCHODRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES

LA VIEILLE MATHILDE	90 ans
DANIEL	55 ans
YVELINE, sa femme.................	50 ans
ODILE, ravissante	28 ans
RAOUL, son mari	35 ans
PAUL, son amant	30 ans
ADÉ, jeune fille au visage candide	18 ans
GÉRARD, son jeune mari	22 ans
LE VIEUX MONSIEUR.	85 ans
et l'homme de l'autre monde	
JOSEPH	35 ans

Une salle commune dans un appartement avec escalier et loggia à mi-hauteur. Plusieurs portes. L'une d'elles, quand elle s'ouvre, laisse voir un couloir très nu. Un éclairage éparpillé avec des zones d'ombre et de vives lumières. Grande baie ouverte donnant sur une terrasse. Ciel d'été, une nuit de pleine lune.

LA VIEILLE MATHILDE (90 *ans, cassée en deux, s'appuyant sur deux cannes pour marcher*). — Est-ce vraiment pour aujourd'hui?

DANIEL (55 *ans. jouant aux cartes avec sa femme Yveline*, 50 *ans*). — D'après les symptômes, le Docteur croit toujours à une naissance dans les heures qui viennent.

LA VIEILLE MATHILDE. — Ce même docteur a dit hier, à la même heure, la même phrase. Et s'il se trompe encore...

DANIEL. — Alors, ce ne sera pas même pour demain!

YVELINE (*à son mari*). — Joue!

DANIEL. — Ça m'embête, parce que je vais gagner. Et tu n'aimes pas perdre!

YVELINE. — Joue! Du matin au soir, tricoter! tricoter! tricoter! Par instants, le désir me prend de changer de préoccupations. Joue!

Odile, ravissante jeune femme de 28 ans, à voir la vieille Mathilde flairer la porte du vestibule, éclate de rire.

LA VIEILLE MATHILDE. — Vous riez! vous riez! Mais j'en ai assez moi de vivre toute seule, vous m'entendez! Le temps me dure et la journée n'en finit pas.

ODILE. — Prenez patience, ma bonne Mathilde. Un temps viendra où vous vous affolerez devant les journées trop courtes.

LA VIEILLE MATHILDE. — Bien sûr, rien ne vous presse; vous vous étalez dans la vie! Avec vos deux hommes!

RAOUL (35 *ans, le mari d'Odile*). — Avec vos deux hommes? Quels deux hommes? Que voulez-vous insinuer?

LA VIEILLE MATHILDE. — Mais je n'insinue rien! Quels deux hommes? Mais, vous, son mari, — et lui, son amant!

PAUL (30 *ans, l'amant d'Odile*). — Ces allusions à notre drame sont immorales, vous êtes une personne répugnante. Et votre décrépitude physique n'est pas une excuse satisfaisante.

DANIEL (*conciliant*). — Ça lui passera.

PAUL. — Non. Son naturel est méchant. Et sa méchanceté s'épanouira avec les années.

YVELINE. — Dans son état, allez donc distinguer si c'est de la méchanceté, — ou de l'ennui.

ODILE. — L'ennui! l'ennui! Pour nous tourmenter, il y a pire que l'ennui, croyez-moi!

YVELINE. — Et quoi donc?

ODILE. — Le désir, l'intolérable désir d'être heureuse.

LA VIEILLE MATHILDE. — Et, à votre âge, pour être heureuse, on doit s'accrocher un homme à chaque bras?

RAOUL. — Ça n'est pas vrai.

PAUL. — En tout cas, qu'elle se taise!

Musique aérienne.

ADÉ (*jeune fille de* 18 *ans*). — Mon amour!

GÉRARD (22 *ans, son jeune mari*). — Mon ange.

ADÉ. — Gérard!

GÉRARD. — Adé! ma pureté.

ODILE. — Oh! le tourtereau et la tourterelle, allez roucouler sur la terrasse.

GÉRARD. — Quelle merveilleuse idée, mon amour!

ADÉ. — Près du ciel, dans la lumière des étoiles, Gérard!

GÉRARD. — O toi, plus vaste que l'univers, unique comme Dieu dont tu justifies l'existence...

Ils sortent enlacés. La musique disparaît aussi.

ODILE. — Unique! Unique! Toi aussi, Raoul, tu es mon unique amour. Mais (*à Paul*) je ne peux pas me passer de vous, hélas, même avec l'image de mon mari dans ma tête et dans mon cœur.

PAUL (*à Raoul*). — Ma présence vous torture? Si cela peut vous reposer, sachez que c'est vous que j'envie. Car Odile, hélas, connaît notre vérité : Odile ne m'aime pas.

ODILE (*avec un reproche coquet*). — Paul!

PAUL. — Odile a tout juste besoin de moi. Mais c'est vous qu'elle aime et aimera jusqu'au bout de son bel âge. Un jour vous roucoulerez comme les deux tourtereaux. Je ne serai plus là, et j'en crève.

DANIEL (*à Paul*). — Soyez patient, vous aussi. Vos complications se démêleront.

ODILE. — Raoul, je te jure que je suis innocente, car je lutte; je lutte avec l'énergie d'une chute d'eau qui se retient à tous les rochers de la montagne.

YVELINE. — Vous nous ennuyez avec vos histoires de trio de trente ans. L'appartement est petit. Est-ce une raison pour l'encombrer?

ODILE. — Raoul, j'ai honte de mon corps, mais mon âme toute à toi...

YVELINE. — Votre corps, votre âme! votre corps! votre âme! Allez donc discuter de vos incertitudes dans la chambre à coucher.

ODILE. — Paul, tu dois me suivre. Mon corps te désire, tu le sais.

PAUL. — Oui, seulement ton corps.

ODILE (*à Paul*). — Mais mon âme s'exprime aussi avec mon corps. Je suis aussi mon corps.

RAOUL. — Ton corps! Ce sac de pourriture que tu préfères à ton âme.

ODILE (*à Raoul*). — Mais je ne le préfère pas. C'est le jour et la nuit. Mais toutes les heures doivent faire la roue autour de nous. On ne peut échapper à aucune!

RAOUL. — Et cette idée ne t'affole pas que tu te fabriques de souvenirs qui te feront, plus tard, trembler de honte?

ODILE. — Il y a un âge où les femmes sont idiotes, et je suis arrivée à cet âge-là.

PAUL. — Et cruelles!

ODILE. — Ne souffre pas, Raoul; si tu connaissais mon impatience d'arriver à ces heures où je serai heureuse, près de toi, toute seule avec toi.

LA VIEILLE MATHILDE. — Eh! bien, le commencement promet!

YVELINE. — Quel commencement?

LA VIEILLE MATHILDE. — Le commencement de cette histoire pathétique.

RAOUL (*agressif*). — Pourquoi pathétique?

LA VIEILLE MATHILDE. — Vous oubliez l'arrivée du nouveau-né? Moi aussi, l'impatience me bouscule. Et la curiosité! Vous oubliez que j'attends celui qui vient pour être mon compagnon sur la Terre?

RAOUL (*voit Odile disparaître dans la chambre avec Paul*). — Odile!

ODILE. — Cher Raoul.

Avec un geste douloureux, elle referme la porte.

RAOUL. — Elle ne ment pas. Elle est honnête. Elle lutte. Et j'en crève!

YVELINE. — Oh! laissez-nous jouer aux cartes.

RAOUL (*à Daniel*). — Vous comprendrez, dans vingt ans, quand cette femme (*c'est Yveline*) vous dira « je t'adore, mais supporte,

essaie de supporter la complexité de mon âme et les curiosités de mon corps ». Oui, alors vous comprendrez!

Yveline. — En attendant, ne pourriez-vous pas souffrir en silence?

Daniel. — Ou bien, penser à autre chose, mon ami; par exemple : à un idéal quelconque et reposant?

Yveline. — Et les beaux jours viendront.

Raoul. — Peut-être. Mais comme la vie est lente. Et ce soir, ayez pitié de moi! ayez pitié de moi!

Il sort par une autre porte.

Yveline. — J'espère, quand ton tour viendra, que tu seras moins ridicule, et qu'au moins, tu sauras te taire devant les autres!

Daniel. — Parce que dès maintenant, tu envisages dans notre avenir ce genre de complications?

Yveline. — Ne sois pas stupide. Joue.

Daniel. — Le Roi!

Yveline. — Eh! bien ramasse ta levée, puisque tu as gagné. Sois beau joueur, pour une fois. En plus, n'aie pas l'air de la mépriser cette victoire qui m'échappe!

Daniel. — Yveline, nous avons déjà connu l'un près de l'autre les désagréments de la vieillesse, — en ce moment nous partageons l'ennui des amours trop tranquilles...

Yveline. — Comment imaginer qu'un jour, je puisse être folle d'amour pour toi? Que tu seras la source de ces passions mystérieuses qui font frémir la jeunesse? En ce moment, devant ta tête à la chair molle, c'est inconcevable. Oh! que tu m'exaspères!

Elle renverse la table à jeu et sort.

La vieille Mathilde. — Eh! bien! tous les deux! A vous regarder vivre, ce n'est guère encourageant!

Daniel. — Parce que vous ne regardez que la journée d'aujourd'hui, — mais nous sommes déjà un peu plus heureux qu'autrefois.

La vieille Mathilde. — Attendons! je verrai bien! Mais en attendant, je marche déjà mieux, n'est-ce pas votre avis?

Dites-moi, sans mentir, le nouveau, croyez-vous que ce soit vraiment pour aujourd'hui? Si vous ouvriez la porte...

Daniel. — Pour une naissance la porte s'ouvre d'elle-même.

La vieille Mathilde. — Mais si c'est une naissance difficile...

Daniel. — La porte s'ouvre quand même toute seule.

La vieille Mathilde. — Aidez-la un peu, je vous en prie, à s'ouvrir...

Daniel (*va ouvrir la porte qui se referme lentement*). — Vou voyez!

Et le nouveau n'est peut-être pas pour vous.

La vieille Mathilde. — Mais puisque je suis la seule céli bataire...

Daniel. — Le nouveau peut arriver dans la force de l'âge.

La vieille Mathilde (*inquiète*). — Oh!

Daniel. — Moi-même, dès le premier jour, j'avais toutes me dents, je marchais sans bâtons.

La vieille Mathilde. — Ah!

Daniel. — Certes, un ulcère me torturait. Il s'est cicatris Et ma sciatique ne me taquine plus que les jours de pluie.

La vieille Mathilde. — Et le nouveau pourrait arriver dar votre état d'aujourd'hui?

Daniel. — Regrettant de ne pas avoir à vivre les années dor je me libère, moi, sans regret. Et j'en ai vu débarquer de plu jeunes. Un, même, dans tout son éclat; ayant devant lui à pein vingt années...

La vieille Mathilde. — Mais que ferais-je moi, d'un garço déjà si près de la mort? Enfin attendons! Peut-être arrivera-t-il lı aussi, avec des béquilles.

Daniel. — Ma bonne Mathilde, ne vous agitez pas tan Ménagez vos jambes!

La vieille Mathilde. — Dans combien de temps croyez vous que je marcherai sans bâtons?

Daniel. — Les natures sont d'une diversité déconcertante. J me demande parfois si le bon Dieu n'a pas trop d'imagination.

La vieille Mathilde. — Vous croyez?

Daniel. — Oui! Il invente, puis il rature! puis il invente encor il retouche, il tâtonne! Oui, parfois je me demande si, dans sc œuvre, un esprit rebelle ne découvrirait pas de l'hésitation et c l'incertitude!

La vieille Mathilde (*devant une glace*). — Et quand il au retouché mes rides, qu'il les aura effacées, vous croyez que je ser belle?

Daniel. — Oui.

La vieille Mathilde. — Très belle?

Daniel. — Vous aurez de beaux yeux.

La vieille Mathilde. — Seulement de beaux yeux?

Daniel. — Et vous ne vous inquiétez pas d'être bonne?

La vieille Mathilde. — Je pourrai toujours devenir bonne si je le veux, tandis que la beauté...

Daniel. — Vous manquez d'expérience, ma bonne amie. Certains êtres ne parviennent pas à être bons. Ils ne le désirent même pas.

La vieille Mathilde. — S'ils ne le désirent pas, ils n'en souffrent pas. Tandis que la laideur, quelles femmes peuvent l'accepter?

Daniel. — Celles qui deviennent bonnes.

La vieille Mathilde. — Cette attente m'épuise. Je vais rôder près des tourtereaux. Où en sont-ils, ceux-là?

Daniel. — Bientôt dans les adieux des fiançailles.

La vieille Mathilde. — Ils vont se quitter?

Daniel. — Avec une grande douceur. Et sans criailleries. Vous verrez, c'est très reposant.

La vieille Mathilde. — Mais appelez-moi, dès que la porte s'ouvrira pour le nouveau.

Daniel. — Oui ma bonne Mathilde. Comptez sur moi. (*Elle est sortie. Daniel se regarde dans une glace, joue avec sa moustache, rabat ses cheveux sur le front, car il est encore un peu chauve.*) Non. Je ne vais pas teindre mes cheveux... J'aime mieux patienter et quand ils seront plus denses et mon teint moins grisâtre, un regard de femme aimera peut-être me dévisager. (*Une note de musique aiguë. La porte s'ouvre. Tout à coup le silence et l'immobilité. Reprise de la note de musique.*) Dieu, ô mon Dieu, voici que vous lâchez en liberté sur la Terre un nouveau vivant. Je vous en supplie ne l'invitez pas à vivre, vous qui connaissez l'avenir, si vous savez déjà que vous serez contraint, à sa sortie, de le jeter dans les brûlures éternelles de l'Enfer. Puisque vous êtes le bon Dieu tout puissant prenez en charge son bonheur, ou bien détournez-le de l'existence. Ne le laissez pas même entrer et refermez la porte. Sans le connaître, je sais que je peux vous le dire en son nom : il préfère le Néant où il n'existe pas, à l'Enfer dont il ne pourra jamais plus s'échapper. Mais si vous savez déjà que votre Paradis s'ouvre comme une fleur au bout de sa vie, alors, bon Dieu, sous votre regard, lumière du jour et des ténèbres, qu'il entre; je le recevrai comme un frère. (*Un silence. Apparaît avec timidité Joseph. Il a 35 ans.*) Les dés sont jetés.

Oui, mon ami. C'est ici. Passez la porte. Entrez.

Joseph. — Ici? Vous croyez?

Daniel. — J'en suis certain. Nous vous attendions.

Joseph. — C'est que je me ballade de couloir en couloir depui des heures. La nuit est tombée, et dans le noir j'avais bien le senti ment d'être perdu.

Daniel. — Perdu? Bien sûr! Vous ne voudriez pas débarque sur la Terre et dès le premier jour vous y retrouver avec le flai d'un pigeon voyageur qu'on sort de son panier.

Joseph. — Débarquer sur la Terre?

Daniel. — Oui. Vous vous y habituerez mon bon ami.

Avant tout apprenez à respirer. Profondément. Comment vou ont-ils baptisé à l'entrée? Oui, votre nom, votre petit nom?

Joseph. — Joseph.

Daniel. — Joseph? Vous vous y habituerez aussi. On ne choisi pas plus son nom que son destin. Moi, c'est Daniel.

Joseph. — Puis-je vous demander...

Daniel. — Non. Reposez-vous... voici un fauteuil. Asseyez vous. Comment sauriez-vous choisir vos questions? C'est à m de vous interroger, — et vos propres réponses, l'une après l'autr vous expliqueront ce que vous devez savoir. D'abord soyez patien Avec les années qui passent, vous apprendrez à vivre. A vivre, san cette angoisse, dans le grand mystère. Somme toute, la recette es très simple. Pour échapper aux angoisses du grand mystère, vou n'avez qu'à penser sans arrêt à autre chose, obstinément à autr chose. Et à votre âge, cela vous sera aisé.

Joseph. — J'ai trente-cinq ans.

Daniel. — Pauvre Mathilde.

Mais ne regrettez rien. Pour vous, le plus dur est fait. Car mêm la cinquantaine n'est pas un âge très folichon. Seul, on s'y fera peut-être. Mais ma femme aussi a cinquante ans. Et ça, c'est emb tant. A cet âge là elles sont encore un peu aigres. Mais je parle... j parle... et vous ne pouvez pas me comprendre.

Joseph. — J'avoue que...

Daniel. — Moi, j'ai déjà vingt ans de métier.

Joseph. — Quel métier?

Daniel. — Celui qui est le vôtre maintenant : celui d'homm vivant.

Joseph. — Ah?

Daniel (*en détendant ses muscles*). — Mais j'entrerai bient dans la merveilleuse décade des quadragénaires triomphants.

Joseph. — La décade des quadragénaires triomphants?

DANIEL. — Celle qui mène à votre âge.

JOSEPH. — A mon âge?

DANIEL. — Ne vous affolez pas. Je me souviens encore de mon premier jour, lorsque le bon Dieu m'a invité à passer quelques années sur cette charmante planète. Je n'y comprenais rien non plus. Mais on s'installe. On prend des habitudes. On rencontre des amis. On cache ses fameuses angoisses dans des vices. Et avec des habitudes, des amis et des vices, la vie n'est pas désagréable. Si vous me permettez un conseil, je vous recommanderais plutôt les vices. Ils sont plus fidèles que les amis. On les garde plus longtemps.

JOSEPH. — Oh! vous savez moi, mon genre, ce n'est pas du tout le genre penseur.

DANIEL. — Attendez que la vie vous révèle...

JOSEPH. — Oh! mais je me connais déjà! j'appartiendrais plutôt, hélas, au genre amoureux.

DANIEL. — Je vous en prie, cachez-le à Mathilde. Vous aggraveriez sa déception. Car elle va être déçue! Pauvre Mathilde!

JOSEPH. — Mathilde? Quelle Mathilde?

DANIEL. — Elle qui attendait votre arrivée avec une impatience! Oui, pour vous épouser.

JOSEPH. — Pour m'épouser? Déjà? Sans me connaître?

DANIEL. — Se connaît-on jamais quand on se marie? C'est à l'usage qu'on se découvre...

JOSEPH. — Ça, c'est bien vrai! Entièrement d'accord!

DANIEL. — Elle est née il y a six mois...

JOSEPH. — Elle a six mois et elle veut m'épouser?

DANIEL. — Vous ne connaissez pas les femmes. Elles s'imaginent des choses, et après, hélas, elles les veulent.

JOSEPH. — Tout de même! à six mois! le moins que j'en puisse dire, c'est qu'elle peut attendre.

DANIEL. — Mais elle s'ennuie déjà. Oh! l'ennui vient vite, vous verrez! Et elle crie!

JOSEPH. — Elle crie? Pauvre petite! Ce sont les dents qui la travaillent.

DANIEL. — Non, ses dents poussent bien sans douleur. Et elle sera jolie.

JOSEPH. — Vous n'avez tout de même pas l'intention de me fiancer à une fille qui fait encore pipi au lit?

DANIEL. — Ça m'étonnerait qu'elle en soit encore là. En six mois elle s'est déjà bien arrangée. Elle ne bave même plus...

JOSEPH. — Eh! ben, elle est en avance!

DANIEL. — Ce soir je la regardais, avec ses cannes elle trotte comme un lapin.

JOSEPH. — Elle marche déjà? Mais c'est un phénomène votre Mathilde?

DANIEL. — Oui, un être curieux! avec une conversation qui commence à devenir agréable.

JOSEPH. — Et elle parle?

DANIEL. — Et son cancer se résorbe très bien.

JOSEPH. — Et déjà un cancer à cet âge-là. Je n'ai jamais vu ça.

DANIEL. — Vous n'avez encore rien vu. Vous arrivez. Personnellement, je ne me plains pas. Mes cheveux poussent; regardez. Il ne me manque plus que deux molaires à gauche. Ma douloureuse arthrite des doigts est un vieux souvenir et ma prostate ne me taquine plus du tout. Jamais vous ne connaîtrez votre chance d'avoir échappé à toutes ces petites misères. Mais, à mon tour, les beaux jours! Je deviendrais un grand sportif que je n'en serais pas autrement surpris! Alors quand l'humeur de ma femme sera améliorée... mais son humeur s'améliore vraiment lentement... Vous semblez surpris? N'en soyez pas surpris, car, si j'ose dire, la vie est surprenante et au moment où elle vous attrape dans son engrenage, on reçoit un petit choc.

JOSEPH. — A vous écouter, j'ai même un très grand choc.

DANIEL. — Je serais désolé de vous effrayer; à votre âge, la vie est belle!

JOSEPH. — Pas mon avis. Pas du tout. La vie est une vraie cochonnerie. Tout au moins la mienne.

DANIEL. — Ne vous laissez pas aller à je ne sais quelle lassitude injustifiable aux yeux du Créateur qui dans sa bonté infinie, pour nous aider à surmonter nos moments de dépression, a inventé un merveilleux compagnon de voyage. Je veux être le premier vous le faire connaître et assister à votre émerveillement. On l'appelle : Vin. Il y en a du blanc. Il y en a du rouge. Le premier jour, n'en buvez pas trop.

JOSEPH. — Croyez-vous que je vous ai attendu pour déguster mon premier verre de vin?

DANIEL (*bouteille et verre en main*). — Vous avez déjà bu du vin

JOSEPH. — Depuis quelques années, oui!

DANIEL. — Comment? Vous ne venez pas de débarquer sur la planète?

JOSEPH. — Plaisanterie à part, vous avez déjà rencontré beaucoup de nouveau-nés de mon âge?

DANIEL. — J'en ai connu de plus jeunes.

JOSEPH. — Moi aussi!

DANIEL. — Mais alors, dans quel état êtes-vous arrivé?

JOSEPH. — Tout petit! Oh! tout petit!

DANIEL. — Avec des dents?

JOSEPH. — Non.

DANIEL. — Avec des cheveux?

JOSEPH. — Non.

DANIEL. — Vous marchiez?

JOSEPH. — Non!

DANIEL. — Vous parliez?

JOSEPH. — Non.

DANIEL. — Pauvre ami!

JOSEPH. — Et je bavais! Et moi aussi je faisais pipi au lit.

DANIEL. — Alors, complètement gâteux? Avec une grande barbe blanche?

JOSEPH. — Non, mais dites-moi, vous n'auriez pas des gargouillis dans la cervelle?

DANIEL. — Non mon ami. Et quels qu'aient été mes déboires jusqu'ici, ma cervelle est en ordre. Et je vous prie avec fermeté de me dire à quel âge vous êtes né.

JOSEPH. — A l'âge d'un jour, le premier jour.

DANIEL. — Comme moi, bien sûr, comme tout le monde. Le premier jour de sa vie, on a un jour! Mais voici combien de temps?

JOSEPH. — Trente-cinq ans, bientôt trente-six.

DANIEL. — Et qu'avez-vous fait depuis trente-cinq ans? Où vous êtes-vous caché? Et pourquoi? Vous aviez une horrible maladie que vous vouliez garder secrète?

JOSEPH. — Moi? Mais non.

DANIEL. — Une maladie de peau, inconvenante dans ses origines?

JOSEPH. — J'ai toujours été un jeune garçon parfaitement convenable.

DANIEL. — Un jeune garçon? Ne vous troublez pas et répondez-moi calmement. Je suis un homme compréhensif...

Après le premier jour qu'êtes-vous devenu?

JOSEPH. — Eh! bien j'ai continué, j'ai été un petit garçon, puis un grand garçon, puis un jeune militaire. Je me suis marié à vingt-

deux ans, puis ma femme m'a quitté, il y a sept ans; à trente ans j'ai voyagé, à trente-cinq ans je n'étais pas encore parvenu à oublier ma femme et me voici...

DANIEL (*ironique*). — Vous avez été un petit garçon, puis un grand garçon...

JOSEPH. — J'ai fait du football, avant-centre.

DANIEL. — Avant-centre... oui, oui... puis soldat... naturellement jeune soldat...

JOSEPH. — Oui.

DANIEL. — Comme c'est intéressant! Et la barbe vous a poussé au menton...

JOSEPH. — Non, je portais la moustache.

DANIEL. — La moustache?

Oh! très bien! je vois le genre...

JOSEPH. — Quel genre?

DANIEL. — Monsieur est un raconteur d'anecdotes! Monsieur est un inventeur d'histoires!

JOSEPH. — Moi?

Entre Yveline.

DANIEL. — C'est le nouveau!

YVELINE. — Pauvre Mathilde! Il est bien jeune.

DANIEL. — Ne te réjouis pas si vite de la déconvenue de cette pauvre Mathilde! L'affaire est plus grave! (*A Joseph*) Plaisantin qui dès le premier jour refusez de prendre la vie au sérieux et vous cachez dans un roman...

JOSEPH. — Mais quel roman?

DANIEL. — Monsieur prétend être sur la terre depuis trente-cinq ans.

YVELINE. — Et qu'avez-vous fait depuis trente-cinq ans?

JOSEPH. — Moi? Eh bien, j'ai vécu.

YVELINE (*à Daniel*). — Qu'y a-t-il là d'extraordinaire mon ami?

DANIEL. — Il prétend avoir vécu l'autre moitié de sa vie.

YVELINE. — Quelle autre moitié?

DANIEL. — Il veut nous faire croire qu'il a commencé par la fin!

JOSEPH. — Mais je n'ai jamais dit que j'avais commencé par la fin! C'est vous-même...

DANIEL. — Ne mettez pas ma parole en doute. Connaissant mes qualités, je connais mes défauts. Et sous cette apparence hésitante et légèrement placide, je suis un colérique qui ne s'ignore point.

YVELINE (*à Joseph*). — Ce qui m'inquiète pour l'avenir. Quand nous nous sommes mariés, il y a quinze ans, il somnolait et ses colères ne se montraient qu'au travers des paroles qui le réveillaient de temps à autre. Mais dans une vingtaine d'années, lorsqu'il aura des muscles de jeune boxeur... (*à Daniel*) jamais je ne tolèrerai d'être giflée ou battue!

JOSEPH. — Ma parole, vous vous êtes donnés le mot?

YVELINE. — Naturellement vous avez déjà bu du vin?

DANIEL. — Avec moi, c'était son premier verre. Du moins je le croyais...

JOSEPH (*éclate*). — Alors, cette femme vous l'auriez rencontrée pour la première fois avec des cheveux rares et des dents jaunes, et vous vous seriez jetés dans les bras l'un de l'autre, les yeux fermés pour vous réveiller un jour aux pieds d'une ravissante jeune fille au teint de roses? Et vous voulez que je croie une pareille histoire?

Entre la vieille Mathilde.

DANIEL. — Et vous, vous voudriez me faire croire que j'aurais été assez stupide pour me jeter dans les bras d'une ravissante jeune fille avec l'espoir de la retrouver un jour, collée contre moi, dans cet état?

JOSEPH. — Ce n'est pas moi qui en ai inventé la mode.

LA VIEILLE MATHILDE. — De quel état parlez-vous?

YVELINE. — Du vôtre.

LA VIEILLE MATHILDE. — Que se passe-t-il, mes bons amis?

YVELINE (*à Mathilde*). — C'est le nouveau. (*A Joseph.*) Il y a six mois qu'elle vous attend pour vous épouser.

LA VIEILLE MATHILDE. — Dans quatre ou cinq ans, je serai déjà présentable.

DANIEL. — Et dans trente ans, elle sera fort jolie.

YVELINE. — Elle l'espère!

LA VIEILLE MATHILDE (*hurle*). — Mais il est trop jeune! Jamais il ne voudra m'attendre.

JOSEPH. — Tonnerre de Brest. J'ai dû me tromper de porte! Où suis-je ici?

DANIEL. — Sur la Terre, sous l'œil bienveillant du bon Dieu.

Entre Raoul.

RAOUL. — Monsieur Daniel! Monsieur Daniel! Une merveilleuse nouvelle. Et je suis heureux.

DANIEL. — Tant mieux, cela fera une moyenne.

RAOUL. — Odile est enfin à moi, à moi tout seul; rien qu'à moi!

YVELINE. — Paul est mort?

RAOUL. — Non! Elle l'oublie!

Odile entre.

ODILE. — Eh bien! Mon chéri? Je te cherche près de moi et tu n'es jamais là.

YVELINE. — Alors, vous avez changé d'idées?

ODILE. — Moi? Pas du tout! J'ai toujours su que ma vie me conduisait à un amour unique. Raoul... Regarde moi : ne suis-je pas devenue transparente. Qu'elle va être belle, notre jeunesse, Raoul.

Entre Paul.

PAUL. — Madame...

Un silence.

ODILE (*à Raoul*). — Sois très gentil Raoul. Paul est un ami charmant. Il t'estime beaucoup! Tu sais qu'il me fera la cour encore quelque temps. Peux-tu lui reprocher de me trouver aimable?

PAUL. — Odile... Vous serez le grand souvenir de mon bel âge. Mais aujourd'hui, hélas! tout nous sépare. Et vous m'échappez pour toujours à l'instant où vous allez devenir vous-même.

ODILE. — Ne croyez pas que je vous oublierai, Paul. J'avais besoin de vous pour me libérer de désirs qui m'ont troublée tant qu'ils ne furent pas satisfaits. Je voulais calmer certaines curiosités et je me sens si légère depuis que vous avez emporté avec vous, hors de moi, toutes ces convoitises qui ne m'attirent plus. (*Elle aperçoit Joseph.*) Quel est ce joli garçon?

(*Conciliabule Daniel, Raoul, Odile.*) *Paul s'éloigne.*

DANIEL. — C'est le nouveau, etc...

JOSEPH (*à la vieille Mathilde*). — Qui est-ce?

LA VIEILLE MATHILDE. — Une femme et son mari.

JOSEPH. — Et celui-là, dans le coin, silencieux.

LA VIEILLE MATHILDE. — C'est son amant.

JOSEPH. — Son amant?

LA VIEILLE MATHILDE. — Oui. On l'appelle le troisième du trio. C'est de leur âge paraît-il, l'âge du trio. On m'a même conté que le troisième pouvait être une femme. Mais dans leur trio à eux, c'est un homme.

ODILE. — Un si joli garçon, quel dommage!

JOSEPH. — Madame!

ODILE. — Mon ami?

JOSEPH. — Vous qui me semblez une femme normale...

Daniel. — Le bon Dieu lui a joué une farce...

Joseph. — Quelle farce? Pas du tout.

Daniel. — Il se plaint...

Joseph. — Mais je ne me plains pas...

Odile. — Vous n'avez à vous plaindre de rien? J'en suis ravie.

Joseph. — Non. Euh... si.

Odile. — Confiez-vous à moi, mon ami. Vous avez déjà eu un grand malheur?

Joseph. — C'est un malheur personnel.

Odile. — Ce sont les seuls qui comptent.

Joseph. — Ma femme m'a quitté; et je l'aimais.

Odile. — Oh!

Raoul. — Il y a longtemps?

Joseph. — Voici déjà sept ans... nous nous étions mariés, elle n'avait pas vingt ans...

Odile. — Mais de quoi vous plaignez-vous? Si votre femme vous a quitté à cet âge-là, il y a plus de sept ans, elle est maintenant une toute petite fille!

Joseph. — Hein?

Odile. — On n'a pas idée d'épouser une femme si tard...

Joseph. — Ooh!

La vieille Mathilde. — Avec moi, il aura tout le temps!

Joseph. — Mais bon sang! Ma femme aujourd'hui atteint la trentaine!

Daniel. — Et vous racontiez aussi à votre femme vos petites anecdotes et vous lui disiez du matin au soir qu'elle allait devenir vieille?

Odile. — Quelle étrange manie!

Daniel. — Vous voyez la farce épouvantable que joue le bon Dieu à ce pauvre garçon.

Yveline. — En vérité, c'est un garçon à plaindre.

Joseph (*éclatant*). — Pas encore! Mais quand je raconterai aux copains qu'on m'a pris ce soir pour un nouveau-né, j'imagine qu'ils me regarderont d'une telle façon que je serai alors vraiment à plaindre.

La vieille Mathilde. — Il n'y a qu'à le laisser dire! Puisqu'il va dans un sens et moi dans l'autre, je le rattraperai. Je crois que j'aimerai beaucoup les raconteurs d'anecdotes!

Raoul (*très gentil, à Paul*). — Pour oublier sa vieillesse, il s'invente des souvenirs de petit enfant!

PAUL. — Comme c'est curieux.

DANIEL (*ironique*). — Il a déjà été champion de football.

ODILE. — International?

JOSEPH. — Interscolaire!

DANIEL. — Interscolaire!!

RAOUL (*ironique*). — Et vous rentriez chez vous en culottes courtes?

JOSEPH. — Parfaitement! (*Il se fouille.*) Et je n'ai pas de photographie!

Parce que si je vous montrais des photos de moi, à cet âge-là, hein (*il montre la hauteur d'un garçonnet*) vous seriez bien obligés de me croire?

DANIEL. — Il est convaincu que d'années en années il vivra sa vie à l'envers pour atteindre, vers la fin, l'état de notre bonne Mathilde.

ODILE. — Avec des idées pareilles, vous devez être très malheureux. Vous pouvez supporter, même en imagination, une perspective si déprimante?

LA VIEILLE MATHILDE. — Puisqu'il croit que plus tard il me ressemblera, il peut bien m'épouser tout de suite!

JOSEPH. — Et vous pensez que cette vieille bique de jour en jour se transformera en une ravissante jeune fille?

LA VIEILLE MATHILDE. — Vieille bique?

Entrent, sur un chant doux, Adé et Gérard.

DANIEL. — Sérieusement, mon ami, où voulez-vous en venir avec votre théorie?

JOSEPH. — Mais je n'ai pas de théorie!

YVELINE (*qui tricote*). — Mais si! Quand vous insinuez etc.

Quand vous insinuez que le bon Dieu laisserait venir sur la Terre des êtres ravissants, blonds et roses, afin de les y laisser pourrir blancs et verts.

DANIEL. — Et pour me reposer de la vision d'une femme s'écroulant dans des chairs molles, je n'aurais d'autres ressources que la pensée de mes varices prochaines et de mes ulcères inévitables?

JOSEPH. — Mais ne me reprochez rien. Je ne suis pas le bon Dieu.

ODILE. — Car dans votre système vous nommez quand même Dieu, le bon Dieu?

DANIEL. — C'est un absurdiste.

JOSEPH. — Quoi?

PAUL. — Il nie? C'est un crypto-absurdiste!

RAOUL. — Vous ne nous direz pas que votre philosophie est claire, saine et ouverte sur l'espérance?

JOSEPH. — Mon crâne! Mon crâne! Comme j'aimerais voir un autobus.

LA VIEILLE MATHILDE. — Un autobus?

JOSEPH. — Place de la Concorde.

ODILE. — Et pourquoi place de la Concorde, mon petit Joseph?

JOSEPH. — Simplement pour dire au receveur : Levallois-Perret, — ou Pont-Mirabeau, et l'entendre me répondre : trois sections!

ODILE (*aux autres*). — Comment un si joli garçon peut-il être un révolté?

JOSEPH. — Mais où allez-vous chercher que je suis un révolté?

YVELINE. — Avec votre acharnement à mettre le monde et la vie sens dessus-dessous.

DANIEL (*s'énervant*). — Alors, d'après vous, au lieu de me guérir de ma sciatique droite, le bon Dieu ne me laisserait rien d'autre que l'espoir d'une sciatique gauche afin que je devienne symétrique?

JOSEPH (*à Gérard*). — Enfin, vous qui êtes jeune et calme...

ADÉ. — Il est devenu jeune et calme, — car tu te souviens, mon amour, de tes colères?

JOSEPH. — Alors, vous aussi, vous allez me dire que vous avez connu votre fiancé dans cet état (*la vieille Mathilde*) et que cheminant côte à côte vous êtes parvenus à l'âge de ces trois-là...

ADÉ. — Hélas! Quelle horreur! Tu te souviens mon grand.

JOSEPH. — Mais vous êtes donc tous tombés sur la tête?

DANIEL. — Parce que c'est la raison qui vous pousse à imaginer que l'on se rencontrerait pour la première fois à cet âge (*il montre Adé et Gérard enlacés*) et qu'alors on s'efforcerait de choisir la femme la plus jolie du monde pour l'accompagner dans ses terribles crises d'impuretés (*il montre Odile*) avec l'espoir de connaître ensuite près d'elle les parties de cartes, les rhumatismes et les quintes de toux, pour vivre enfin heureux les dernières années de sa vie l'un près de l'autre dans cet état (*il montre la vieille Mathilde*

indignée) et se laisser l'un à l'autre avant de quitter la terre ce dernier et lamentable souvenir?

Les personnages éclatent de rire, sauf Joseph consterné et la vieille Mathilde.

PAUL. — Son histoire ne tient pas debout!

DANIEL (*à Joseph*). — Allez! Allez! Faites votre cour à la femme de vos rêves (*c'est Adé*) et dites-lui avec quelle impatience vous attendez que la vie la comble de ses bienfaits, et combien vous serez heureux de pouvoir lui soupirer enfin (*il l'a mené aux genoux de la vieille Mathilde*) :

ô ma beauté, ô récompense de ma vie!
ô perfection enfin achevée de mes amours!
ô salaire de mes désirs, et de ma patience

(*Nouveaux rires.*)

LA VIEILLE MATHILDE. — Mais dans trente ans, je serai belle! très belle!

RAOUL. — C'est ce que nous disons, ma bonne amie, ne vous énervez pas!

LA VIEILLE MATHILDE. — Mais si! Je m'énerve!

YVELINE. — Ne bougonnez donc pas. Celui-là (*c'est Joseph*) nous suffit avec ses extravagances.

RAOUL. — Comment expliquez-vous l'aberration qui m'aurait poussé à épouser ma femme avec une telle promesse de décrépitude?

JOSEPH (*à Adé*). — Donc, vous auriez déjà été vieille?

ADÉ. — Bien sûr! Sinon, comment aurais-je appris à devenir jeune?

PAUL. — Et de quel prix serait sa beauté qui ne serait pas animée par toute l'expérience d'une vie?

DANIEL. — Alors dans votre monde imaginaire, vous confiez cette indicible beauté à des ignorantes? Mais quel gâchis! La jeunesse est une aventure trop sérieuse pour la confier à des débutants inexpérimentés!

GÉRARD. — Vous oseriez abandonner une telle grâce à des âmes maladroites et tâtonnantes?

ODILE. — La livrer au hasard de rencontres stupides?

DANIEL. — Et ce chef-d'œuvre du Créateur, ces corps d'une harmonie céleste, cette élégance qui évoque les fleurs du Paradis courbées par la musique des anges, le bon Dieu les confierait à des

petites folles? Le destin de ces beautés incomparables, à des crânes encore sans cervelle?

La vieille Mathilde. — Mais j'ai déjà un peu de cervelle, moi!

Raoul. — Oui; calmez-vous! Et apprenez lentement à être un jour digne de votre future grâce!

La vieille Mathilde (*à Joseph*). — Mais défendez-vous, Joseph!

Yveline. — Dans votre monde, la vie est donc une descente aux enfers?

Gérard. — Cet homme est un luciférien!

Daniel. — Ici nous honorons le bon Dieu. Il est notre créateur tout puissant. Et la toute puissance est nécessairement juste. Si non, ce serait à désespérer de la justice. (*Approbation générale.*) Vous imaginez un monde dans lequel la justice serait impuissante? Il n'aurait aucun sens par aucun bout. Or notre vie est parfaite parce qu'elle nous vient du bon Dieu. Respectueux de cette justice et de cette perfection, nous entendons nous soumettre au bonheur selon les règles du bonheur, sans aucune restriction d'aucune sorte.

Joseph (*à Gérard et Adé*). — Alors, tous les deux, vous avez déjà parcouru tous les stades de la vie, dans ce sens là?

Adé. — Ce monstre ne va pas m'obliger à me souvenir? Gérard sait que je suis sortie du péché, enfin arrivée à lui, rien que pour lui, toute à lui.

Gérard. — Cher amour!

Joseph. — C'est tout de même une drôle de pureté. Vous n'avez pas honte par instants?

Adé. — Mais Gérard! Qu'il se taise. (*A Joseph*) quand je me souviens bien sûr! Comment voulez-vous qu'une jeune fille ne contemple pas sans dégoût la vie amoureuse d'une femme de trente ans!

Odile. — Quel dégoût? Il n'y a pas de dégoût! Puisque je sais que ma jeunesse me purifiera!

Joseph. — Minute! Chez nous, encore, les femmes de trente ans ont des excuses. Mais pas chez vous!

Odile. — Pourquoi chez vous, et pas chez nous?

Joseph. — Bah! Chez nous, les malheureuses sentent venir la vieillesse, alors elles veulent profiter de la vie tant qu'elles sont encore présentables! Et plus elles avancent, plus elles deviennent folles! Avec la vieillesse qui peu à peu les défigure sans les débar-

rasser de leurs désirs! Elles se demandent chaque fois si elles ne sont pas aimées pour la dernière fois! Si elles ne rencontrent pas leur dernier amant. Alors, de dernier amant en dernier amant, elles nous font grimper un véritable escalier! Tandis que vous, qui rajeunissez de jour en jour, vous ne pourriez pas attendre, non?

ODILE. — Et la curiosité et l'impatience, qu'en faites-vous? Demandez à celle-ci!

YVELINE. — Laissez-moi tricoter, voulez-vous?

ADÉ. — Et les hommes, ils ne connaissent pas nos impatiences? (*A Gérard*) : toi! Quand j'avais l'âge d'Yveline, tu ne t'es pas jeté dans les bras de Fernande, pour connaître, avant ton tour, le corps et l'esprit d'une femme déjà jolie?

GÉRARD. — Et tes petites admirations de vieille dame? Tu les as oubliées?

ADÉ. — Et cette chanteuse ridicule que tu croyais aimer parce qu'elle roucoulait avec une voix de chèvre...

GÉRARD. — Et toi, tu as oublié Raymond? Cet homme puissant, cette brute autoritaire. Parce que les autres hommes se courbaient devant lui, n'as-tu pas désiré lui ramper entre les jambes? Crois-tu que je l'oublie?

ADÉ. — Et ta nageuse olympique?

JOSEPH. — Oh! mais, dans un sens comme dans l'autre, il y a de la bagarre!

GÉRARD. — Et quand je suis devenu plus jeune, que tu t'es mise à aimer des vieux...

ADÉ. — C'était pour te retrouver! Car je t'ai aimé dès le début à tous les âges de ta vie. Et j'avais gardé la nostalgie de nos premières tentatives amoureuses.

GÉRARD. — Moi aussi! J'ai toujours été fidèle. Toutes les femmes que j'ai cru aimer ne te ressemblaient-elles pas? Jeanne avait tes yeux, Pauline ta douceur, Edmonde me bouleversait car, plus jeune que toi de dix ans, elle m'offrait déjà ce que tu devais m'apporter pour toujours. Tantôt en avance, tantôt en retard, près de toutes ces femmes charmantes, ai-je recherché rien d'autre que ton unique présence?

ADÉ. — N'en parlons plus!

GÉRARD. — Toi même, avec Rodolphe, pourquoi t'es-tu laissée aller à toutes ces folies. Lui as-tu refusé un grain de ta peau? Et pendant un temps, une seule de tes pensées?

JOSEPH. — Au moins, dans votre système, les jeunes filles ont de l'expérience!

RAOUL. — C'est ce qui donne de la saveur à leur pureté!

JOSEPH (*à Gérard*). — Et cette bouche qui aujourd'hui vous dit des mots d'amour, a déjà menti! Cette ravissante tourterelle a dans sa tête le souvenir de tous les hommes de sa vie!

DANIEL. — Mais elle ne les connaîtra plus!

GÉRARD. — Mais elle ne mentira plus!

ADÉ. — Oh! Non! Dieu soit loué. Toute cette vie corrompue est derrière nous!

GÉRARD. — Avec la beauté, elle atteint à la perfection.

JOSEPH. — Au moins quand ma femme était pure, elle était pure! complètement pure! Au début... Et quand elle était jeune et me disait ses mots d'amour, ils étaient tout neufs.

DANIEL. — Et vous pouviez croire au bonheur en écoutant ces mots d'amour incertains, tout gonflés de futurs mensonges?

ODILE. — En somme, si je comprends bien, c'est avec vous que votre femme prenait ses premières leçons, pour aimer les autres?

ADÉ. — Et elle vous a aimé, en quelque sorte, au hasard!

RAOUL. — Ne confondez-vous pas pureté et ignorance?

YVELINE. — Et à quoi sert de se purifier à travers les difficultés de l'existence si l'âme parvient à devenir belle quand le corps est dans cet état?

LA VIEILLE MATHILDE. — Mais il s'arrangera mon corps! Vous me l'avez dit vous-même!

DANIEL. — Mais oui, calmez-vous!

JOSEPH. — Dites-moi : sans souvenir, qu'appelez-vous l'amour à votre âge?

YVELINE. — Un amour de raison.

DANIEL. — Notre ardent désir d'être heureux ensemble plus tard, dans l'allégresse de la jeunesse.

ADÉ. — Ce malheureux ne comprend rien!

YVELINE. — Et la pudeur? Que faites-vous de la pudeur des femmes?

ODILE (*à Raoul*). — Elle a raison. Aurais-je oser lier ma vie à la tienne, mon amour, si je n'avais pas été certaine de voir mes seins se redresser, ma peau se déplisser, mon caractère s'adoucir, avec la conviction de n'aimer que toi, bientôt, après avoir traversé des paysages bien troubles. (*A Paul*). Car me serais-je laissée aller à

d'affreuses impuretés sans cette promesse de beauté virginale et d'innocence conquise pour lui offrir mon unique amour?

PAUL (*à Odile*). — Toi qui vas devenir de jour en jour belle dans les bras de ton mari! Oh!

ODILE (*à Joseph*). — Approchez-vous mon ami. Vous ne croyez vraiment pas que l'on reste sur la terre dans l'état de la vieille Mathilde pour se souvenir de son plus bel amour?

JOSEPH. — Moi, je veux bien, mais dans votre système, vous admettez tout de même qu'ils se quitteront un jour?

ODILE. — On raconte qu'une nuit l'étreinte de l'homme devient tout à coup si horriblement pénible que la jeune fille pousse un terrible cri de douleur et ne recommence plus à se laisser approcher. Le lendemain, elle s'habille tout en blanc. Les deux amoureux se voient moins souvent; quand ils se rencontrent ils rougissent, tremblent devant leurs merveilleux souvenirs qui s'estompent. A peine osent-ils se serrer la main.

JOSEPH. — Et après?

ODILE. — On va à l'école pour se distraire et lire les livres sérieux qu'on n'a pas eu le temps de lire durant sa vie.

JOSEPH. — Et après?

ODILE. — Après c'est assez triste, n'est-ce pas Daniel?

DANIEL. — Plus rien ne les intéresse, puis ils perdent la mémoire puis leurs dents, puis leurs cheveux. Ils crient. Pour les faire taire, on les bat!

ODILE. — Ils se font de plus en plus petits pour qu'on les oublie!

DANIEL. — Ils attendent leur disparition sans une conscience très claire. Ils deviennent comme des végétaux qui n'auraient pas de racine.

ODILE. — Enfin ils disparaissent.

JOSEPH. — Mais c'est atroce.

RAOUL. — Ceux qui n'aiment pas ça peuvent espérer mourir avant.

JOSEPH. — Sans avoir été jeune?

DANIEL. — Et dans votre système à l'envers, vous ne risquez pas de mourir sans avoir été vieux?

JOSEPH. — Oooh!

La note de musique. On fait taire Joseph. Un silence. La porte s'ouvre. Entre un très vieux monsieur.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je m'excuse infiniment de mon retard.

La vieille Mathilde. — C'est le nouveau! Le vrai nouveau!

Le vieux Monsieur. — Mais j'ai des difficultés à marcher.

La vieille Mathilde. — Oh! C'est celui-là qui est pour moi! Il est pour moi!

Le vieux Monsieur. — Et je souffre.

Daniel. — Ça vous passera.

Le vieux Monsieur. — Heureusement, mais je manque encore d'habitude!

Joseph. — Alors, lui aussi, il vient de naître?

Le vieux Monsieur. — On m'a fait un peu attendre pour vous apporter une nouvelle à laquelle je ne comprends rien. Mais il paraît que c'est une bonne nouvelle. Je ne sais d'ailleurs pas très bien ce que c'est qu'une bonne nouvelle...

La vieille Mathilde. — On vous l'expliquera! Quel est ton petit nom? Ce petit nom que je te murmurerai quand je serai belle?

Yveline. — Taisez-vous donc! Vous êtes inconvenante.

Le vieux Monsieur. — Ils m'ont donc dit à l'entrée : en arrivant vous leur raconterez la bonne nouvelle et vous serez reçu comme un sauveur. Je ne sais d'ailleurs pas très bien ce que c'est qu'un sauveur.

La vieille Mathilde. — Moi, c'est Mathilde. Et toi?

Le vieux Monsieur. — Joseph!

Yveline. — Aussi?

La vieille Mathilde. — Mais lui c'est le vrai!

Paul. — Alors, cette information?

Raoul. — Vous vous en souvenez?

Le vieux Monsieur. — J'espère. C'est un grand progrès, paraît-il. Une formidable découverte scientifique. Je ne sais d'ailleurs pas ce que c'est qu'une formidable découverte scientifique...

Raoul. — On vous expliquera.

Paul. — Plus tard.

Daniel. — Dépêchez-vous!

Le vieux Monsieur. — Il paraît qu'après de grands travaux, les savants sont parvenus à perdre, à égarer, à faire disparaître le secret de la bombe atomique!

Odile. — Oh! Joseph! Dieu soit loué.

Paul. — Ils ont perdu le secret!

Le vieux Monsieur. — C'est officiel.

Daniel. — Les guerres deviennent impossibles!

JOSEPH. — Mais pas du tout! On peut faire la guerre sans bombe atomique.

RAOUL. — Mais vous n'y connaissez rien, mon cher.

DANIEL. — Les hommes iraient se battre à visage découvert?

PAUL. — Et s'amuseraient à trotter comme des lapins au bout d'un fusil de chasseur?

RAOUL. — D'abord comment imaginer une guerre qui commencerait avant la destruction de l'armée ennemie?

YVELINE (*enfin tendre*). — Mon chéri, notre vie sera calme, toute dédiée à nos prochaines amours.

ODILE (*en confidence à Joseph, montrant Adé et Gérard*). — Ce sont deux rescapés de la dernière bombe atomique. (*Aux deux, toujours perdus dans leur rêve.*) N'est-ce pas une nouvelle exaltante?

ADÉ. — Seul notre bel amour peut désormais nous exalter.

DANIEL. — Ils avaient raison les prophètes qui affirmaient qu'un jour les mathématiciens seraient anéantis et qu'alors on apprendrait que la Terre est le centre du monde, immobile sous les étoiles.

JOSEPH. — Mais c'est le contraire.

DANIEL. — Prétendez-vous que Dieu a créé l'homme à son image pour l'envoyer se disloquer sur une poussière parmi des poussières dans le vide du ciel?

PAUL. — Puisque nous sommes l'image vivante de Dieu, il est évident que la Terre est le centre du monde.

JOSEPH. — Et les étoiles qui tournent comme des soleils?

RAOUL. — Eh bien quoi, les étoiles? Voulez-vous nous laisser croire que vous les avez déjà vues de près, comme votre soi-disant jeune âge?

LA VIEILLE MATHILDE. — Mais pourquoi veut-il nous désespérer, le faux Joseph?

RAOUL. — Oui, pourquoi?

LA VIEILLE MATHILDE. — A genoux! Qu'il demande pardon! A genoux!

JOSEPH. — Je veux bien prier avec vous, mais honnêtement je crois que vous vous trompez.

DANIEL. — Dites : je crois, ô mon créateur, en votre bonté infinie...

JOSEPH. — Mais je veux bien. Je n'en ai jamais douté...

ODILE. — Avec vos idées qui font sombrer notre avenir dans des bajoues et des poches sous les yeux?

Le vieux Monsieur (*qui boit du vin*). — Oh! La! La! Ça a l'air rudement chouette, la vie!

Daniel. — Eh! La! Ne vous saoulez pas le premier jour.

Le vieux Monsieur. — Se saouler? Qu'est-ce que cela veut dire?

La vieille Mathilde. — On te l'expliquera!

Daniel (*à Joseph*). — Quant à vous, nous vous chassons.

Odile. — Un si joli garçon?

La vieille Mathilde. — Un usurpateur! Le voici, mon nouveau!

Le vieux Monsieur. — Et ça vous chauffe drôlement bien!

La vieille Mathilde. — Te chauffe pas trop quand même.

Odile (*tendre*). — Joseph!

Raoul (*inquiet*). — Eh! bien, Odile!

Daniel (*à Joseph*). — Allez retrouver dans votre égarement, vos espoirs de sciatique, d'ulcères et d'eczéma, vos tentations de calvitie, vos désirs de goutte au nez. Allez. Allez réjouir votre âme perdue avec vos perspectives lourdes qui dégringolent dans les péchés et le gâtisme.

La vieille Mathilde. — Tenez, prenez mes béquilles! Elles vous serviront plus tard!

Raoul. — Dieu ne vous a pas invité à vivre avec nous, dans un monde clair, sain, ouvert à l'espérance.

Odile (*à Raoul*). — Un si joli garçon!

Joseph. — Mais remettez-moi dans le bon sens : je l'aimais bien ma jeunesse. Et je veux bien la retrouver avec vous. Je ferai toutes les prières que vous m'indiquerez pour vous aider.

Le vieux Monsieur (*ivre*). — Si je peux me rendre utile...

Odile. — Ne soyons pas cruels avec ce garçon absurde, mais charmant. Je ne serais pas étonnée qu'un grand chagrin ait fait ainsi chavirer sa cervelle. Car vous parlez! Vous parlez! Laissez-moi l'interroger. Dites-moi, mon ami, donc vous étiez marié?

Joseph. — Oui.

Odile. — Et votre femme vous aimait?

Joseph. — Au début, oui.

Odile. — Au début! Comme ça! Dès le premier jour! Un grand amour!

Joseph. — Oui, chez vous, c'est à la fin, je le sais. Chez nous c'est au début. Et chez nous, à la fin, l'amour ça devient de l'habitude.

ODILE. — Et votre femme n'a pas pris cette habitude dont vous parlez?

JOSEPH. — Elle est partie avant!

ODILE. — Et vous l'avez revue?

JOSEPH. — Ma femme? Jamais. Sauf en rêve. Dans des cauchemars épouvantables.

ODILE. — Oui, vous souffrez encore...

JOSEPH. — C'est curieux. Un être qui n'est pas là, qu'on ne voit pas, qu'on ne touche pas et qui vous fait mal à crier...

ODILE. — Elle est partie avec un de vos amis?

JOSEPH. — Même pas! Avec un homme quelconque.

ODILE. — Qu'elle ne connaissait pas non plus?

JOSEPH. — Peut-être bien! Avec les femmes, sait-on jamais?

ODILE. — Il y a longtemps?

JOSEPH. — Il me semble que c'était hier, — et aussi au bout de ma vie, au bout des temps.

ODILE. — Elle avait quel âge?

JOSEPH. — Vingt-six ans.

ODILE. — Déjà jolie?

JOSEPH. — Oh! Oui! Encore très jolie.

ODILE. — « Encore »? Ah! oui, j'oubliais. Naturellement « encore » jolie.

JOSEPH. — Parce qu'à vingt ans elle était plus belle qu'une impératrice du Second Empire.

ODILE. — Et maintenant, elle vieillit, elle se tasse, elle s'alourdit...

JOSEPH. — La loi de la nature.

ODILE. — Et le ravisseur aussi, engraisse, se courbe.

JOSEPH. — Pas encore peut-être, mais ça viendra!

ODILE. — Et à la fin du roman, de la belle impératrice qu'il vous a volée il ne lui restera dans les bras qu'une affreuse caricature.

JOSEPH (*ricane*). — Eh!

ODILE. — Mes amis, l'affaire est simple : Pour échapper à un désastre moral, pour vaincre un terrible chagrin, ce charmant garçon s'est réfugié dans une idée fixe : sa femme, probablement une exclusive, l'a quitté pour suivre son amant...

JOSEPH (*souffre*). — Oh!

ODILE. — Il ne sait pas où elle se cache. Il sait seulement qu'elle est dans les bras d'un autre homme.

Joseph. — Ooh!

Odile. — Alors, pour échapper à son désespoir, jour et nuit, ne pouvant pas ne pas penser à elle, il se répète inlassablement : Elle devient vieille! Elle devient vieille!

Joseph. — Et lui aussi son amant, il devient vieux!

Odile (*triomphante*). — Et lui aussi devient vieux! Vous voyez! L'examen donne des conclusions très claires. Joseph fait tout simplement un rêve de compensation.

Raoul. — Mais si ton analyse est juste, pourquoi imagine-t-il que lui aussi retourne vers la vieillesse.

Daniel (*convaincu par l'objection*). — Oui, pourquoi?

Odile. — C'est très simple — et cette remarque confirme de façon indiscutable mon diagnostic — il espère revivre sa vieillesse et son âge mûr, période de son existence où il fut heureux avec sa femme.

Joseph. — Quoi?

Odile. — C'est la manifestation inconsciente de son désir de retrouver sa femme, son amour et son bonheur.

Paul. — Vous êtes une analyste sensationnelle!

Le vieux Monsieur (*buvant toujours*). — Hé! Hé! C'est rigolo!

La vieille Mathilde. — Dès demain, toi, je te mets à l'eau!

Odile (*à Joseph*). — Mon ami, vous vous êtes réfugié dans un conte de fées pour échapper à une douleur atroce. Je vais vous réapprendre la joie de vivre et tout doucement vous remettre dans la bonne direction.

Raoul. — Odile! Odile! Ah! Non!

Odile. — Pour vous aider, nous jouerons à votre jeu. J'appellerai votre femme Mathilde.

Joseph (*angoissé*). — Mais Elle s'appelait Mathilde.

Odile. — Comme la nôtre? Je ne sais pas pourquoi mais je l'aurais juré. Pauvre cher amour!

Raoul. — Odile! (*A Paul.*) Mais faites quelque chose, vous!

Odile. — Mon petit Jo, accompagnez-moi sur la terrasse!

Joseph (*à Odile*). — Pourquoi pas? Après tout, je veux bien essayer de vivre dans l'autre sens. Mais je dois vous prévenir : sachant ce que je sais, ma nouvelle jeunesse ça va faire des étincelles!

Yveline. — Et elle recommence!

Joseph (*à Raoul*). — Vous permettez? On va se purifier!

ODILE. — Qu'il est drôle!

Musique. Ils sortent.

LE VIEUX MONSIEUR (*pris par ses douleurs*). — Ouille! Ouille!

LA VIEILLE MATHILDE. — Patience! Il paraît que les douleurs passent avec l'âge.

RAOUL. — Odile! Odile!

PAUL (*à Raoul*). — Vous n'êtes pas à plaindre; elle vous reviendra!

YVELINE (*à Daniel*). — Joue.

DANIEL (*désolé*). — Le Roi!

YVELINE. — Oh! Que tu m'agaces!

DANIEL. — Mais oui, et toi aussi tu m'agaces! Mais sois patiente. Puisque le bon Dieu, dans sa bonté infinie, nous conduit d'année en année vers la beauté, le bonheur et l'amour.

RIDEAU

Armand SALACROU.
de l'Académie Goncourt.

Constantin Brunner.

Constantin Brunner naquit en 1862 à Altona près de Hambourg. Issu d'une famille de savants et de théologiens, ses parents l'avaient destiné à l'étude de la théologie. A l'âge de dix-sept ans il se mit sérieusement à cette étude, au séminaire de théologie de Cologne, et s'intéressa particulièrement aux anciennes religions orientales. Il fréquenta l'Université de Fribourg où il se consacra à la philosophie et à l'histoire ; il poursuivit ses études à l'Université de Berlin avec les professeurs Zeller, Riehl, Deussen, Dilthey, Scherer, Simmel et Treitschke. Il y obtint le titre de docteur en philosophie.

Dès l'époque de sa vie d'étudiant, qui d'ailleurs fut très agitée, il attira l'attention de ses camarades qui le surnommaient « Herder » et disaient de lui : « Lorsque Herder ouvre ses lèvres, s'ouvrent les portails de la Beauté. » Un don spécial de la parole allié à une mémoire prodigieuse le distinguaient également.

En 1891, Brunner inaugure son activité de critique littéraire par des articles dans différentes revues et périodiques ; en 1893 il fonde à Hambourg la revue littéraire Der Zuschauer (*Le Spectateur*) *à laquelle collaboraient également Richard Dehmel, von Liliencron et Otto Ernst. Tout ce qu'il publia à cette époque était signé de différents pseudonymes. C'est seulement à partir de* 1894 *qu'il écrit sous son nom. A l'exception d'un grand travail de critique littéraire* Zur Technik des künstlerischen Schaffens (*Technique de la création artistique*), *qui parut dans le* Spectateur, *il ne reprit aucun de ses travaux de jeunesse dans son œuvre ultérieure.*

En 1895, *Brunner se maria, se fixa à Berlin et enseigna l'histoire de l'art, de la littérature et de la civilisation dans des écoles privées et des pensionnats. C'est alors qu'il conçut la* Fakultätenlehre *à laquelle il devait travailler ensuite sans interruption. En 1903 Gustav Landauer publia la traduction d'un recueil des écrits de maître Eckhart ; Brunner s'y intéressa, voulut connaître l'auteur de cette traduction et se lia d'amitié avec lui. Gustav Landauer fut l'un des premiers disciples enthousiastes de Constantin Brunner. En sa qualité de lecteur dans l'importante maison d'édition de cette époque Karl Schnabel* (*Axel Junker*), *il y fit accepter, non sans de grandes résis-*

tances, un manuscrit de Brunner qui comptait près de 1.200 pages, Die Lehre von den Geistigen und vom Volke *(La doctrine des hommes d'esprit et du peuple). L'ouvrage ne devait paraître que trois ans et demi plus tard, c'est-à-dire en 1908. Le travail de perfectionnement que Brunner poursuivit sans relâche durant tout le temps de l'impression compromit sérieusement sa santé et il eut cette année-là sa première crise cardiaque.*

Dans les années de calme et de détente qui suivirent, Brunner ne publia qu'une œuvre de moindre importance sous le titre de Spinoza gegen Kant, *qui devait servir d'avant-propos à la traduction allemande du livre néerlandais* Spinoza und sein Kreis *de K.O. Meinsma chez Karl Schnabel à Berlin (1909). Plusieurs courts essais parurent dans la revue* Zukunft *(Avenir) de Maximilian Harden. Après la mort de Brunner ils furent réunis en un volume sous le titre* Kunst, Philosophie, Mystik *(Art, Philosophie, Mystique). Pendant la guerre mondiale* Der Judenhass und die Juden *(La haine des Juifs et les Juifs) parut à l'Oesterheld Verlag à Berlin.*

Walter Rathenau, alors Ministre, lui écrivit, sous l'impression de la lecture de ce dernier ouvrage, une lettre enthousiaste et encourageante qui devait marquer le début d'une amitié profonde mêlée de vénération, et d'une correspondance poursuivie jusqu'à l'assassinat de Walter Rathenau. Une partie de cette correspondance a paru chez Carl Reissner, à Dresde, sous le titre Walter Rathenau Briefe, *l'autre se trouvant dans les archives de l'Institut International Constantin Brunner à la Haye. La mort de Walter Rathenau fut pour Constantin Brunner une épreuve cruelle. Nous en retrouvons l'écho, avec un avertissement prophétique sur les dangers du national-socialisme, dans le chapitre final de* Vom Einsiedler Constantin Brunner *(L'Ermite Constantin Brunner) intitulé :* Le malheur de notre peuple allemand et de nos nationaux-socialistes, *paru chez Gustav Kiepenheuer, à Potsdam en 1924.*

Entre 1921 et 1923, parurent deux œuvres importantes : Unser Christus *(Notre Christ) (Oesterheld Verlag) et* Liebe, Ehe, Mann und Weib (Amour, Mariage, Homme et Femme) *aux éditions Kiepenheuer où parurent également une deuxième édition de la « Doctrine des hommes d'esprit et du peuple »,* Aus meinem Tagebuch (Extrait de mon journal) *et la dernière œuvre philosophique de Brunner,* Matérialismus und Idealismus.

En 1933, Brunner put, avant qu'il fût trop tard, émigrer en Hollande. Quatre ans après, le 27 août 1937, à la veille de son

75e anniversaire, il mourut à La Haye des suites de sa vieille maladie de cœur. Après sa mort, ses nombreux amis et disciples, dispersés dans le monde entier, créèrent l'Institut International Constantin Brunner à la Haye, qui assura la publication des œuvres posthumes suivantes : Kunst, Philosophie, Mystik (Art, Philosophie, Mystique), Unser Charakter (Notre Caractère) *aux éditions Humanitas à Zurich et tout récemment, en* 1951, *aux éditions Nijhof, à La Haye :* Der Entlarvte Mensch (L'Homme démasqué). *Le texte que voici est la version française d'un des chapitres de cet ouvrage.*

L. SONTAG.

TÉMOIGNAGE

Son besoin impérieux d'association n'est point suffisamment soutenu par une bonne foi aussi impérieuse : un défaut invétéré le porte à l'injustice en paroles et en actes; par quoi la société se voit constamment jetée dans le trouble, ce qui la fait souffrir comme d'un grave vice de construction. Pour résumer, il faut dire de l'homme en question qu'en lui, une âme de justice et une âme d'injustice apparaissent jointes en une seule personne; la première, il la montre comme si elle était son âme unique, à lui naturelle; l'autre, qui lui est effectivement naturelle, il la dissimule derrière des masques plus beaux que lui et l'auréole, à ses propres yeux aussi, avec les grands sentiments de l'idéal, pour pouvoir retourner à l'état d'âme dans lequel il se sent le mieux : au tranquille amour de soi-même, sans discernement entre juste et injuste, dans son égoïsme perpétuellement embrasé.

Il se prend pour le Juste, le Bon, enthousiasmé et ému de sa noblesse, convaincu toujours que celui qui le flatte le plus possède de sa valeur l'idée la plus pertinente, et tout en lui est bien; lui qui, dans le meilleur des cas, marche en titubant à la

frontière qui sépare le Juste de l'Injuste, néglige fort bien son devoir à l'occasion et n'est juste en rien, pas même par la tête. Car il ment : il dit ce qui n'est pas. Et nous ne le trouverons pas seulement mensonger quand il trompe les autres, ce en quoi il pourrait encore être nommé un Juste par la tête, dans la mesure où il prendrait conscience de l'erreur. Mais il se dupe gravement aussi lui-même en faisant faire à son cœur mille volte-faces, mille conversions, en s'affublant de masques à seule fin de ne pas devoir se connaître lui-même, prendre conscience de l'injustice et la rejeter — et, bien plus noir encore et la tête incontestablement dérangée, il se dupe lui-même dans une folie superstitieuse de mensonge, s'imaginant ferme ce qui n'est pas et ne peut pas être, et ceci pareillement parce qu'il est envoûté par son égoïsme.

Semblable aux autres animaux, il ne connaît qu'une autorité, celle de l'égoïsme.

Avec cette différence toutefois, qu'il représente un instrument sur lequel l'égoïsme joue contre lui-même avec les dernières ressources de son art. L'homme a trop d'espace pour sa vie et, de même qu'il exige trop de lui-même, il pense et agit dans le sens de sa propre perte, de sorte qu'à notre extrême stupéfaction, nous sommes bien obligés de constater que *cet égoïsme a un caractère confus et retors.* Car l'égoïsme en soi est raisonnable, il a ses droits, ses devoirs, ses vertus, sa beauté et son charme. Ce qui est vrai aussi de l'égoïsme humain. Mais sommes-nous en droit de laisser passer, sans autre forme de procès, l'égoïsme humain pour un égoïsme raisonnable? Partout dans son instinct et son comportement s'expriment la contradiction à son égoïsme et l'exagération. Les autres animaux se contentent d'eux-mêmes et quand ils ont trop peu, ils ont réellement trop peu, ils ont faim. Mais lui qui n'est que rarement affamé pour de bon, a trop peu même quand il a assez et trop, il connaît l'égoïsme qui possède et qui cependant réclame, l'égoïsme qui réclame *tout en possédant* et il est de tous les animaux le plus pauvre : celui qui a le plus de désirs — et il souffre de la vie quand il n'a pas de désirs. Il est l'animal qui possède quelque chose, et déjà, il est l'animal de luxe pris dans toutes sortes d'habitudes auxquelles il tient comme si elles étaient des besoins nécessaires, ce qui l'amollit et entame sa force quand il lui faut supporter les maux inévitables; son égoïsme avide d'excitants lui procure un plaisir

qu'il ne peut pas supporter, qu'il doit payer de son remords et de l'aggravation de ses soucis et de ses souffrances, et qui creuse en lui les abîmes intérieurs du vice. Avec tout cela, il persiste à vouloir être l'homme droit, l'homme bon, l'homme juste et il veut le rester, même avec ses torts.

Et point autrement qu'aux lois de la justice il cherche à se soustraire aux lois de la Nature. Il veut être plus qu'un animal, lui qui n'est pourtant rien de mieux qu'un homme. Et c'est quand il se berce de l'illusion de n'être plus un animal et d'être libre, au-dessus des lois de la Nature, qu'il devient plus que jamais un animal. Animal dont l'égoïsme apparaît fécondé par l'excès d'exigence et le péché. Il est l'animal qui fait ce que la Nature ne peut laisser faire impunément. Il pêche contre la Nature, il s'essaie contre elle en lui jouant tel tour, puis tel autre — et avant tout, cette présomption déjà mentionnée de ne plus être un animal ! La Nature en lui serait d'une manière ou d'une autre abolie et il souhaite de lui échapper par tous les moyens; déraison grâce à laquelle il peut confondre toute raison et transforme son cerveau, manifestement trop grand pour la raison, en une trémie d'où s'échappent les pires extravagances d'une prétendue possession. Or il ne possède que la valeur imaginaire d'une possession et le mensonge d'outre en outre, par sa conscience tout entière; grâce à quoi donc, ainsi que nous l'avons déjà dit et allons maintenant le montrer brièvement, il pense échapper à la Nature. Il voudrait, il *croit* être autre chose qu'il n'est — le voleur qui s'est dépouillé lui-même, où porte-t-il ses pas? Il sort de la réalité et entre dans la folie, il entre dans trois folies principales. Que peut celui qui veut sortir de la Nature comme un géant, sinon tomber piteusement dans l'illusion mensongère?

C'est ainsi qu'il essaie d'échapper à la Nature par son *penser* (c'est-à-dire ici par son savoir), s'attribuant, en tant que métaphysicien, un savoir libre destiné à la compréhension des choses. Comme s'il pouvait *comprendre réellement* une seule chose, puisque sa compréhension tombe entièrement dans la sphère de sa vie, à laquelle appartient pratiquement la *Lebensfürsorge* [1] avec compréhension, c'est-à-dire orientation dans le monde qui lui apparaît chosique; en d'autres termes, il est une

1. *Lebensfürsorge :* Prévoyance vitale ; selon la terminologie brunnérienne, concours de toutes les facultés au maintien de la vie.

chose dont la nature chosique comporte qu'il se maintienne lui-même à l'aide de sa conscience en tant que la chose qu'il est. Et comme ce qui lui apparaît comme chosique n'est pas du tout réellement chose, et comme il n'est pas lui-même réellement chose au sens absolu, comment pourrait-il comprendre et connaître ce qui n'est pas absolument réel, comment pénétrerait-il dans « l'intérieur de la Nature » qui, bien entendu, partout où l'homme pénètre, ne peut rien montrer d'autre à son savoir que le dehors pour son regard relatif.

Nous touchons ici au premier point capital de son penser morbide, de son penser fou. Car prendre une chose pour l'autre, confondre la conscience propre à la *Lebensfürsorge* par laquelle — relativement — il devient une chose parmi les choses, avec la connaissance de la réalité essentielle, c'est de la folie délirante. Pensée délirante par suite d'un déséquilibre entre la vie affective et l'intellect. La vie affective est ici tout l'égoïsme avec son monde, tout le penser de l'égoïste; car le penser de l'égoïste n'est jamais séparé d'un processus affectif, il est toujours sentir, savoir et vouloir mélangés, et, par là, penser d'intérêt égoïste. Celui qui voit, dans ce monde relatif de notre égoïsme, la réalité, pense d'une façon tout aussi peu juste que le malade qui se prend pour le Christ, qui tient l'asile d'aliénés pour le Royaume des Cieux où il y aurait à vrai dire des diables (certains médecins et infirmiers).

Ou bien il veut échapper à la Nature en tant *qu'homme agissant* et se déclare pour un être moral; — or, l'un de ses meilleurs connaisseurs, Shakespeare, nous a livré un portrait impeccablement fidèle de l'égoïste moral et nous nous contenterons d'ajouter deux remarques. La première, c'est que l'homme se déshonore lui-même en reniant son égoïsme et en ayant honte de lui. La seconde, c'est qu'avec sa soi-disant morale, il oublie à tout instant qu'il ne pourrait pas vivre un seul instant sans la contrainte de l'État dûment renforcée et les sanctions qui le menacent, qu'il vit par conséquent sous une tutelle incomparablement plus dure que celle dans laquelle il maintient ses enfants « encore privés de raison et pas assez moraux », lesquels cependant parviennent suffisamment vite à trouver les autres enfants déraisonnables et immoraux. (La honte d'être obligé de vivre sous une constante surveillance forcée dont aucun autre animal n'a besoin, il la ressent — dans sa disposition

d'esprit où la vie affective déborde l'intellect — comme une chose allant de soi et connaît si peu la pudeur que lui, dans son bagne de l'État où le diable est chassé par le diable, fanfaronne avec la morale, avec l'état de justice et de bonté qui découle de la liberté!) Et ceci constitue sa deuxième folie capitale : il prend son égoïsme pour une disposition morale qu'il reconnaît certes à son espèce en général, mais qu'il dénie en toute occasion à son prochain et à l'ensemble des groupements humains; en quoi il leur dénie l'égoïsme naturel. Il est à ce point égoïste qu'il désire l'être tout seul et veut surmonter également la Nature chez tous les autres individus; la nature de l'Autre ne doit pas avoir cours et ne mérite aucun égard; l'Autre doit être tel qu'il le veut et tel qu'il puisse se servir de lui.

La troisième folie capitale consiste — également, bien entendu, par suite de la prépondérance de la vie affective sur l'intellect — dans une pensée hallucinatoire, dans une libre fiction des causes, dans le fait de croire à quelque chose qui n'existe pas, comme si cette chose existait et exerçait une action sur sa vie. Sa réalité est si proche de l'hallucination qu'elles se dressent ensemble pour ne former qu'une seule construction et il croit à la vérité du spectacle que, tel Hamlet, il se donne à lui-même au sein du vrai spectacle de sa vie. Il naît avec cette chimère qu'il y aurait même une créature *encore* plus élevée que l'homme! Mais comment cela? L'égoïste est-il d'humeur humble? Et un aveu non-égoïste sortirait-il de sa bouche? Mais on ne tarde pas à voir d'où vient le vent. L'égoïste reste l'égoïste; Ici-Moi! est la racine de son orgueil riche en bourgeons, et toute superstition est issue de l'affectivité, de l'affectivité propre à son état d'égoïste. Si grand suppose-t-il le monde, il ne peut pas lui échapper qu'une créature aussi étonnante que lui en est en fait le pivot et quand il est obligé de reconnaître l'existence d'êtres supérieurs, c'est par crainte qu'il le fait! (crainte de Dieu!) — il les appelle « Seigneur » (*Tu Solus Dominus*), mais ils sont ses serviteurs qu'il amène à l'obéissance par la flatterie, auxquels il fait aussi des reproches, qu'il châtie fort bien [1]. Au fond, ils n'existent

1. Il y avait jadis, aux « stades inférieurs » de tous les cultes religieux, des « sanctions » de ce genre contre les « Seigneurs ». Elles existent encore aujourd'hui. Les Tibétains racontent que leur Mahakala a la joue enflée à la suite d'une gifle formidable que lui donna un jour un lama, il y a des siècles, parce qu'il était venu en retard à l'office religieux.

qu'à cause de lui, et ce n'est qu'à cause de lui qu'il le reconnaît. Ces êtres supérieurs n'ont rien d'autre en tête que lui (parce qu'il les a dans la tête) — ces surhommes hautement puissants, ou ces substances magiques, ces néants irreprésentables parés d'attributs humains (pour qu'il puisse les représenter!) se seraient à dessein laissés choir sur terre et lui auraient servi des farces d'un rare mauvais goût, des promesses en échange de quoi, ils s'offriraient à empêcher son lait de brûler et à lui épargner tous autres dommages; comme remède contre les vers, il n'aurait qu'à les invoquer, et ils désireraient l'aider d'une manière générale à exaucer ses vœux. A exaucer même le plus ardent et le plus fou de ses vœux, celui de pouvoir échapper à la Nature *avec toute sa vie*. Oui-dà, il aurait raison dans son avidité de vivre, il entrerait dans une vie durant éternellement, libre de toutes les chaînes et de toutes les souffrances, que ne gêne plus la *Lebensfürsorge*, une vie de sucre et de miel, de perpétuelles réjouissances — pour peu qu'il fût mort. Il faudrait d'abord que son arbre fût abattu, alors il croîtrait dans le ciel, et attends un peu : quand tu seras mort, tu verras bien que tu vivras éternellement! Oui, oui... du reste : pour ce qui est du transitoire dans lequel tu vis, tu n'y peux rien et tu es comme tu es; mais, tel que tu es, *mérites-tu* que le Dieu t'emmène ainsi sans autre forme de procès, toi et la foule de tes semblables, pour vivre éternellement avec lui dans sa belle maison? Imagine un peu dès maintenant le plaisir, pas seulement le tien, mais aussi celui du bienheureux avec tout ce peuple de mendiants qui déferle sans interruption... Si jamais je vais au ciel, je demanderai que Léonie cesse seulement de claquer toujours les portes!

Que l'on refuse de prêter foi à ce genre de folie mensongère issue de son âme malade, ou qu'elle se heurte simplement à la contradiction, du fait d'une folie mensongère différente de la sienne, cela le jette dans une colère beaucoup plus grande encore que si l'on démasque son mensonge conscient, sa malhonnêteté et son hypocrisie. Approchez plutôt d'un chien qui ronge son os... Il y a quelque chose de profond dans toute folie, une bonne folie n'a point son équivalent au monde et la folie de sa superstition, c'est sa vérité, *l'analogon égoïste de l'esprit*, SON LIEN AVEC L'ESSENCE DE L'UN! C'est pourquoi elle constitue la part enivrante de son penser. Il se trouve prêt à donner sa vie pour une folie plus grande que nature et, si on porte la main

sur cette folie, il tombe dans une fureur agissante au sujet de laquelle on peut lire bien des choses dans son histoire; au point qu'il n'est pas besoin de demander s'il est un animal, puisqu'on peut voir qu'il est une bête féroce et qu'il inflige, lui, le Grand Menteur, des atrocités stupéfiantes aux adversaires de la vérité. *Pour lui, les autres égoïstes sont toujours des ennemis de la vérité* et lui, uniquement pour sauver la vérité, crie contre eux : au feu! tant il est confus, enfoncé dans le mensonge et lâche. Avec cela, la vérité, la vérité réelle, ne provoque que sa rage et il ne bataille jamais pour autre chose que pour son égoïsme animal et toujours affamé, même quand il bataille pour son parti ou ses extravagances transcendantes; lesquelles pour cette raison précisément sont le contraire d'extravagances inoffensives, si profondément liées, si unies sont-elles à son égoïsme qu'elles mettent en évidence toute sa convoitise effrénée et son impatience. Ici-Moi! *Je* veux être satisfait! Où a-t-il, lui qui est solide égoïsme depuis la tête jusques aux pieds, par la totalité de ses fonctions centrifuges et centripètes, par toutes ses représentations, sensations, sentiments, comme par tous ses instincts, tendances et actions, — où a-t-il jamais lutté pour la vérité?

Et ses relations avec la vérité dont il a cependant un désir indéracinable et qu'il veut suivre à la trace partout? Il les a détruites par son égoïsme confus. C'est pourquoi la vérité demeure *à ses yeux* une énigme, dont la clé doit être trouvée par son égoïsme, la seule chose qu'il ait en vue, même quand il s'agit de la vérité; il dit qu'elle doit le délivrer, mais il entend qu'elle sera le Rédempteur qui le délivrera de la Nature, qu'elle délivrera la réalisation de ses désirs. Il n'aime pas du tout, bien mieux, il craint la vérité et, comme nous l'avons dit, il veut se soustraire à la Nature, c'est-à-dire, plus en profondeur, *à la vérité*. Son égoïsme, son égoïsme aveugle, a peur de la vérité; il voudrait qu'elle ne fût pas, afin que lui soit et demeure. Il pense durement son égoïsme, s'imagine qu'en lui, il s'appartient — mais la vérité, c'est la ruine de cet égoïsme, car l'égoïste n'appartient *pas* à lui-même : il appartient, en tant que chose parmi les choses, au Tout du monde des choses, à la Vérité et à l'Être. Il n'appartient pas à son Moi, à son Moi-Tube digestif; il existe par et dans l'existence du monde du mouvement, universel et chosique, monde ouvert de toutes parts, auquel il donne et dont il reçoit à tout instant de l'existence. Il n'y a rien dans *son*

existence qui soit à lui, toute chose est dans le Tout de l'existence. Mais qu'est-ce donc que son existence? Les fleurs de feu à l'invisible arbre cosmique, toutes les étoiles, y compris l'invisible, le Tout et l'Un du monde — voilà son existence. Dans cette existence totale et unique du monde du mouvement, le corps humain est un moment du mouvement et le Moi humain est ce moment *qui se pense*, dans la mesure où il doit servir à la conservation transitoire de ce même corps. C'est là la vérité, qu'il est absolu : d'essence spirituelle, laquelle lui est représentée dans son Moi relatif en tant que monde du mouvement. Mais lui s'accroche au mensonge fondamental par quoi sa conscience égoïste se révolte contre la vérité. Contre la vérité de l'Être absolu comme aussi contre la vérité de son existence relative dans le Tout et l'Un du mouvement. D'où également son étonnement et son refus de mourir et sa folle tentative, pour s'emparer de l'immortalité. *Son* Moi, une chose transitoire? Que le reste ne soit que transition, que la mort extermine tous les autres animaux, mais il le sait, lui, le Juste : son animal préféré entre tous, si noble et si bien né, élu pour faire un cadavre? Non et non — c'est une erreur et ce n'est pas moral. Si, au moment de la création, on lui avait demandé conseil, il aurait fait autrement (la belle Ninon de Lenclos a dit, elle aussi, que si elle avait été présente le jour de la Création, elle aurait placé les rides sous la plante des pieds) et de fait, ce n'est pas conforme au plan original de la Création — son Adam était à proprement parler immortel et ce n'est qu'ensuite qu'il est mort tout de même. Le Monstre-Moi-Dieu a inventé la mort après coup et a usé d'un prétexte tout à fait creux pour justifier l'introduction générale et illégale de cette invention (une histoire d'arbre ou quelque chose de ce genre). Malgré tout, on est en droit de ne pas s'en tenir là! Le monstre immortel doit faire l'homme immortel à nouveau; *il faut* qu'on puisse enseigner au monstre assez d'intelligence et de morale pour qu'il ne laisse pas réellement mourir le Moi-Animal-Homme. Ne pas mourir, pour tout au monde, ne pas mourir. Un animal tel que le sien, qui s'intitule Monsieur, avec un pelage si délicat et des illusions si bien attifées, — ceci, il s'entend non seulement à l'exprimer distinctement dans un souffle, mais même aussi à l'exhaler dans d'étranges créatures qui sont soit habillées de chemises (on les dit : brochées), soit solidement vêtues d'une couverture, et

qui présentent des feuilles placées les unes sur les autres où les exhalaisons deviennent visibles, — pour un tel Moi, il n'est sans doute pas excessif de demander que sa vie bénéficie de la survivance éternelle. Et avant tout, durer, seulement durer dans ce monde du changement et du déclin! La durée est le maximum qu'il puisse désirer; la durée, il la cherche et son cœur en est plus altéré encore que de bonheur [1].

C'est là le point le plus profond de sa résistance contre la nature du mouvement, contre la relativité et contre la vérité. Il ne peut pas saisir la connaissance essentielle quant à son Moi, à savoir qu'il n'est par son Moi rien d'autre que ce qui pense son moment chosique du mouvement et par là justement, ce qui devient une chose parmi des choses. C'est à cause de son Moi troublé par la superstition qu'il ne peut pas saisir cela et sa superstition égoïstement effrénée ne veut pas qu'il soit une chose parmi des choses et qu'il appartienne au Tout, à l'Un et à la Vérité. Et il veut ce que veut sa superstition. *Il veut s'appartenir à lui-même égoïstement et au-dessus de la vérité, il veut la puissance-clé à l'usage de son égoïsme.* Il n'aime pas la vérité, il n'aime que sa dot; c'est un escroc au mariage. C'est cela qu'il est, sans qu'il s'en rende compte. En tout cas, il n'entretient avec la vérité que des rapports illusoires qui entrent dans son égoïsme sous forme de spleen et de délire, puisqu'ils lui font inventer *des causes fictives* et l'incitent à tenter des voies étranges désespérément, et des bouffonneries insensées pour remplacer *le travail*

1. La nature de géant, si essentiellement puissante, si douée en force, richesse, beauté et clarté, d'un Gœthe — et même le fait que Spinoza était son saint — n'a pu le préserver d'une démarche incertaine et de la chute à l'égard des « pensées dernières ». Il exprime à plusieurs reprises avec une inconséquence étonnante la prétention la plus effrayante à la perpétuité du Moi. Ainsi par exemple, à Falk (le 23 janvier 1813) et dans les Entretiens avec Eckermann (le mardi 1er septembre 1821) : « Je ne doute pas de notre existence après la mort, car la nature ne peut pas se passer de l'Entéléchie (l'activité libre et ininterrompue de l'âme); mais nous ne sommes pas immortels de la même façon et pour se manifester plus tard en tant que grande Entéléchie, il faut aussi en être une. » Ainsi donc, non seulement l'existence après la mort des « Moi » humains, à l'exclusion de ceux des animaux, mais encore des différences de grades, tout comme dans le ciel chrétien, avec des égards spéciaux pour les natures géniales! On pourrait tout aussi bien croire que la pierre ayant cessé devrait pourtant conserver encore ses propriétés et d'autant plus qu'elle aurait été grosse et dure. Quelle méprise du Moi et quelle prétention de la part du Moi gœthéen, dont rien ne perçait au dehors que désintéressement et éclat!

de sa *Lebensfürsorge.* Il voudrait bien fasciner à l'aide de certaines petites performances gentiment démentielles.

Si nous y regardons de plus près, nous découvrons ceci : il ne peut pas trouver la vérité ni l'Essentiel parce que le ressouvenir lui manque pour les chercher et les reconnaître; le ressouvenir de ce que nous sommes véritablement et essentiellement, puisque nous ne sommes pas seulement *relatifs*, mais aussi *absolus.* Car nous ne sommes pas uniquement des hommes, mais aussi véritablement ce qui est devenu homme en nous. Seul celui qui cherche avec le ressouvenir de l'absolu, avec le sentiment d'avoir trouvé, celui-là trouvera ce qu'au fond il n'avait pas perdu. Mais lui, il a perdu ce ressouvenir, ce fond, et tient l'égoïsme pour l'unique réalité, tout comme le papillon est papillon et a oublié qu'il a été chenille. Il ne peut pas trouver la vérité, parce qu'il a une *représentation* de ce qu'il y a à chercher en elle. Au lieu du ressouvenir de la vérité : représentation de la vérité; au lieu du ressouvenir non égoïste qui lui révèle son Être intérieur : représentation égoïste (toute représentation est égoïste) par quoi il demeure extérieur à lui-même, phénomène du monde du mouvement relatif. Et la vérité? Il faut naturellement qu'elle porte aussi le visage de son égoïsme et de son monde de l'égoïsme. Elle est ainsi, de par sa signification, signalée sous le mandat d'amener avec lequel il va à sa recherche et trouve, alors qu'en chercheur de la vérité, il ne devrait pas trouver. Mais il ne peut pas chercher autrement; lui, dans sa captivité égoïste, ne peut pas chercher sans avoir une représentation du sens de la vérité. Pourrait-elle donc être autre que conforme à sa représentation, et il faut pourtant bien qu'elle *signifie* quelque chose? Non, la signification est humaine, elle ne peut être que relative et égoïste. Que la vérité ne signifie *rien*, qu'il ne peut surgir d'elle aucune image de représentation dans la conscience, qu'elle n'est pas un compte rendu entrant dans une relation, ni un moment de l'égoïsme, et qu'elle n'acquiert un sens que *par la modification de celui-ci*, par le coup foudroyant du ressouvenir et le détachement de son propre égoïsme qui en résulte, — cela, seuls ceux qui éprouvent l'amour immortel le savent, ceux qui subissent la modification spirituelle, cette transformation, cette métamorphose intérieure de l'homme à quoi rien n'est comparable et qui confère à l'homme, en plus d'un égoïsme raisonnable, une disposition supra-égoïste, c'est-à-dire

le fait penser ou lui restitue le ressouvenir de l'Être réel absolu. Seuls le savent ceux qui aiment d'un amour désintéressé et vraiment immortel. Lui, en revanche, est mortellement épris de la vérité et ne la cherche jamais qu'en égoïste. Il ne peut pas penser; son penser est victime de sa *Lebensfürsorge*, de la déraison de son égoïsme acharné.

De cette façon, le fond de son Être absolu ne peut pas entrer dans sa conscience autrement que gâché, que rendu relatif et matériel, profané, animal et égoïste. Quand il peut prêter à la vérité la corruption puisée dans ses propres désirs, quand il s'affaire sur elle jusqu'à ce qu'elle soit renversée et retournée pour devenir une puissance efficiente des causes, dont il croit qu'elle servira les désirs de son égoïsme vorace et sans frein, — alors il n'a plus rien à lui objecter.

Aussi longtemps qu'il ne rejette pas une telle croyance, aussi longtemps qu'il tient la vérité pour la pointe suprême de son égoïsme, elle, l'objet de beaucoup le plus intéressant pour son propre intérêt, opère un effet puissant sur lui et, d'une façon non négligeable, sur son discours. Tandis que la sagesse née du ressouvenir (qui comprend la différence entre l'Esprit et la relativité vitale égoïste et, ensuite, le caractère d'expression purement égoïste du Verbe), semblable à l'oiseau qui s'envole de terre, s'élève de la prose de la relativité à la vérité et à l'Essentiel pour *reposer dans le silence*, une fois son grand battement d'ailes accompli, — lui, avec la jactance propre à son égoïsme, s'entend à donner une *description de la vérité.* O l'abus bavard de ce moyen de communication qu'est le langage et comme il s'entend — en des discours bien appris et toujours quelque peu placés de travers — à parler, sans dire quoi que ce soit! De quoi parle-t-il donc à vrai dire? De lui. De quoi va-t-il parler quand il parle de la vérité? De lui, et il décrit la vérité, quand il l'appelle Dieu par exemple, conforme à son propre portrait, c'est-à-dire à sa conscience, et il fabrique un Dieu-Moi, un Dieu anthropomorphe. Il convient de rappeler que, ce faisant, il procède par un double anthropomorphisme. En effet, dans la conception qu'il a de lui-même, il procède d'ores et déjà d'un anthropomorphisme singulier en s'attribuant des qualités non-humaines, tels que la connaissance des choses et la morale. Il ne se contente donc pas de transférer sur le Moi-Dieu la réalité de son caractère spécifique — ce qui suffirait déjà à

rendre un Dieu désastreusement impossible : il faut aussi qu'il fasse entrer dans le Moi-Dieu, dans le Dieu représenté comme un Moi, non pas transitoire, mais éternellement durable, les idées qu'il se fait de son propre caractère, qui font partie de son caractère spécifique et auxquelles il croit lui-même (parce qu'en tant qu'Analogon de l'Esprit, elles sympathisent avec quelque chose d'obscur en lui); et ce double anthropomorphisme qui potentialise les qualités naturelles de l'homme et ses qualités fictives et non-naturelles, constitue cette horripilante idiotie grâce à laquelle il croit avoir mérité le ciel, parce qu'il croit voir dans le mensonge qu'il s'est raconté, dans cette idiotie précisément, la révélation du Dieu — et au moyen de cette idiotie, il décrit le Dieu de son ciel *comme la vérité.* C'est bien différent de la vérité dans la condition humaine. Le ressouvenir spirituel, dans sa clarté originelle, d'*être* la vérité dans les instants de richesse, avec l'arrière goût éternellement suave qui protège et met à l'abri du monde, est foncièrement différent de l'idée qu'il se fait de la vérité. Pour lui, en effet, la Vérité est un Être au dehors, au delà de l'Être du monde. C'est ainsi qu'il sépare un Être de l'autre. Mais séparant comme il le fait, il n'y a pas de séparation; il ne sépare même pas réellement dans ses idées. Car dans ses idées, la Vérité en tant qu'Être au delà équivaut à l'Être ici-bas, précisément parce qu'il peut la décrire, parce qu'il a d'elle une image. Il a d'elle l'image formée selon sa représentation égoïste du monde, c'est pourquoi il en fait un Moi et s'entend à « révéler » les renseignements espionnés avec la plus grande minutie sur les désirs et la façon d'agir de la Vérité, ne révélant par là rien d'autre, à vrai dire, que... il existe une vie, silencieuse comme la mort. Certes, il faut bien que l'homme profère des sons, qu'il parle, le discours est un outil de sa vie, purement égoïste, c'est pourquoi il ne pourrait que se taire sur la vérité; or, il révèle que la Vérité est là, elle aussi, pour servir à son bavardage, à son caquetage, à sa logorrhée délirante. L'Être, dont il déclare qu'il est celui de la Vérité, est, dans le domaine de l'Être vrai, un monstre impossible; et ce qu'il convoite de ce monstre est une impossibilité, telle que seule la démence peut en convoiter une semblable. Mais cela est conforme à sa croyance, à savoir qu'elle est la chose la plus importante de toutes, celle qui va enfin consolider son égoïsme et satisfaire sa convoitise déchaînée et sans limites.

Même quand il cherche la Vérité, celui qui est tout égoïsme ne peut que *désirer* pour son égoïsme et *croire.* Quand il croit à la Vérité éternelle sous forme d'un Dieu céleste, — il veut une vérité qui le traite bien et à son avantage; Dieu est un concept égoïste, pour autant qu'on puisse nommer Dieu — en bonne prose, le Néant — un concept; il serait plus juste de parler d'une toile d'araignée dans laquelle doit se prendre le grand bourdon (et où cependant seul le tisserand s'égare; dans le meilleur des cas, il perd la part qu'il a dans le financement de la toile). Dieu, Ciel, Foi, Croyants? Dieu est celui dont il veut recevoir quelque chose. Le Ciel est cela d'où tombent les mannes pleines de bavardages creux, et les bavardages lui permettent de se dissimuler à lui-même ce qui en est, à savoir qu'il veut uniquement recevoir quelque chose. Et la Foi, les Croyants? Au milieu de tous les ravissements de la Foi, le Croyant reste l'égoïste conscient de son but, et sa prière éternelle, c'est l'exigence qu'il fait valoir. Les croyants sont des créanciers qui croient avoir quelque chose à recevoir. Croire signifie : attendre avec confiance un profit de l'éternelle Vérité, étant bien entendu qu'il faut obéir à ses commandements, s'attaquer à son insensibilité avec force souhaits et demandes et la flatter en s'humiliant d'une façon absolument éhontée. Il lui faut mendier monstrueusement la pitié de Dieu et s'accuser de sa vie passée — et il ne vivra pourtant pas autrement dans l'avenir. Comme si l'égoïsme naturel qui lui a été conféré par Dieu était la loi du péché dans son corps; et certes, du fait de sa culpabilité hautement originelle et non naturelle, culpabilité dont il empoisonne délibérément sa vie, il est obligé de se déchirer, d'appeler son plaisir un malin plaisir et de fermer la bouche sur sa morale. Fermer la bouche? Au contraire, ne pas cesser d'ouvrir grand la bouche pour crier et chanter que toute cette innocence et cette morale dont il fait un tel étalage à l'intention de son prochain n'est que pure escroquerie et que lui n'est rien d'autre que la honte noire, le rebut engendré par le péché. Juste Ciel! *Sa* morale; la morale de l'homme! elle se trouve intégralement au Ciel chez le Dieu-Monstre et maintenant, il parle vraiment en toute bonne foi — et ah! cette morale du monstre! A votre santé! Alleluia! Et tout de même — ce monstre, quelles délices! Les parties immensément étendues du corps de ce monstre (bien entendu, respectables toutes sans exception), resplendissent de cette morale

non pas seulement sur toute leur surface mais aussi d'outre en outre, dans leur volume total, blanches comme neige, au sein d'une virginité éternelle. Le monstre est même si sacré qu'il n'ose pas prononcer son nom [1].

Eh oui! il faut bien qu'il consente à ce genre de choses et qu'il persévère hardiment dans son attitude de misérable — c'est ainsi et pas autrement — on n'a rien sans rien. Il n'est pas facile au croyant d'arracher quelque chose. Et surtout, quand il s'agit de ce monstre moral sans scrupules; lequel, quoi qu'il en soit, calcule bel et bien par vanité le nombre de fois que les hommes lui envoient leurs cris, chants, murmures lyriques, flammes, prières et demandes d'aumônes — et il possède un sac dans lequel il rassemble les larmes des hommes. (« Prends mes larmes dans ton sac — sans aucun doute, tu les comptes. ») Du reste, tout cet effort est rendu sensiblement plus facile à l'homme du fait de la folle confusion qui embrase et enfume son âme entière. Reste-t-il dans son fol espoir et sa folle croyance, alors vient aussi le fol amour pour le monstre. L'amour est un tel tricheur! Avec l'amour dans le corps, il va même jusqu'à s'égarer de sa situation ignominieuse, dans les sentiments de gratitude; il prétend tenir *tout* du monstre (pas seulement la folie, aussi la raison) et pour finir, il est complètement toqué. Car il peut, aussi bien que haïr et abaisser, roucouler d'amour et s'exalter, tout plutôt que devoir connaître. Il s'enthousiasme pour le monstre, il l'idéalise, le revêt d'un nimbe — le nimbe est l'or, c'est-à-dire le profit surnaturel que le monstre procure à l'égoïsme humain par ses actes irresponsables à l'égard des lois de la Nature. Cela le rend saint lui-même et le nimbe d'hypocrisie; il tire du monstre du sable et des perles; il le prie, le triche et, au beau milieu de ses désirs et malédictions, il pose à l'ange qui n'aurait de toute éternité rien d'autre à faire que de proclamer des louanges et qui ne vivrait en somme que pour faire la connaissance du monstre après sa mort; il est empli de nostalgie, de gratitude turbulente, de gloire, de respect, d'humilité, et d'amour de la servitude (mais même cette dernière bassesse peut devenir sublime grâce à l'Esprit qui tombe sur elle : dans la grandiose musique de l'*Aie pitié de nous !* de la Passion selon

1. Certains noirs ne le nomment jamais par son vrai nom. J'entends certains noirs d'Australie qui n'osent pas prononcer son vrai nom, Taramulum.

saint Mathieu). Cet amour lui revient — comme il a déjà été dit — parce qu'il croit et espère gagner; c'est aussi pourquoi il est astreint à cet amour, engagement commercial, service rendu en échange de ce qui est à gagner [1].

Cependant le Dieu — c'est-à-dire la vérité, — le fait languir; il commence à railler et perd tout ce qu'il lui portait à mesure que *dépérit sa croyance* dans le fait que le Vénérable distribue également des récompenses, qu'il est un rustre qui se laisse escroquer. Si cela ne rend rien, il ne peut pas, dans la vérité de son égoïsme, continuer à adorer et à donner le premier et si l'affaire cesse à chaque fois là où elle serait d'un intérêt brûlant, à savoir avant qu'on lui ait permis de voir quelque chose de réel qui aurait été soutiré à la vérité — est-ce donc à dire que la vérité bien aimée consiste dans le fait qu'en tant que bon Dieu fort à son aise, elle n'a à s'occuper de rien, qu'elle est satisfaite d'être au ciel et glorieuse? Le grand chef inactif dans son wigwam? Ce serait donc un tel monstre — exactement comme s'il n'y avait pas de monstre du tout? Qu'on s'étonne après cela qu'avec la foi et l'espérance, l'amour se volatilise lui aussi et que de « monstriste » qu'il était, il devienne positivement, pour employer à peu de choses près la formule usuelle, un « a-monstriste ». Il ne lui vient plus à l'esprit d'idéaliser le monstre, cela n'a plus de charme et ne lui donne plus le moindre transport de joie (nous savons fort bien de quoi il retournait au fond dans toute cette histoire d'amour), il cesse de le fréquenter. Il évite les maisons où se fait la réclame du monstre et où, réclamant au milieu des réclamations des autres, il s'était procuré la suggestion — et voilà bien le pis : il « sort » de la communauté et ne paie plus les impôts destinés à couvrir les frais de réclame — du coup, il va falloir que le monstre crève. Car il n'a pas un sou de fortune personnelle. N'avait-il pas une affaire rentable, sans risques; tous les frais, y compris le salaire des fonctionnaires, n'étaient-ils pas payés par la caisse des Contributions, grâce à quoi les fonctionnaires devenaient gras comme des moines? — Mais ce n'était pas du tout ses affaires pour autant : c'étaient les affaires du contribuable qui refuse de payer plus longtemps

1. Les pieux casuistes de la religion ont examiné le nombre de fois que l'on est, en fait, obligé d'aimer Dieu. Escobar rapporte à ce sujet des opinions diverses. Selon quelques-uns, on y est obligé tous les trois ou quatre ans, selon d'autres, une fois par an, selon Vasquez une seule fois suffit, juste avant la mort.

parce qu'il se juge trompé. Jamais personne ne s'est vu trompé d'une façon aussi radicale, que lui qui se voit trompé par la vérité aussi longtemps que les affaires et les tromperies sont à la mode. La Vérité se trouve ainsi privée de toute faveur, et s'occuper d'elle signifie une perte sèche pour l'homme de son temps qui ne veut pas perdre de temps, mais consent à perdre l'Esprit; qui ne *remarque jamais l'Esprit là où il parle réellement.*

Telle est la caractéristique de l'homme non spirituel : il ne remarque rien de ce qui est spirituel et porte le regard au-delà; quand nous trouvons la tension la plus subtile dirigée sur tous les intérêts de l'égoïsme, la perspicacité stupéfiante de l'intelligence pratique, — là où du reste il n'y a rien que l'intelligence de la raison pratique — nous nous heurtons toujours et en toutes circonstances à *une déficience d'attention à l'égard du spirituel,* ce à quoi on reconnaît avec certitude le caractère non spirituel, même dans les cas douteux.

Et il en est de même historiquement pour l'égoïste : il n'a jamais rien remarqué de l'Esprit de la Vérité proprement dit, il ne vit la Vérité que sous la forme de la superstition égoïste; par suite, quand vérité et égoïsme ne sont pas cousus l'un à l'autre et que le « Seigneur » Dieu ne veut pas être son serviteur, c'en est fini de la force d'attraction de la Vérité, et lui, homme brave, tend la main dans le vide pour s'emparer du Néant. Il se replie alors avec son égoïsme sur la Nature, et s'adonne à la superstition moins bruyante de son scepticisme hylologique, scepticisme sur le plan du matérialisme, de la croyance dans le monde des matières ou des choses, de la superstition par conséquent. Puis, subitement, toute son excitation hallucinatoire se calme et cessent alors les cris, prières, supplications, léchages de pieds, clowneries, braillements enthousiastes et chants; plus trace de crises nerveuses, ces crises si singulièrement commerciales. Mais ensuite il ne veut plus non plus de spéculation, plus de poésie, ni de peinture, plus de musique; il se fabrique dans les fumées de sa cave un art « naturaliste » et, au lieu de l'inutile musique, un vacarme bien agressif, un authentique tintamarre sans forme (de sorte que par cette voie, il obtient l'efficacité suprême de l'art et de la musique : il perd l'ouïe et la vue) et, en outre, il fait de la technique et de la science. Et celui qui ne le savait pas encore, voit que cela ne tenait pas réellement à Dieu, mais à lui : la science l'a conduit exactement au même point

que la religion et il la porte au même point. Et si jadis il a cru que Dieu, le Moi-Monstre, fait tout avec le Néant et si son accès déiste — ou bien un de ses accès — est passé, il sait maintenant avec le calme de la certitude que la Nature, le Monstre impersonnel, fait tout à partir du Néant (les systèmes atomiques vides); dès lors, il veut regarder dans le jeu de la Nature pour apprendre comment tout est fait. Il s'avère ainsi que Dieu, le faiseur, n'est pas une formation transitoire et devenue historique de son imagination. Il n'est à considérer comme tel que sous la forme du Maître qui doit être serviteur et qui, s'il ne sert plus, cesse de régner et meurt complètement. Avec la confiance en l'aide apportée à l'égoïsme dans cette vie, et la garantie d'une vie éternelle, disparaît pour le Moi la volupté de produire le pseudo-Moi, et toute incitation à le faire. Si le pseudo-Moi-Monstre s'avère incapable de prendre la Nature d'assaut et d'accomplir un miracle pour le compte du Moi, le Moi ne veut à aucun prix continuer à être son créateur et son nourricier; projeté tout en haut du Ciel, le Dieu-Maître Serviteur retombe mort. Mais Dieu réapparaît sous d'autres formes en tant qu'élément essentiel de la pensée égoïste de l'homme; lequel est fait superstitieux jusqu'à la fin des temps — il ne parvient pas à déceler que lui l'Anthropos, avec son « penser » ne peut que se réfléchir lui-même, qu'il ne peut penser autre chose que l'anthropomorphisme et que son Néant — aussi bien que son Tout, sa « Nature des choses » à laquelle une fois de plus, il soumet son propre penser comme auparavant à Dieu — est la création de sa pensée relative, égoïste, matérialiste, tandis que le penser vrai prend sa place dans l'Esprit au-dessus du Néant et du Tout. Et malgré le Néant, il demeure, là encore — les contradictions de la Science se montrant aussi peu fécondes pour lui que celles de la Religion — il demeure donc avec « les choses »; il s'attriste de ne *comprendre* que si peu (celui qui pense vraiment constate son bonheur à ce qu'il n'exige pas de comprendre quoi que ce soit) et *comprend de plus en plus la vérité*, — si elle n'est pas vraie, cela n'a pas d'importance; demain, il comprendra autre chose qui sera aussi faux. Il reste fondamentalement religieux et métaphysicien. Religieux : il reste dans le monde des choses, lequel a bien dû être fait d'une manière ou d'une autre (ou bien le Faiseur a fait les choses le 22 octobre 5692 ou bien les choses

se font elles-mêmes), et métaphysicien : il prend son savoir pour une connaissance des choses, au lieu de le prendre comme issu du mouvement, comme le moment du mouvement qui se pense en lui, comme sa conception relative de l'Absolu. Sa science, bien qu'elle parle beaucoup par ailleurs de relativité, ne saisit jamais ce que signifie la relativité des choses. Elle ne peut pas reprendre à son compte ce que dit ici la philosophie : les choses ne sont pas faites et ne sont pas (comment pourrait-on penser : les choses sont faites et comment pourrait-on appréhender la manière dont elles sont faites ? Comme s'il y avait un Etre qu'on puisse démontrer, — ce qui n'est pas mais seulement paraît être); seule, la relativité de notre égoïsme conçoit l'unité en tant que multiplicité des choses et ce que nous appréhendons comme choses dans la multiplicité des choses ne peut pas être pensé réellement : pensé réellement, seul l'Un, l'Étant véritable, peut l'être, tandis que notre être relatif ne peut être que *représenté* en pratique, pour le compte de notre prévoyance vitale.

Et de tous temps aussi, il reste moral. En un mot, l'Animal-Homme tout entier avec sa caricature de connaissance métaphysique, sa religion, sa morale, n'est que péché, uniquement péché. Cet animal est fou et parle de ses péchés ? Rien de ce qu'il nomme péché ne l'est réellement ; le péché, c'est cet Animal-Homme tout entier. Le péché est séparation, — *séparation d'avec la Nature.* L'homme est l'animal du péché, qui pèche contre la Nature et veut sortir de la Nature à l'aide de son égoïsme, à l'aide de son égoïsme déchiqueté par le trident de la superstition. Il est l'animal du péché qui, par superstition, ne peut pas parvenir à la connaissance de soi-même et, en conséquence, ne peut parvenir ni à la sincérité ni même au soupçon qu'il n'est pas sincère avec lui-même. Le mensonge inclus dans son égoïsme surpasse son égoïsme ; son honneur et son importance suprêmes, il les voit dans ce qu'il simule devant les autres et devant lui-même. Et avant tout, qu'on ne touche pas à sa morale ! Il faut porter l'attention sur le point où il la porte lui-même : non pas sur le mouvement égoïste, mais sur la sonnerie morale de la pendule.

Parmi les autres animaux, il est, du fait de sa parfaite absence d'égards moraux, de sa fausseté, de sa perfidie, de son avidité et de sa rapacité, le moins aimé et le plus craint ; le roi Salomon entendit dire d'un corbeau : loin de l'homme, c'est là qu'on est

le plus à l'abri! Il est comme chien et chat avec ses semblables et il ne s'entend bien qu'avec chien et chat. Il est étrange que ce soit vers le chien qu'il se sente le plus attiré; instinctivement peut-être pour réagir, grâce à ce brave homme, grâce à l'honnêteté fondamentale de celui qui est son plus vieil ami, contre son propre caractère vil et mensonger [1].

Comment en vérité est-il arrivé à avoir un tel caractère? C'est ce qui paraît difficile à expliquer; même ce qu'on raconte à voix basse sur son origine ne donne pas le moindre renseignement à ce sujet (il descendrait de parents simples, mais honnêtes et poilus, de quadrupèdes munis d'une queue et d'oreilles pointues qui vivaient sur les arbres). On pourrait glorifier ses dons, s'il ne noyait pas le meilleur dans le bavardage et la scholastique, dans la nullité de son équité et de son importance; en outre, conséquemment au manque de freins imposé par son caractère, il fait par trop mauvais usage de ses dons — il a inventé l'acte d'inventer, devenant ainsi une bénédiction et une malédiction pour lui-même. A l'aide de ses inventions sublimes, il se crée une richesse et une puissance qui menacent de l'étouffer — et il devient à ce jeu de plus en plus intelligent, mais non de plus en plus content de ce que ses désirs restent toujours plus étendus et plus grands que ses moyens. Il semble presque qu'il soit déjà si éloigné de la Nature, grâce à ses artifices, que sa vie est enfin menacée. De quoi vivra-t-il si sa technique, puisqu'elle n'est pas loin d'apporter autant de profits que de dommages, rend désormais le travail superflu? Et si la technique lui procure tout ce qu'il faut pour vivre, comment pourra-t-il supporter la vie sans travailler? Il n'est pas vrai que le travail soit aujourd'hui seulement ce qui détermine son existence, son existence est identique à son travail; car son penser est identique à son travail et à sa vie pratique [2].

Au début de son existence, il y eut le combat désespéré avec la Nature et ses monstres, avec ses géants animaux; va-t-il maintenant vivre son combat mortel avec le monstre créé par lui, la technique, et, tel Merlin, devenir la victime de sa propre magie? Peut-être aussi va-t-il mourir d'une invention avant même que son temps naturel soit écoulé et fera-t-il encore crever

1. Lombroso a noté le fait que les criminels innés manifestent souvent une grande attirance pour les bêtes.
2. Voir la « Doctrine » vers la fin.

sa propre planète — que n'a-t-on pas à redouter de lui! Il est déjà assez grave que lui, l'animal qui possède et qui a une puissance douée de la volonté de s'étendre, applique essentiellement ses dons à la possession et à l'obtention de la puissance; par là, comme par sa prétention à l'honneur-vanité, il va s'engager dans une lutte sans fin avec son semblable et dans la voie de la plus grande inquiétude et du plus grand danger pour sa vie. Les autres animaux ne connaissent de combats sérieux avec leurs semblables qu'à cause de leurs amours. Malgré tout, il convient de reconnaître son intelligence supérieure, ses dons, sa loquacité et sa sinuosité, ce par quoi il occupe l'une des premières places, après l'araignée et l'abeille. Mais sous le rapport de l'honnêteté comme sous celui de son délire sur lui-même, de sa crédulité, du mariage singulièrement réussi entre superstition et égoïsme qui l'entraîne à la magie (en religion, en pédagogie, en médecine); compte tenu de ses deux âmes — tenant l'une à l'autre comme des étoiles doubles — dont l'une fabule ce que l'autre croit, laquelle à son tour se ment à elle-même pour tromper; compte tenu de sa dissimulation astucieuse, de son langage de filou hypocrite, de son envie et de sa haine qui lui fait autant de bien que de mal, de son humeur querelleuse, de l'honneur-vanité ou du bric-à-brac superstitieux, (lui « le Bon » ayant besoin du sentiment, et il l'a toujours, qu'il a été entraîné contre son gré dans la querelle, — c'est lui l'offensé, l'autre a commencé, et ce n'est pas *lui* qui peut s'arrêter maintenant), et compte tenu de son orgueil, de sa fieffée admiration béate de lui-même, de l'état d'ivresse qu'il tire de sa propre personne, et enfin et surtout, de son luxe (qu'il nomme culture), il vient loin derrière tous les animaux.

Constantin BRUNNER.

(Traduction de Marthe Robert.)

Maurice Blanchot.

L'ART, LA LITTÉRATURE ET L'EXPÉRIENCE ORIGINELLE *(fin)*

S'interroger sur l'art n'a pas de rapport avec ce souci de l'œuvre. L'esthétique parle de l'art, en fait un objet de réflexion et de savoir. Elle l'explique en le réduisant ou encore elle l'exalte en l'éclairant, mais, de toutes façons, l'art est, pour l'esthéticien, une réalité présente autour de laquelle, dans son existence par ailleurs assurée, il élève sans danger des pensées probables.

L'œuvre est en souci de l'art. Cela veut dire que l'art n'est jamais donné pour elle, qu'elle ne le sait pas (ce qu'elle en sait reste toujours l'ignorance de l'essentiel), qu'elle ne peut le trouver qu'en s'accomplissant elle-même, dans l'incertitude radicale de savoir à l'avance s'il est et ce qu'il est. Tant que l'œuvre peut servir l'art en servant des valeurs autres, ces valeurs lui permettent de trouver l'art sans avoir à le chercher et même de n'avoir pas à le trouver. Une œuvre que la foi inspire n'a pas à se soucier d'elle-même, elle témoigne pour cette foi, et si elle témoigne mal, si elle est manquée, la foi n'en est pas atteinte. L'œuvre d'aujourd'hui n'a pas d'autre foi qu'elle-même, et cette foi est passion absolue pour ce qu'il dépend d'elle seule de susciter, dont cependant, à elle seule, elle ne peut que découvrir l'absence, qu'elle n'a peut-être le pouvoir de manifester qu'en se dissimulant à elle-même qu'elle le cherche : en le cherchant dans l'absence, là où l'impossible le préserve — et, à cause de cela, quand elle se donne pour tâche de le saisir dans son essence, c'est l'impossible même qui est sa tâche, et elle-même ne se réalise alors que par une recherche infinie,

car c'est le propre de l'origine d'être toujours voilée par ce dont elle est l'origine.

Avant l'œuvre, l'art n'existe-t-il pas dans les autres œuvres qui l'ont déjà illustré? Cézanne ne pense-t-il pas qu'il l'a rencontré chez les Vénitiens du Louvre? Rilke, s'il appelle Hölderlin le poète souverain, ne se décharge-t-il pas sur lui de la certitude que le poème, la poésie, existe? Cézanne sait peut-être que l'art séjourne à Venise, mais l'œuvre de Cézanne ne le sait pas et cette qualité suprême, la *réalisation*, par laquelle il croyait se représenter l'essence de cet art, son œuvre ne peut la tenir pour essentielle qu'en s'accomplissant. L'œuvre n'est pas la preuve de l'art, ni sa mise en œuvre, mais l'œuvre ne se réalise que comme la recherche infinie de sa propre origine.

On peut sans doute se représenter cette recherche, la décrire, retrouver les moments de ce qui nous semble être la création artistique. Malraux, par exemple, a montré que l'artiste prend conscience de son œuvre à venir en vivant dans cette sorte de conscience réalisée de l'art qu'est, pour celui-ci, le Musée, l'art non pas figé dans ses réalisations, mais ressaisi dans la vie, les métamorphoses qui font des œuvres les moments d'une durée propre et de l'art le sens toujours inachevé d'un tel mouvement. C'est là une vue importante, mais qui nous aide surtout à comprendre ou à nous figurer comment l'œuvre est toujours en défaut par rapport à elle-même, s'il n'y a jamais d'art sans l'ensemble des œuvres qui le rendent présent et si cependant l'art n'est vrai, n'est originel que dans l'œuvre encore à venir, toujours unique et disant à elle seule et absolument l'art comme origine.

Les habitudes que nous devons aux formules de l'art subjectif nous font croire que l'artiste ou l'écrivain cherche à s'exprimer et que, pour lui, ce qui manque au Musée et à la littérature, c'est lui-même : ce qui le tourmente, ce qu'il s'exercerait à mettre en œuvre, serait cette expression de lui-même au moyen d'une technique artistique.

Le souci de Cézanne est-il de s'exprimer, c'est-à-dire de donner à l'art un artiste de plus? Il « s'est juré de mourir en peignant » : est-ce seulement pour survivre? Est-ce qu'il se

sacrifie dans cette passion sans bonheur, pour que ses tableaux donnent forme à ses états d'âme singulièrs? Personne n'en doute, ce qu'il cherche n'a qu'un nom : peinture, mais la peinture ne peut être trouvée que dans l'œuvre à laquelle il travaille, qui exige que lui-même n'existe que dans son œuvre et dont ses tableaux ne sont que des « essais », des approximations, des traces sur un chemin infini qui n'est pas encore découvert.

Léonard de Vinci est un des exemples de cette passion qui veut élever l'œuvre à l'essence de l'art et qui finalement n'aperçoit dans chaque œuvre que le moment insuffisant, la voie d'une recherche dont nous reconnaissons, nous aussi, dans les tableaux inachevés et comme ouverts, le passage qui est maintenant la seule œuvre essentielle. L'on méconnaît certainement le destin de Léonard si l'on voit en lui un peintre qui ne mettait pas son art au-dessus de tout. Qu'il eût fait de la peinture un absolu, ce ne sont pas ses jugements qui nous le révèlent, pas même quand il définit la peinture comme « le plus grand processus spirituel », mais son angoisse, cet effroi qui le saisissait, dit Lomazzo, chaque fois qu'il se mettait devant un tableau. La recherche, par suite de la situation propre de la Renaissance, le conduit hors de la peinture, mais recherche de l'art et de l'art seul, que l'effroi d'avoir à réaliser l'irréalisable, l'angoisse devant la peinture, développe en oubli de ce qui est cherché, en découverte d'un pur savoir inutile, afin que s'éloigne toujours davantage le moment effrayant de la réalisation, jusqu'au jour où, dans ses notes, s'inscrit cette affirmation révélatrice : « Il ne faut pas désirer l'impossible. » Mais pourquoi l'impossible est-il ce que l'œuvre désire quand elle est devenue le souci de sa propre origine?

Dans une lettre de Rilke, adressée à Clara Rilke, nous trouvons cette réponse : « Les œuvres d'art sont toujours les produits d'un danger couru, d'une expérience conduite jusqu'au bout, jusqu'au point où l'homme ne peut plus continuer. » L'œuvre d'art est liée à un risque, elle est l'affirmation d'une expérience extrême. Mais quel est ce risque? Quelle est la nature de ce lien qui l'unit au risque? Que veut dire ici le mot expé-

rience? Apparemment, Rilke se place au point de vue de l'existence personnelle, unique, du créateur qui, pour trouver l'art, doit d'abord se trouver lui-même, — lui-même dans l'intimité terrifiante d'un espace intérieur sans limite et sans certitude. Le triomphe de la subjectivité est, en effet, l'une des préoccupations de Rilke. Il cherche à dépasser la conscience, mais au sein d'elle-même. Il veut trouver, en nous, le point où le tout se révèle, où l'accès des purs rapports s'annonce, où la tyrannie des objets — liée à l'activité de notre conscience qui toujours sépare et limite — cède à l'affirmation de l'illimité, au mouvement par lequel nous les congédions en nous tournant vers le plus vaste et le plus intérieur. L'art de Rilke oscille entre les deux pôles de l'extrême subjectif et de l'extrême objectif, jusqu'au moment où avec les *Élégies* et les *Sonnets à Orphée* le poème se découvre à lui dans le jour qui lui est propre.

Du point de vue de l'œuvre (du point de vue de ses exigences que nous avons décrites), on voit clairement qu'elle demande à celui qui la rend possible un sacrifice, la liberté d'un sacrifice qui est aussi sacrifice en vue de cette liberté. Le poète appartient au poème, il ne lui appartient que s'il demeure dans cette libre appartenance. Cette relation n'est pas le simple dévouement formel que les écrivains du XIXe siècle ont mis en valeur. Quand on dit de l'écrivain qu'il ne doit vivre que pour bien écrire, de l'artiste qu'il doit tout sacrifier aux exigences de son art, on n'exprime nullement l'urgence périlleuse, la prodigalité du risque qui s'accomplissent dans une telle appartenance. Le savant aussi se donne tout entier à sa tâche de savant. Et la moralité en général, l'obligation du devoir prononcent le même jugement fanatique par lequel l'individu, finalement, est invité à se sacrifier et à périr. Mais l'œuvre n'est pas la claire valeur qui exigerait de nous que nous nous épuisions pour l'édifier, par passion pour elle ou par fidélité à la fin souveraine qu'elle représente pour nous. Si l'artiste court un risque, c'est que l'œuvre elle-même est essentiellement risque et, en lui appartenant, c'est aussi au risque que l'artiste appartient.

Dans un des *Sonnets à Orphée*, Rilke nous interpelle ainsi :

Nous, nous infiniment risqués...

Pourquoi infiniment? L'homme est le plus risqué de tous les êtres, car il se met lui-même dans le risque. Construire le monde, transformer la nature par le travail ne réussit que par un défi aventureux au cours duquel le plus facile est écarté. Cependant, en ce défi parle encore la recherche d'une vie protégée, satisfaite et assurée, parlent les tâches précises et les devoirs justes. L'homme risque sa vie, mais sous la protection du jour commun, à la lumière de l'utile, du salutaire et du vrai. Parfois, dans la révolution, dans la guerre, sous la pression du développement historique, il risque son monde, mais toujours en vue d'une possibilité plus grande, pour réduire le lointain, protéger ce qu'il est, protéger les valeurs auxquelles son pouvoir est attaché — en un mot pour aménager le jour et l'étendre ou le vérifier à la mesure du *possible*.

Quel est ce risque qui appartiendrait en propre à l'œuvre, quand celle-ci a pour tâche l'essence de l'art? Mais une telle question n'est-elle pas déjà surprenante? L'art n'est-il pas un jeu innocent, une tâche sans danger? L'artiste n'apparaît-il pas comme libre des charges de la vie, irresponsable de ce qu'il crée, vivant commodément dans l'imaginaire où, courrait-il un risque, ce risque ne serait encore qu'une image?

Il est vrai : Saint-John Perse, en nommant l'un de ses poèmes *Exil*, a aussi nommé la condition poétique. Le poète est en exil, il est exilé de la cité, exilé des occupations réglées et des obligations limitées, de ce qui est résultat, réalité saisissable, pouvoir. L'aspect extérieur du risque auquel l'œuvre l'expose est précisément son apparence inoffensive : le poème est inoffensif, cela veut dire que celui qui s'y soumet se prive de lui-même comme pouvoir, accepte d'être jeté hors de ce qu'il peut et de toutes les formes de la possibilité.

Le poème est l'exil, et le poète qui lui appartient, appartient à l'insatisfaction de l'exil, est toujours hors de lui-même, hors de son lieu natal, appartient à l'étranger, à ce qui est le dehors sans intimité et sans limite, cet écart que Hölderlin nomme, dans sa folie, quand il y voit l'espace infini du rythme.

Cet exil qu'est le poème fait du poète l'errant, le toujours égaré, celui qui est privé de la présence ferme et du séjour véri-

table. Et cela doit être entendu au sens le plus lourd : l'artiste n'appartient pas à la vérité, parce que l'œuvre est elle-même ce qui échappe au mouvement du vrai, que toujours, par quelque côté, elle le révoque, se dérobe à la signification, désignant cette région où rien ne demeure, où ce qui a eu lieu n'a cependant pas eu lieu, où ce qui recommence n'a encore jamais commencé, lieu de l'indécision la plus dangereuse, de la confusion d'où rien ne surgit et qui, dehors éternel, est assez bien évoqué par l'image des ténèbres *extérieures* dans lesquelles l'homme est mis à l'épreuve de ce que le vrai doit nier pour devenir la possibilité et la voie.

Le risque qui attend le poète et, derrière lui, tout homme qui écrit sous la dépendance d'une œuvre essentielle, est l'erreur. Erreur signifie ici le fait d'errer, de ne pouvoir demeurer parce que, là où l'on est, manquent les conditions d'un ici décisif, là, ce qui arrive n'a pas l'action claire de l'événement à partir de quoi quelque chose de ferme pourrait être fait et, par conséquent, ce qui arrive, n'arrive pas, mais non plus ne passe pas, n'est jamais dépassé, arrive et revient sans cesse, est l'horreur et la confusion et l'incertitude du ressassement éternel. Là, ce n'est pas telle ou telle vérité qui manque ou encore la vérité en général; ce n'est pas non plus le doute qui nous conduit ou le désespoir qui nous fige. L'errant n'a pas sa patrie dans la vérité, mais dans l'exil, il se tient en dehors, *en deçà*, à l'écart, là où règne la profondeur de la dissimulation, cette obscurité élémentaire qui ne le laisse frayer avec rien et, à cause de cela, est l'ef-frayant?

Ce que risque l'homme quand il appartient à l'œuvre et que l'œuvre est la recherche de l'art est donc ce qu'il peut risquer de plus extrême : non pas seulement sa vie, ni seulement le monde où il demeure, mais son essence, son droit à la vérité et davantage encore son droit à la mort. Il part, il devient, comme l'appelle Hölderlin, le migrateur, celui qui, comme les prêtres de Dionysos, erre de pays en pays dans la nuit sacrée. Cette migration errante peut tantôt le conduire à l'insignifiance, a la facilité heureuse d'une vie couronnée de faveurs, à la platitude de l'irresponsabilité honorifique, tantôt à la misère de

l'égarement qui n'est que l'instabilité d'une vie sans œuvre, tantôt à la profondeur où tout vacille, où le sérieux est ébranlé, où l'ébranlement lui-même brise l'œuvre et se dissimule dans l'oubli.

Dans le poème, ce n'est pas tel individu seul qui se risque, telle raison qui s'expose à l'atteinte et à la brûlure ténébreuses. Le risque est plus essentiel; il est le danger des dangers, par lequel, chaque fois, est radicalement remise en cause l'essence du langage. Risquer le langage, voilà l'une des formes de ce risque. Risquer l'être, ce mot fondamental que prononce l'œuvre en prononçant le mot commencement, c'est l'autre forme du risque. Dans l'œuvre d'art, l'être se risque, car tandis que dans le monde où les êtres le repoussent pour être il est toujours dissimulé, nié et renié (en ce sens, aussi, protégé), là, en revanche, où règne la dissimulation, ce qui se dissimule tend à émerger dans le fond de l'apparence, ce qui est nié devient le trop plein de l'affirmation, — mais apparence qui, cependant, ne *révèle* rien, affirmation où rien ne s'affirme, qui est seulement la position instable à partir de quoi, si l'œuvre réussit à la contenir, le vrai pourra avoir *lieu*.

L'œuvre tire lumière de l'obscur, elle est relation avec ce qui ne souffre pas de rapports, elle rencontre l'être avant que la rencontre ne soit possible et là où la vérité manque. Risque essentiel. Là, nous touchons l'abîme. Là, nous nous lions, par un lien qui ne saurait être trop fort, au non-vrai, et nous lions à ce qui n'est pas vrai une forme essentielle d'authenticité. C'est ce que suggère Nietzsche quand il dit : « Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité [1]. » Il n'entend pas, comme on l'interprète superficiellement, que l'art serait l'illusion qui nous protégerait de la vérité mortelle; il dit plus certainement : nous avons l'art afin que ce qui nous fait toucher le fond (ce qui réclame au nom de la profondeur l'effondrement) n'appartienne pas au domaine de la vérité. Le fond, l'effondrement, appartient à l'art : ce fond qui est *tantôt* absence de fondement, le pur vide sans importance, *tantôt* ce à partir de quoi fondement

1. « *Wir haben die Kunst, damit wir nicht an der Wahrheit zu Grunde gehen.* »

peut être donné, — mais qui est aussi *toujours en même temps* l'un et l'autre, l'entrelacement du Oui et du Non, le flux et le reflux de l'ambiguïté essentielle, — et c'est pourquoi toute œuvre d'art et toute œuvre littéraire semblent dépasser la compréhension et cependant ne jamais l'atteindre, de sorte qu'il faut dire d'elles qu'on les comprend toujours trop et toujours trop peu.

Essayons de rechercher plus précisément ce qui nous arrive par le fait que « nous avons l'art ». Et que faut-il pour que nous ayons l'art? Quel est le sens de cette possibilité? Nous ne faisons encore qu'entrevoir la portée de telles questions qui s'éveillent seulement dans l'œuvre depuis que celle-ci a pour tâche l'essence de l'art. Et avons-nous l'art? La question reste précisément indécise à partir du moment où ce qui doit parler dans l'œuvre, c'est son origine. Et avons-nous encore l'œuvre? L'œuvre elle-même est toujours davantage « le Minuit où doivent être jetés les dés ». Minuit approche, mais Minuit est toujours seulement l'approche et l'absence de Minuit.

Quand un philosophe contemporain nomme la mort la possibilité extrême, absolument propre, de l'homme, il montre, avec une profondeur qui avait déserté la philosophie depuis Hegel, mais dans la même perspective que Hegel, que l'origine de la possibilité est en l'homme liée au fait qu'il *peut* mourir, que la mort est encore pour lui une possibilité, que l'événement par lequel il sort du possible et appartient à l'impossible, est cependant dans sa maîtrise, est le moment extrême de sa possibilité (ce qu'il exprime précisément en disant de la mort qu'elle est la possibilité de l'impossibilité). Déjà Hegel avait reconnu que travail, langage, liberté et mort ne sont que les aspects d'un même mouvement et que seul le séjour résolu auprès de la mort permet à l'homme de devenir le néant actif, capable de nier et de transformer la réalité naturelle, de combattre, de travailler, de savoir et d'être historique. Force magique, puissance absolue du négatif qui devient le travail de la vérité dans le monde, qui apporte la négation à la réalité, la forme à l'informe, la fin à l'indéfini. Nous voulons en finir, c'est là le principe de l'exigence civilisatrice, l'essence du vouloir réalisa-

teur qui cherche l'achèvement, qui demande l'accomplissement et trouve la maîtrise universelle. Que l'existence soit authentique quand elle est capable d'endurer la possibilité jusqu'à son point extrême, capable de s'élancer vers la mort comme vers le possible par excellence, c'est à ce mouvement que, dans l'histoire occidentale, l'essence de l'homme doit d'être devenue action, valeur, avenir, travail et vérité. Que dans l'homme tout soit possibilité, une telle affirmation exige d'abord que la mort sans laquelle l'homme ne pourrait former un tout, ni exister en vue d'un tout, soit elle-même pouvoir, soit possible, soit ce qui rend tout, le tout possible.

Mais qu'en est-il alors de l'art, qu'en est-il de la littérature? La question revient à présent avec une violence particulière. Si nous avons l'art, qui est l'exil de la vérité, qui est le risque d'un jeu innocent, qui affirme l'appartenance de l'homme au dehors sans intimité et sans limite, là où il est jeté hors de ce qu'il peut et de toutes les formes de la possibilité, comment cela arrive-t-il? Comment, s'il est tout entier possibilité, l'homme peut-il se donner un art? Est-ce que cela ne signifie pas que, contrairement à son exigence authentique, celle qui s'accorde à la loi du jour, il a avec la mort une relation qui n'est pas celle de la possibilité, qui ne conduit pas à la maîtrise, ni à la compréhension, ni au travail du temps, mais l'expose à un renversement radical? Ce renversement ne serait-il pas alors l'expérience originelle que l'œuvre doit effleurer, sur laquelle elle se referme et qui risque constamment de se refermer sur elle et de la retenir? Alors, la fin ne serait plus ce qui donne à l'homme pouvoir de finir, de limiter, de séparer, donc de saisir, mais l'insaisissable, mais l'infini, le très mauvais infini, par quoi la fin ne peut jamais être surmontée. Alors, la mort ne serait plus « la possibilité absolument propre », ma propre mort, cet événement unique qui répond à la prière de Rilke : « O Seigneur, donne à chacun sa propre mort », mais au contraire ce qui n'arrive jamais à moi, de sorte que jamais je ne meurs, mais « on meurt », on meurt toujours autre que soi, au niveau de la neutralité, de l'impersonnalité d'un Il éternel. Alors, la fin ne peut plus s'entendre en terme de pouvoir, n'élève

pas l'impossible à la possibilité, mais nous livre à ce qui n'est jamais possible, à ce qui nous dessaisit du pouvoir de commencer et de terminer, la fin comme *impossibilité* d'en finir, l'être en tant que retour, l'anonyme recommencement.

Les traits de ce renversement ne peuvent être qu'indiqués ici. Son risque est le plus extrême. Rilke, qui a peut-être constamment rusé avec lui, a exprimé « ce qui fait la mort étrange et difficile »,

C'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due,
Mais l'autre, celle qui nous prend
Avant que notre propre mort soit mûre en nous [1].

A cette mort étrange et difficile, Rilke se dérobe, il l'appelle « fausse », il veut enfanter celle qui lui serait propre, qu'il croit porter en lui. L'immortalité, il ne la désire pas, mais mourir dans une parfaite égalité avec lui-même, approprié à soi et à l'acte qui le dépossède, cette aspiration, il ne réussit pas à l'ébranler, et certes il n'est pas facile de s'y soustraire, car c'est derrière elle que la mort se dissimule, et y renoncer, si cela se peut, c'est vérifier la mort.

On meurt : ce n'est pas là la formule rassurante destinée à égarer un moment redoutable. *On meurt :* anonyme est celui qui meurt, et l'anonymat est l'aspect sous lequel l'insaisissable, le non-limité, le non-situé s'affirment le plus dangereusement auprès de nous. Quiconque en fait l'expérience fait l'épreuve d'une puissance anonyme, impersonnelle, celle d'un événement qui, étant la dissolution de tout événement, n'est pas seulement maintenant, mais son commencement est déjà recommencement, et sous son horizon tout ce qui arrive revient. A partir de l'instant où « l'on meurt », l'instant est révoqué; quand on meurt, « quand » ne désigne pas une date, mais n'importe quelle date, de même qu'il y a un niveau de cette expérience où la mort révèle sa nature en apparaissant non plus comme le décès de telle personne déterminée, ni comme la mort en général, mais sous cette forme neutre : la mort de

1. *Le livre de la pauvreté et de la mort.*

quelqu'un. La mort est toujours une mort quelconque. De là le sentiment que sont déplacées les marques particulières d'affection qu'à celui qui vient de mourir les proches témoignent encore, car il n'y a plus maintenant à distinguer entre proche et lointain. Les seules larmes justes sont les larmes impersonnelles, la tristesse en général des pleureuses déléguées par l'indifférence du « On ». La mort est publique : si cela ne signifie pas qu'elle soit le pur passage dans l'extérieur que traduit le côté spectaculaire de la mort comme cérémonie, on pressent cependant, par là, comment elle devient l'*erreur* sournoise, indistincte, indisponible, à partir de quoi l'indétermination voue le temps au piétinement harassant de la répétition.

Au poète, à l'artiste se fait entendre cette invitation : « Sois toujours mort en Eurydice »[1]. Apparemment, cette exigence dramatique doit être complétée d'une manière rassurante : sois toujours mort en Eurydice, afin d'être vivant en Orphée. L'art apporte la duplicité avec lui. Cette duplicité lui permet d'échapper à son propre risque, de s'en dégager en le transformant en assurance, de prendre part au monde, à la réussite et à l'avantage du monde, sans prendre part à ses devoirs. L'art s'enfonce ainsi dans son plus grand risque, celui qui est sans danger, qui signifie seulement la perte inaperçue de l'art, de l'artiste et du monde, l'insignifiance brillante, le bavardage tranquille au sein des honneurs. Dans ce cas, l'artiste et le littérateur semblent reproduire à leur profit le mouvement par lequel la mort, devenant notre maîtrise, devient la négation vivifiante, le travail utile, le pouvoir de suspendre l'informe plénitude naturelle pour la connaître, l'appréhender et la dominer. Mais l'art « honorable » ne reproduit pas ce mouvement jusqu'au bout, il l'imite, il joue avec lui pour en tirer l'avantage, mais non le sérieux du jour. De l'irréel, il garde l'irresponsabilité de la fiction, non l'ébranlement de la détresse et l'infini de l'erreur. Du monde, il garde la certitude bien établie, le droit à la vérité, la conscience juste, mais non l'exigence active, l'honnêteté des limites, l'extrême fatigue des

1. *Sonnets à Orphée* (XIII, 2e partie.)

tâches véritables. Ainsi l'art officiel croit-il dissimuler ce qu'il a d'inessentiel, de non-vrai, et se ranger, comme il faut, du côté du jour; mais il est seulement tout entier livré à la dissimulation, qui se dissimule elle-même sous les belles apparences et la bonne volonté.

La duplicité ne peut être déjouée. Mais elle doit être éprouvée jusqu'au fond, là où elle se montre comme ce qui cache et ce qui dissimule, non plus au niveau du jour, mais avant le monde, dans cette région où l'ambiguïté a son origine, avant le commencement. La duplicité du songe heureux qui nous invite à mourir tristement en Eurydice afin de survivre glorieusement en Orphée, est la dissimulation qui se dissimule elle-même, elle est l'oubli profondément oublié. Mais derrière cet oubli qui nous ménage les satisfactions de l'inessentiel est à l'œuvre la duplicité fondamentale, celle qui nous dessaisit de tout pouvoir, la fin qui ne finit pas, la mort comme impossibilité de mourir. Alors, le songe heureux n'est plus trop heureux : il se renverse en cauchemar, il retombe en confusion, en misère; l'inessentiel, la légèreté suffisante, devient l'insupportable perte de l'essence; la beauté dépérit en erreur, l'erreur s'ouvre sur l'exil, la migration infinie dans le dehors sans intimité et sans repos. *Sois toujours mort en Eurydice.* Oui, telle est l'invitation, tel est l'ordre, — mais au fond de cet ordre la duplicité se fait jour, et ce qu'elle dit est le pire, est, sous les couleurs de l'ambiguïté rassurante, le fond de la dissimulation, la mort comme absence d'elle-même, comme le tourment de l'absence, la lourdeur écrasante de ce qui n'a pas lieu et, n'ayant pas commencé, recommence et recommence sans fin. *Sois toujours mort en Eurydice.* Mais ce « toujours mort » dit en même temps « toujours vivant », et vivant signifie la perte du pouvoir de mourir, la perte de la mort comme pouvoir et possibilité, le sacrifice essentiel : le renversement radical que Rilke a encore exprimé sans en saisir toute l'exigence quand, dans la lettre du 6 janvier 1923, il demande de ne plus voir dans la mort quelque chose de négatif, mais *das Wort* « *Tod* » ohne *Negation zu lesen.* Lire le mot mort *sans* négation, c'est lui retirer le tranchant de la décision et le pouvoir de nier, c'est se re-trancher de la possi-

bilité et du vrai, de la volonté qui sépare et qui limite, mais c'est aussi se re-trancher de la mort comme événement vrai, se livrer à l'indistinct et à l'indéterminé, l'insaisissable qui est l'indessaisissable, l'en-deçà vide où la fin a la lourdeur du recommencement, où l'absence est le tourment de l'absence, éternité qui, dit Pascal, est néant, néant qui est éternité.

Cette expérience est celle de l'art. L'art, comme image, comme mot et comme rythme, indique la proximité menaçante d'un dehors vague et vide, existence neutre, nulle, sans limite, sordide absence, étouffante condensation où sans cesse être se perpétue sous l'espèce du néant.

L'art est originellement lié à ce fond d'impuissance où tout retombe quand le possible s'atténue. Par rapport au monde où la vérité a son assise et sa base toujours à partir de l'affirmation décisive comme d'un lieu où elle peut surgir, il représente *originellement* le pressentiment et le scandale de l'erreur absolue, de quelque chose de non-vrai, mais où le « non » n'a pas le caractère tranchant d'une limite, car il est plutôt l'indétermination pleine et sans fin avec laquelle le vrai ne peut frayer, qu'il n'a aucunement le pouvoir de reconquérir et en face de quoi il ne se décide qu'en devenant la violence du négatif.

Si le travail essentiel du vrai est de nier, c'est que l'erreur affirme dans la plénitude où elle a sa réserve hors du temps et en tout temps. Cette affirmation est la perpétuité de ce qui ne supporte ni commencement ni fin, la stagnation qui ne produit ni ne détruit, ce qui n'est jamais venu, ce qui ne tranche ni ne surgit mais revient, l'éternel clapotement du retour. C'est en ce sens qu'il y a aux environs de l'art un pacte noué avec la mort, avec la répétition et avec l'échec. Le recommencement, la répétition, la fatalité du retour, tout ce à quoi font allusion les expériences où le sentiment d'étrangeté s'allie au déjà vu, où l'irrémissible prend la forme d'une répétition sans fin, où le même est donné dans le vertige du dédoublement, où nous ne pouvons pas connaître mais reconnaître, tout cela fait allusion à cette erreur initiale qui peut s'exprimer sous cette forme : ce qui est premier, ce n'est pas le commence-

ment, mais le recommencement, et l'être, c'est précisément l'*impossibilité* d'être une première fois.

Mouvement qu'on peut encore éclairer — non expliquer — en évoquant ces formes et ces crises appelées « complexes ». Leur essence, c'est qu'au moment où elles se produisent, elles se sont déjà produites, elles ne font jamais que se reproduire; c'est là leur trait caractéristique : elles sont l'expérience du recommencement. « A nouveau, à nouveau! », c'est le cri de l'angoisse aux prises avec l'irrémédiable, avec l'être. L'enfant qui échoue dans sa passion pour sa mère, se retrouve uni dans cet échec à un « encore une fois » qui n'a pas l'aspect d'une nouvelle chance, mais la fatalité de ce qui a lieu à nouveau et jamais pour la première fois. A nouveau, à nouveau, telle est la blessure fermée du complexe : cela a lieu à nouveau, cela encore une fois. Le recommencement de l'expérience, et non recommence, pas le fait que celle-ci ne réussit pas, voilà le fondement de l'échec. Tout recommence toujours — oui, encore une fois, à nouveau, à nouveau.

Déjà Freud, étonné par la tendance à la répétition, appel puissant à l'antérieur, y avait reconnu l'appel même de la mort. Mais peut-être cela doit-il apparaître finalement : celui qui cherche à éclairer la répétition par la mort est aussi conduit à briser la mort comme possibilité, à l'enfermer elle-même dans l'enchantement de la répétition. Oui, nous sommes liés au désastre, mais quand l'échec revient, il faut entendre que l'échec est justement ce retour. Le recommencement, comme puissance antérieure au commencement, c'est cela, l'erreur de notre mort.

Nous parvenons ici au point où la question qui nous a été posée fait surgir dans toute sa force la contradiction à laquelle toute réponse, soit en la dissimulant, soit en la montrant, retourne. Ce que l'œuvre dit, c'est le mot commencement. L'œuvre cependant est aujourd'hui l'œuvre d'art, elle est œuvre à partir de l'art, et elle dit le commencement quand elle dit l'art qui est son origine et dont l'essence est devenue sa tâche. Mais où nous a conduits l'art? avant le monde, avant le commencement; il nous a jetés hors de notre pouvoir de

commencer et de finir, il nous a tournés vers le dehors sans intimité, sans lieu et sans repos, engagés dans la migration infinie de l'erreur. Nous cherchons son essence : elle est là où le non-vrai n'admet rien d'essentiel. Nous en appelons à sa souveraineté : elle ruine le royaume, elle ruine l'origine, elle la ramène à l'immensité errante de l'éternité dévoyée. L'œuvre dit le mot commencement à partir de l'art qui a partie liée avec le recommencement. Elle dit l'être, elle dit le choix, la maîtrise, la forme, en disant l'art qui dit la fatalité de l'être, qui dit la passivité, la prolixité informe, qui, au sein même du choix, nous retient encore dans un Oui et Non primordial où gronde, en deçà de toute origine, le sombre flux et reflux de la dissimulation.

Telle est la question. Elle demande à n'être pas dépassée. Que l'œuvre soit à même de prononcer le mot commencement, précisément parce que l'origine lui manque et parce qu'elle doit échapper par un saut mortel à l'insistance implacable de ce qui n'a ni commencement ni fin, qu'elle soit ce saut mortel et qu'elle s'immobilise mystérieusement entre la vérité qui ne lui appartient pas et la prolixité de l'irrévélé qui l'empêcherait de s'appartenir — entre la mort comme possibilité de la compréhension et la mort comme l'horreur de l'impossibilité, que le fait qu'elle s'accomplit au plus près de l'indéfini et de l'informe, glorifie en elle la mesure, le lien, la convenance et la limite, tout cela peut être dit, tout cela formerait les éléments faciles d'une réponse. Mais que signifie la réponse aussi longtemps qu'en elle demeure cette question : avons-nous l'art? à laquelle il ne peut être répondu avec décision, du moins dans la mesure où l'œuvre est en souci de son origine, a pour tâche l'essence de ce qui avoisine l'inessentiel?

Nous nous étions demandé : « Pourquoi, là où l'histoire le conteste, l'art devient-il présence souveraine? Que signifie cette souveraineté? Est-elle, en l'art, la forme de sa détresse, est-ce en lui la détresse qui est souveraine? Ou bien, cette détresse exprime-t-elle plus profondément l'essence de l'art, au point qu'en un pareil temps l'art ne peut être que sa propre essence? Mais qu'est-ce que le temps de la détresse? »

Cette expression est empruntée à l'élégie *Brot und Wein* de Hölderlin :

... Pendant ce temps, bien souvent il me paraît
Que mieux vaudrait dormir que d'être ainsi sans compagnon
Et toujours ainsi dans l'attente, que faire pendant ce temps, que dire?
Je ne sais pas, et à quoi bon les poètes au temps de la détresse?

Quel est ce temps, pendant lequel, dit aussi René Char, « la seule certitude que nous possédions de la réalité du lendemain... la forme accomplie du secret où nous venons nous rafraîchir, prendre garde et dormir » [1]? Quel est ce temps où la parole poétique peut seulement dire : *A quoi bon les poètes?* L'élégie nous répond par ces autres vers qui précèdent un peu ceux que nous venons de citer :

De temps en temps, l'homme supporte la plénitude divine.
Un rêve de ces temps, voilà ensuite la vie. Mais l'erreur
Comme le sommeil nous aide, et la détresse rend fort ainsi que la nuit.

Il semble que l'art doive à la disparition des formes historiques du divin le tourment si étrange, la passion si sérieuse dont on le voit animé. Il était le langage des dieux et, les dieux ayant disparu, il est devenu le langage où s'est exprimée leur disparition, puis celui où cette disparition elle-même a cessé d'apparaître. Cet oubli est maintenant ce qui parle seul. Plus profond est l'oubli, plus la profondeur parle dans ce langage, plus l'abîme de cette profondeur peut devenir l'entente de la parole. Kafka a éprouvé extrêmement la vérité d'un tel oubli, qui n'est vérité qu'oubliée; il l'a reconnue dans la littérature au point qu'il lui était nécessaire d'affirmer : « Je ne suis que littérature », de même que toute son œuvre semble retenir le néant de l'oubli afin d'en préserver la profondeur.

L'oubli, l'erreur, le malheur d'errer peuvent être liés à un

1. Cité par P. Berger, dans son étude sur René Char (P. Seghers, édit.).

temps de l'histoire, ce temps de la détresse où deux fois absents sont les dieux, parce qu'ils ne sont plus là, parce qu'ils ne sont pas encore là. Ce temps vide est celui de l'erreur, où nous ne faisons qu'errer, parce que la certitude de la présence nous manque et les conditions d'un ici véritable. Et cependant l'erreur nous aide, *das Irrsal hilft.* Ailleurs, dans la variante du poème *Dichterberuf*, Hölderlin dit pareillement que le manque, le défaut de Dieu, nous aide : *Gottes Fehl hilft.* Que signifie cela?

Le propre, la force, le risque du poète est d'avoir son séjour là où il y a défaut de dieu, dans cette région où la vérité manque. Le *temps de la détresse* désigne ce temps qui, en tout temps, est propre à l'art, mais qui, lorsque historiquement les dieux manquent et que le monde de la vérité vacille, émerge dans l'œuvre comme le souci dans lequel celle-ci a sa réserve, qui la menace, la rend impossible et souveraine. Le temps de l'art est le temps en deçà du temps, que la présence collective du divin évoque en le dissimulant, que l'histoire et le travail de l'histoire révoquent en le niant et que l'œuvre, dans la détresse de l' *à quoi bon*, montre comme ce qui se dissimule au fond de l'apparence, ce qui réapparaît au sein de la disparition, ce qui s'accomplit dans le voisinage et sous la menace d'un renversement radical : celui qui est à l'œuvre quand « on meurt » et qui, perpétuant l'être sous l'espèce du néant, fait de la lumière une fascination, de l'objet l'image et de nous le cœur vide du ressassement éternel.

Et pourtant, « l'erreur nous aide » : elle est l'attente qui pressent, la profondeur du sommeil qui serait aussi vigilance, l'oubli, le vide silencieux de la mémoire sacrée. Le poète est l'intimité de la détresse. Seul il vit profondément le temps vide de l'absence et en lui l'erreur devient la profondeur de l'égarement, la nuit devient l'intimité de la nuit. Mais que signifie cela? Lorsque René Char écrit : « Que le risque soit ta clarté », lorsque Georges Bataille, mettant en face l'insaisissable et l'insaisissable, la chance et la poésie, dit : « L'absence de poésie est absence de chance », lorsque Hölderlin nomme le présent vide de la détresse » plénitude de souffrance, plénitude de bonheur », qu'est-ce qui cherche à redire par ces mots? Pour-

quoi le risque serait-il clarté? Pourquoi le temps de la détresse serait-il le temps de la chance? Est-ce que la nuit serait l'attente qui mûrit le jour, ce qu'il y a toujours en plus du jour et que celui-ci doit repousser joyeusement pour que se prononce la parole par excellence : « Maintenant, le jour se lève! » Quand Hölderlin parle des poètes qui, comme les prêtres de Bacchus, vont errant de pays en pays dans la nuit sacrée, ce perpétuel passage, malheur de l'égarement à qui manque le lieu, serait-il aussi la migration féconde, le mouvement qui médiatise, ce qui fait des fleuves un langage et du langage, le séjour, le pouvoir par lequel le jour demeure, est notre demeure? Mais alors, l'œuvre serait donc bien la merveille du commencement, en quoi l'indéfini de l'erreur nous préserverait du travestissement de ce qui est faux, de l'inauthentique? Et le non-vrai pourrait être une forme essentielle d'authenticité? Dans ce cas, nous pourrions donc avoir l'œuvre? Nous aurions l'art?

A cette question, il ne peut être répondu. Le poème est l'absence de réponse. Le poète est celui qui, par son sacrifice, maintient en son œuvre la question ouverte. En tout temps, il vit le temps de la détresse, et son temps est toujours le temps vide où ce qu'il lui faut vivre, c'est la double absence des dieux, qui ne sont plus *et* qui ne sont pas encore. L'espace du poème est tout entier représenté par ce *et* qui indique la double absence la séparation à son instant le plus tragique, mais la question de savoir si, à cause de cela, il est aussi le *et* qui unit et qui relie, le mot pur en qui le vide du passé et le vide de l'avenir deviennent présence véritable, le « maintenant » du jour qui se lève, cette question est réservée dans l'œuvre, est ce qui dans l'œuvre se révèle en faisant retour à la dissimulation, à la détresse de l'oubli. C'est pourquoi le poème est la pauvreté de la solitude, cette solitude est l'entente de l'avenir, mais entente impuissante : l'isolement prophétique qui, en deçà du temps, annonce toujours le commencement.

Maurice BLANCHOT.

LOGIQUE DU COLONIALISME

Les études et documents qui composent cet ensemble ne pouvaient sous aucun rapport prétendre à l'exhaustivité. On jugera peut-être qu'il n'y avait pas lieu, pour autant, de se jeter à une espèce d'ascétisme... C'était bien notre avis. Le fait est qu'il nous a tout de même fallu consentir, au bout du compte, à cette étroite limitation. Si l'Afrique du Nord est ici relativement privilégiée, l'immense continent noir s'est vu assigner une place déjà moindre, cependant que Madagascar doit se contenter de quelques allusions et que pas un mot n'est dit sur le cas des Antilles. Quant au Viêt-Nam, ce pays ne pouvait de toute manière être visé par notre enquête : l'état de guerre et l'intervention des troupes françaises pour imposer le gouvernement Bao-Daï annulent a priori *toute interrogation sur le type de mise en œuvre, là-bas, de notre « occidentale » démocratie.*

A vrai dire, la documentation est déjà fort abondante sur les divers territoires dits de l'Union française[1]*. Et notre tâche, puisque aussi bien nous ne pouvions tout dire, était plutôt d'éviter la dispersion géographique, au profit d'une tentative — plus partielle mais sans doute aussi plus féconde — pour ressaisir et mettre en lumière tel ou tel aspect qui nous semblait essentiel. A ce titre, les contributions retenues pourraient bien être déjà très suffisamment instructives : du moins ouvrent-elles certains chemins de réflexion apparemment peu pratiqués jusqu'ici par les touristes de l'anticolonialisme. On proteste volontiers contre la stricte réduction à l'économie infligée par les marxistes au phénomène de l'oppression coloniale : il serait juste d'ajouter qu'en s'opposant à cette réduction on tombe aisément dans l'erreur inverse, qui consiste à mettre l'économique entre parenthèses. Les problèmes d'industrialisation, avec la prolétarisation qu'ils*

1. Signalons, parmi les ouvrages les plus récents, le numéro spécial sur *Le travail en Afrique noire*, — que vient de publier, sous la direction de Pierre Naville, la revue *Présence Africaine* (Éd. du Seuil).

impliquent, constituent pour les colonies une épreuve décisive. Des phénomènes encore assez limités, du type de ceux que relève Guérif dans la constitution d'un prolétariat marocain, manifestent déjà sans équivoque la totale impréparation du grand colonat et des administrations qu'il contrôle, — leur radicale inaptitude au rôle directeur, dans des pays où les masses commencent à peser sur la vie publique et ne peuvent plus être traitées en simple instrument passif au service d'exploitants de droit divin : avant même d'avoir pu se rendre conscientes de leur importance politique, les masses, par leur seule existence, posent déjà des problèmes pour lesquels il n'est pas de solution possible dans le cadre du système colonial. Le stupéfiant pouvoir qui permet à une poignée de colons de faire jouer à leur profit les structures propres à chaque territoire, de s'opposer victorieusement aux décisions de la métropole et, par exemple en Tunisie, d'interdire toute évolution réelle, si dérisoire qu'en soit la portée, — ce stupéfiant pouvoir le devient déjà beaucoup moins dès qu'on rappelle que la Tunisie appartient pratiquement — agriculture, ressources minières, industrie, transports — à une demi-douzaine de groupes financiers. *Mais il apparaît cette fois tout à fait compréhensible lorsqu'on démonte, comme le fait ici Claude Bourdet, le mécanisme selon lequel s'exerce l'influence déterminante de ces groupes, simultanément sur l'administration locale, sur le Parlement et sur les ministres français. Et c'est encore la même prédominance des considérations de haute économie que dénonce Claude Gérard, en évoquant à propos de l'Afrique noire l'existence et le poids d'organismes tels que les « États Généraux de la Colonisation ».*

Si l'on excepte les tout premiers débuts de chaque entreprise colonisatrice, la colonisation a partout établi des structures sociales caractérisées à la fois par un système d'exploitation capitaliste et par le mépris raciste. On peut s'interroger sur les rapports entre capitalisme et racisme, s'efforcer d'expliquer l'un par l'autre ou de ressaisir entre eux quelque dialectique originelle, — il serait en tout cas absurde d'imaginer qu'on touche aux réalités coloniales lorsqu'on fait abstraction de l'un ou de l'autre : quelle qu'ait pu être leur genèse, ils apparaissent aujourd'hui inextricablement liés. Les preuves d'ailleurs n'en manquent point, à commencer par le complet échec des partis communistes, qui, en Afrique du Nord par exemple, n'apparaissent guère consistants qu'à travers leurs propres brochures de propagande... ou les manœuvres confusionnistes poursuivies sans relâche par le grand colonat, les milieux officiels et la presse

qu'ils contrôlent. De ce point de vue, la confrontation ne manque pas de saveur, entre le reproche de collusion avec le communisme, quotidiennement invoqué pour compromettre les partis autochtones, et la constance avec laquelle le communisme nord-africain s'accuse lui-même de sous-estimer ces mouvements nationaux et de ne point parvenir à pénétrer efficacement les masses qu'ils représentent. Mais il est plus inquiétant de constater que cette auto-critique n'atteint précisément pas le seul plan où elle pourrait devenir féconde : en dénonçant des erreurs de tactique, elle dissimule une erreur fondamentale dans l'analyse même de la situation. Car le nationalisme de ces peuples n'est pas une force brute, une sorte d'énergie naturelle, un potentiel énergétique utilisable à volonté, au prix seulement d'éviter certaines maladresses, — mais un mouvement qui a son orientation propre, et qui constitue sans doute la seule réponse réelle *à la réalité qu'ils subissent.*

Une fois admis que celle-ci ne se réduit point à la lutte de classes et ne se laisse pas entièrement recouvrir par les schémas de l'actuelle orthodoxie marxiste, force est bien d'en dégager les aspects essentiels pour les considérer tour à tour. Encore serait-il vain de prétendre réduire sa complexité à quelque synthèse entre l'aspect « capitalisme » et l'aspect « racisme ». Les mouvements nationaux d'outre-mer se définissent en outre, aujourd'hui, par rapport au contexte international. *Les pressions et les tentations auxquelles ces mouvements sont exposés, en direction de l'Amérique ou de la Russie, figurent parmi les données du problème, — mais aussi leur profonde répugnance à toute option décisive en faveur de l'un ou l'autre des deux « blocs ». Comme déjà dans le cas des peuples d'Asie, l'accession des peuples d'Afrique à leur majorité — leur entrée dans le monde — risque fort de s'accomplir selon des modalités aussi déroutantes pour le stalinisme officiel que pour le paternalisme où s'aventure en frémissant l'extrême-gauche de nos équipes gouvernementales. Selon toute apparence, la démocratie populaire quand elle est de style chinois pose à Moscou de plus difficiles problèmes que sous ses formes européennes : l'Afrique, elle aussi, peut sans doute réserver des surprises aux éventuels naïfs qui la croiraient de digestion facile.*

Il reste que la situation présente est caractérisée par l'influence croissante de la stratégie anticommuniste sur les phénomènes coloniaux classiques tels qu'ils résultent du complexe capitalisme-racisme. L'intervention, massive depuis seulement quelques années, de ce puissant facteur ne saurait être considérée comme s'ajoutant simple-

ment à l'action des facteurs ordinaires : sur certains points elle semble la renforcer, sur d'autres elle tendrait plutôt à la mettre en péril, et de toute manière elle en modifie profondément les caractères, l'allure et la finalité.

Exploitation capitaliste et mépris raciste, de plus en plus surdéterminés par la mise au point d'une stratégie anticommuniste à l'échelle mondiale, — tels paraissent bien être les traits dominants du champ de forces auquel se réfère, explicitement ou non, toute analyse partielle du conflit entre système colonial et principes démocratiques. On tentera seulement, dans les quelques pages qui viennent, d'ordonner par rapport à ces axes les aspects aujourd'hui les plus significatifs des situations coloniales et de leur rapide évolution. Car le colonialisme, qui se croyait éternel et se voulait statique, vient assez soudainement d'entrer en période de mue : comme s'il n'avait été jusqu'ici qu'un adolescent prolongé, et que nous dussions nous attendre à le voir enfin devenir adulte...

« *Face à des impérialismes russes, américains et anglais qui ne prennent même plus la peine de se masquer, il est temps que surgisse un impérialisme français. La substance en existe, riche, variée. Il ne lui manque que l'esprit.*[1] » Les derniers mots de ce texte remarquable ne sauraient naturellement s'entendre en un sens péjoratif. La rédaction de *France Outremer* ne visait nullement à stigmatiser je ne sais quel manque d'inspiration, ou quelle absence d'humour, dans la conduite de notre grande stratégie coloniale; elle était simplement, en ce mois de la Nativité, dans l'attente d'un joyeux avènement : celui d'une doctrine qui proclamerait enfin, à la face du monde, l'existence d'un système déjà inscrit dans la réalité. C'est en lui donnant une forme, qu'on permettrait à l'impérialisme français, déjà si « substantiel », de manifester sa vraie puissance. Le temps est passé de ces politiques presque honteuses d'elles-mêmes, paralysées par quelque absurde souci de discrétion et comme affligées d'un complexe de modestie : il importera désormais d'avoir le courage de ses opinions.

En face de quoi, notre entreprise a les plus grandes chances

1. *France Outremer*, décembre 1951.

d'apparaître vaine. Toutefois, sans doute est-il assez logique, dans le cadre d'une enquête sur le fonctionnement des institutions démocratiques, de chercher à savoir ce que devient ce fonctionnement en pays de colonisation; st sane doute est-il plus honnête de se poser réellement le problème que de le proclamer d'emblée résolu, fût-ce à partir des plus criantes évidences...

Il convient donc de se rendre systématiquement incrédule à l'égard de ses convictions les plus vives. Peu importe que la colonisation et la démocratie vous aient jusqu'ici paru incompatibles, exclusives l'une de l'autre. Faites comme s'il n'en était rien, et munissez-vous de cette hypothèse de travail, très modérément aventureuse, selon laquelle la mise en œuvre des principes de la démocratie doit impliquer outre-mer un décalage sensiblement supérieur à celui qu'on observe dans la Métropole, aux différents niveaux de la vie publique. A partir de là, plongez-vous dans les documents, absorbez sans frémir les déclarations officielles, rassemblez scrupuleusement tous les faits tant soit peu notables, interrogez ceux qui pensent comme-ci puis ceux qui pensent comme-ça, astreignez-vous à lire pendant des jours et des jours toute la presse d'opinion, — et quand vous serez enfin au bout de vos peines et sur le point de conclure, il vous faudra bien convenir que le sens même de votre recherche s'est effondré en cours de route. Le fameux « décalage » n'était qu'un mythe, la distance entre deux plans devenant tout à fait impossible à déterminer s'il se trouve que l'un des deux plans n'existe pas.

Mais cette recherche absurde, peut-être n'était-elle pas entièrement vaine et peut-être n'a-t-elle perdu sa signification première que pour en retrouver une autre. Du moins semble-t-il déjà qu'elle constitue, précisément, la plus saisissante des « preuves par l'absurde ». Nous prétendions juger les diverses modalités de la vie publique dans les pays d'outre-mer, et nous nous attendions certes à les découvrir « en défaut » *par rapport aux principes démocratiques :* mais voici qu'au moment de les désigner nous n'en pouvons trouver aucune pour laquelle il paraisse justifié de procéder à la confrontation, aucune dont on puisse se convaincre qu'elle représente, à quelque niveau de dégradation que ce soit, une mise en œuvre de la démocratie...

Ainsi devrons-nous inverser nos perspectives. Le phénomène colonial n'implique pas la perversion de la démocratie, son pourrissement, mais sa négation pure et simple, et son refus total. —

sous quelque déguisement que celui-ci prétende parfois (de moins en moins...) se dissimuler. Non seulement la colonisation apparaît comme étant par essence *antidémocratique*, mais on s'aperçoit qu'après l'avoir été, dans sa belle époque, ouvertement et délibérément, elle a traversé par la suite une espèce de maladie infantile — crise de mauvaise conscience, prurit de démocratisation verbale — dont elle relève tout juste dans la période présente. Grâce au ciel, la voici donc entrée en convalescence et sur le point de recouvrer toutes ses énergies. Si vous lui voyez encore, çà et là, quelque geste mal assuré, une démarche hésitante, au visage une ombre d'inquiétude, ne vous tourmentez point : c'est qu'elle est elle-même surprise de s'éprouver à nouveau si puissante, si libre d'agir et de parler selon son cœur. De là quelques vertiges, et certains troubles de la vue : simple affaire de réaccoutumance au grand jour.

*
* *

Peut-on cependant ignorer le mouvement de démocratisation amorcé par la politique française outre-mer, dans les premières années qui ont suivi la libération du sol métropolitain? Un peu partout la liberté de la presse a été proclamée; les autochtones sont devenus des électeurs, parfois même des citoyens français, ou du moins des « citoyens de l'Union française »; des assemblées locales ont été instituées, certains territoires ont même été promus « départements » français. Et l'on pourrait mentionner, dans cette ligne, d'autres dispositions encore où se manifeste une inspiration nettement démocratique.

Prenons un exemple : le cas de l'Algérie, qui semble bien devoir constituer le meilleur aboutissement possible de cette tendance générale, fournira par suite sa plus décisive illustration. L'histoire des rapports franco-algériens, après plus d'un siècle de camouflages officiels et de tenaces illusions, commence bien sûr à être un peu connue : il y a eu la conquête, et ses tristes motifs, puis la « pacification », et ses razzias, ses destructions de villages par dizaines, ses enfumades de tribus entières, — puis la période d'exploitation pacifique, avec sa violence plus sourde, presque normalisée, et son recours à l'arbitraire en toute occasion, à tous les degrés. Il y eut enfin la seconde guerre mondiale, la Charte de l'Atlantique, les déclarations de Roosevelt et les grandes pensées nées de la Résistance. Et sans doute importe-t-il assez peu que les structures

de l'Algérie aient été jusque-là parfaitement antidémocratiques : la seule question est de savoir si de réelles modifications y sont intervenues depuis lors et si cette colonie est vraiment aujourd'hui l'équivalent d'une province française. Reportons-nous donc au texte même qui fut expressément conçu pour fonder cette sorte de révolution légale et pacifique : le *Statut de l'Algérie*, voté par le Parlement français en septembre 1947.

« ARTICLE PREMIER. — L'Algérie constitue un groupe de départements doté de la personnalité civile, de l'autonomie financière et d'une organisation particulière... » *En d'autres termes*, ces « départements » ne sont pas de vrais départements [1].

« ART. 2. — L'égalité effective est proclamée entre tous les citoyens français. Tous les ressortissants de nationalité française des départements d'Algérie jouissent, sans distinction d'origine, de race, de langue ni de religion, des droits attachés à la qualité de citoyen français et sont soumis aux mêmes obligations. » *D'où cette conséquence :* l'Assemblée algérienne — qui est « chargée de gérer, en accord avec le gouverneur général, les intérêts propres de l'Algérie » (art. 6) — « se compose de cent vingt membres : soixante représentants des citoyens du premier collège et soixante représentants des citoyens du deuxième collège... » (art. 30). Car ces citoyens français entre lesquels a été proclamée « l'égalité effective » n'en sont pas moins répartis en deux collèges électoraux, de telle sorte qu'un million et demi d'Européens disposent du même nombre de représentants que huit millions d'autochtones. La précaution pouvait être jugée suffisante; à tout hasard, on en prit une autre : « à la demande soit du gouverneur général, soit de la commission des finances, soit du quart des membres de l'Assemblée, le vote ne peut être acquis qu'après un délai de vingt-quatre heures et à la majorité des deux tiers des membres en exercice, à moins que la majorité ne soit constatée dans chacun des collèges » (art. 39).

L'analyse des autres articles ne serait pas moins instructive. Mais il n'est pas nécessaire d'aller plus loin pour constater que la négation de la démocratie est ici incluse dans la loi qui prétendait l'instituer. En fait, les institutions métropolitaines ne sont jamais considérées comme directement applicables au cas des territoires

1. Il est d'ailleurs remarquable que le Parlement, ayant à choisir entre « départements d'outre-mer » et « départements français », ait cru avoir trouvé la solution en optant pour « départements » — tout court.

colonisés : il leur faut subir une « transposition », qui a pour but d'en adapter le contenu aux exigences colonialistes, tout en en conservant la phraséologie démocratique. Dès ses premières lignes, le Statut de l'Algérie manifeste son véritable projet, qui est de sauvegarder intégralement les structures de l'exploitation coloniale. Il fait mieux : il va jusqu'à les fonder en droit, sous le rapport le plus déterminant, puisque le grand colonat y retrouve, légalisée et passée au vernis « démocratique », sa traditionnelle conception de l'Algérie comme « chasse gardée », — totalement indépendante de la Métropole sur le plan financier, et ne reconnaissant son autorité qu'au moment d'en obtenir telle mesure commerciale favorable ou l'appui de ses forces armées en période de troubles. Ce *séparatisme* peut à l'occasion recourir aux procédés les plus violents, depuis la démission des maires d'Algérie — comme il advint lorsque les colons entreprirent en 1936 de faire échouer le projet Blum-Violette — jusqu'à ce massacre de quelque vingt mille autochtones, qui eut précisément pour but, en mai 1945, de rendre impossible toute réalisation des espoirs conçus par le peuple algérien dans l'euphorie de la victoire sur le fascisme. Et c'est bien en travaillant sur l'atmosphère créée par ces « émeutes »[1], que deux ans plus tard le colonat algérien, usant des méthodes d'influence qu'analyse ici Claude Bourdet, manœuvra le gouvernement et le Parlement français, et fit adopter l'actuel statut, — l'intervention de M. Ramadier, alors président du Conseil, ayant empêché le rapport du projet de loi approuvé par la Commission de l'Intérieur[2]. Une manœuvre analogue avait d'ailleurs permis d'éviter que la lumière fût faite sur les événements de mai 45, — en obtenant le rappel, avant tout travail effectif, de la commission d'enquête désignée par la deuxième Assemblée constituante.

Face aux velléités métropolitaines de démocratisation et comme riposte à la prise de conscience opérée par les peuples asservis, des « révoltes » du même ordre ont été provoquées, ou tout au moins favorisées, dans un certain nombre de territoires, soumis ensuite aux plus monstrueuses formes de la « répression » :

1. On employa aussi le terme de « rebellion ». Mais il y eut 102 morts du côté européen, et pour la plupart dans le cours de la première journée, alors que les opérations massives contre les populations musulmanes se poursuivirent durant huit jours encore.

2. Le même M. Ramadier venait justement de déclarer, le 21 janvier 1947, devant l'Assemblée nationale : « L'Empire colonial a définitivement disparu pour faire place à l'Union française. »

on n'a pas oublié, entre autres, la sinistre affaire malgache de 1947. Dans tous les cas, l'objectif était de freiner provisoirement l'action croissante des mouvements politiques autochtones, et de « prouver » que ces barbares rebelles n'étaient pas mûrs pour la démocratie. D'où l'adoption de ces lois truquées, par lesquelles on prétendait faire accomplir aux diverses colonies françaises un pas décisif vers la démocratie, mais dont chacune comportait précisément les dispositions les plus propres à interdire toute démocratisation réelle. Le « décalage » se trouvait de la sorte institué au niveau même de la légalité; et le jeu des institutions démocratiques ne risquait pas d'être faussé par le contexte réel, car il y avait bien des institutions mais elles n'étaient pas démocratiques.

Il reste qu'on s'empressa malgré tout d'en paralyser le fonctionnement. Considéré à juste titre par les autochtones comme une « charte imposée » par le colonialisme, à l'encontre de toutes les promesses officielles et des plus solennelles affirmations prodiguées durant les années précédentes, — le statut de l'Algérie n'a cessé depuis près de cinq ans d'être tourné en dérision par ceux-là mêmes qui sont chargés de l'appliquer. Il est vrai qu'on a — jusqu'à un certain point, et de façon fort grossière — sauvegardé les apparences. On a, par exemple, procédé à des élections, et l'on a créé l'Assemblée algérienne. Mais ces élections ont été si complètement frauduleuses qu'il est devenu traditionnel, jusque dans les milieux colonialistes, de les considérer comme de simples formalités dont les résultats sont acquis par avance : en fait, ce sont de véritables nominations. Les moyens employés sont connus : corruption sous les formes classiques, constitution autoritaire des listes de candidats, pressions exercées localement par les caïds et les administrateurs de communes mixtes, déploiement de forces et atmosphère de répression autour des bureaux de vote, obligation faite à l'électeur de voter sans passer par l'isoloir, provocation d'incidents servant de prétexte à l'expulsion des délégués des partis d'opposition ou même à l'évacuation totale des bureaux de vote, bourrage des urnes et, pour finir, falsification pure et simple des résultats. Quant à l'Assemblée algérienne, on comprend que la plupart de ses membres ne soient plus très sensibles aux multiples entorses qu'elle ne cesse de faire subir à son propre règlement. Les commissions y sont exclusivement constituées selon l'appartenance politique, et la vénalité, fût-elle analphabète, est préférée

à la compétence, qui est loin d'offrir à l'Administration les mêmes garanties de « loyauté ».

Rappelons encore que l'administration de l'Assemblée algérienne est assez constamment livrée par des fonctionnaires détachés par le Gouvernement général... On peut citer bien des scandales, — aucune énumération ne peut rendre le sentiment qu'on retire des séances mêmes de cette Assemblée : il faut en avoir suivi quelques-unes pour mesurer vraiment l'abjecte dérision de cette « démocratie » que la France accorde aux Algériens. Et c'est dans cette atmosphère, à la fois bouffonne et sinistre, qu'il faut entendre résonner l'amère protestation d'un délégué « nationaliste » : « Quand on dispose d'une majorité, on agit plus élégamment ! »

A vrai dire, le grand colonat n'est pas tranquille. Aucune suprématie ne saurait plus lui paraître suffisante, depuis que les *termes* démocratiques se sont introduits dans son domaine à titre officiel. Dès son arrivée en Algérie, le gouverneur général Naegelen avait été soigneusement endoctriné : si l'on voulait démocratiser les masses musulmanes, il convenait avant tout de les reprendre en main de la façon la plus ferme. D'où les « élections » que l'on sait, et l'atmosphère de répression qui ne tarda point à s'instaurer. Mais quand M. Naegelen prétendit ressaisir un peu de cette autorité qu'il avait si largement concédée à l'administration, quand il voulut retirer de l'opération les bénéfices qu'il en avait pour lui-même escomptés, et proclamer enfin que grâce à lui [1] l'Algérie se retrouvait en ordre, prête pour une démocratisation « dans le respect de la souveraineté française », — on lui fit bien voir, à ce grand serviteur de l'Algérie, que sa personne devenait encombrante et que la sagesse des maîtres est de ne point supporter les mauvais domestiques. Et l'on s'empressa d'organiser le fameux « complot » d'avril-mai 1950, — qui sombra dans le ridicule, mais qui aurait pu tout aussi bien précipiter l'Algérie dans un nouveau 8 mai...

Actuellement, les engagements, même les plus précis, que comporte le Statut attendent encore d'être respectés. A titre d'exemple, l'article 53 porte suppression des « communes mixtes », domaines de l'arbitraire le plus total, — l'application de cette mesure devant faire l'objet de « décisions de l'Assemblée algé-

1. Qui se savait attendu par un siège de député, alors que sa « mission spéciale » en Algérie ne pouvait être indéfiniment renouvelée.

rienne » : mais l'*Union démocratique du Manifeste algérien* (Ferhat Abbas) ayant déposé en 49 un projet, l'Administration lui fit opposer, trois mois plus tard, un contre-projet; en fin de compte, la question fut enterrée, la majorité ayant, en contradiction totale non seulement avec l'article 53 mais avec les dispositions formelles de l'article 52, décidé... qu'elle n'avait pas qualité pour prendre une décision. Situation analogue pour la séparation du Culte et de l'État, pareillement prévue par le Statut : le projet déposé il y a un an par l'U.D.M.A. n'est pas encore venu en discussion; retard qui se comprend assez bien lorsqu'on sait quel extraordinaire moyen de pression sur les masses musulmanes constitue la mainmise de l'Administration sur les formes tangibles de la vie religieuse. De la même manière, le plan de scolarisation totale visé par le décret du 27 novembre 1944 (et dont l'article 47 du Statut a confié l'exécution au Gouverneur général, la faisant ainsi échapper au contrôle des services de l'Éducation nationale) a été l'objet, depuis cinq ans, d'un torpillage systématique sous le couvert d'un assez misérable truquage : on construit fort peu de classes nouvelles, mais on a dédoublé toutes les anciennes, c'est-à-dire qu'elles sont utilisées par deux fois plus d'élèves et que des cours qui se répartissaient auparavant sur une journée entière sont aujourd'hui comprimés sur une demi-journée. Ce qui permet de produire des statistiques pleinement satisfaisantes, — et de réduire de temps à autre le budget de scolarisation, comme il a été fait pour l'exercice 1951-1952 dans la proportion de 5 %. Corrélativement, le budget de la Sécurité générale s'élève, pour le même exercice, à 1/6 du budget ordinaire (10 milliards sur 60).

Les Temps modernes ont parlé en avril de la presse métropolitaine : la presse d'outre-mer mériterait une étude d'égale importance, mais dont les traits essentiels seraient à coup sûr plus accusés. Pour nous en tenir au cas de l'Algérie, rappelons que sur cinq quotidiens, — *Alger-Républicain* (communiste), *L'Echo d'Alger* (réactionnaire, pétiniste), *Dernière Heure* (journal du soir dépendant de l'*Echo*), *Le Journal d'Alger* (pseudo-modéré) et *La Dépêche quotidienne* (organe d'Henri Borgeaud), — quatre sont colonialistes et tous sont au-dessous du médiocre. Le dernier cité est toutefois sensiblement le plus mauvais : son propriétaire y sacrifie chaque mois un nombre respectable de millions, pour un tirage devenu dérisoire. Quant aux trois autres feuilles colonialistes, elles appartiennent désormais à M. Blachette, qui était déjà

propriétaire du *Journal d'Alger* et qui a pu acheter, en octobre dernier, 52 % des actions de l'*Écho*. Car M. Blachette, à qui ont été gratuitement concédés par les services gubernatoriaux les droits d'exploitation d'immenses nappes alfatières dans le Sud, est l'un des deux ou trois hommes qui ont les moyens de faire en Algérie la pluie et le beau temps [1]. Ses projets actuels comporteraient le maintien de l'*Echo* dans sa ligne habituelle, la suppression de *Dernière Heure*, et l'affectation du *Journal* à une politique d'apparence pro-musulmane...

En toile de fond, la police poursuit son œuvre et la justice continue de se renier. De récents procès, où l'on jugeait — la plupart du temps à huis-clos — une soixantaine de militants M.T.L.D. inculpés de participation au fameux « complot » de 1950 [2], ont fourni à Claude Bourdet l'occasion de dire, en particulier sur le mode d'obtention des « aveux » et de constitution des « dossiers », tout ce qui en pouvait être dit. On rappellera seulement qu'à la fin de son article Bourdet suggérait à l'Administration d'attaquer *L'Observateur*; mais il faut croire que l'Administration ne trouva rien à redire à cette description de ses comportements.

Telle est la démocratie dans le plus « démocratisé » de nos territoires coloniaux.

Il n'est pas indispensable d'évoquer de pires exemples. On peut toutefois constater que les mesures dites « d'exception » sont devenues si normales outre-mer, qu'aujourd'hui les responsables officiels de la politique française ne paraissent même plus gênés d'avoir à prendre ou à couvrir les plus monstrueuses d'entre elles : l'affaire tunisienne [3] est suffisamment éloquente sous ce rapport. Elle est même à ce point saisissante que certains de ses aspects, qui ne sont pourtant pas les moins graves, semblent avoir été rejetés dans l'ombre par le relief que prenaient les autres. A-t-on vraiment prêté quelque attention, en particulier, aux mesures prises par

1. Le 11 janvier 1944, à l'Assemblée consultative, M. Charles Laurent, président de la Commission d'épuration de la Presse, déclarait : « En Algérie, la presse appartient à trois familles, d'ailleurs liées entre elles. Au Maroc, elle est aux mains d'un seul homme. La presse tunisienne est la propriété de la Compagnie des Chemins de Fer. » Il est difficile de ne point tenir pour décisive, huit années plus tard, la parfaite existence d'un tel état de choses.

2. On a même fait comparaître en février dernier vingt-quatre Algériens maintenus en détention préventive depuis 1945.

3. Dont les *Cahiers du témoignage chrétien* viennent de fournir un remarquable exposé d'ensemble, appuyé sur une excellente documentation : *Le Drame Tunisien* (Cahier n° 34).

l'Administration contre les fonctionnaires coupables d'avoir participé à la grève du 1er avril? Il est possible que certaines sanctions aient été par la suite levées ou du moins atténuées [1]. Mais le seul fait qu'on ait admis d'y recourir en dit long sur les véritables implications des arguments « démocratiques » au nom desquels on s'obstine à pratiquer contre certains peuples, et malgré les pires avertissements, la méthode de l'administration directe. Car c'est évidemment pour contraindre les Tunisiens à la démocratie qu'on procède à l'arrestation de leurs représentants, et qu'on leur enseigne les beautés de l'état de siège, de la mobilisation civile et de la responsabilité collective; et c'est pour sauver les Marocains du féodalisme que la Résidence de Rabat, qui n'a rien appris depuis Lyautey, leur refuse les libertés élémentaires en s'appuyant plus que jamais sur les plus corrompus parmi les plus grands féodaux. Après quoi, le manque de maturité politique de ces peuples est tranquillement invoqué pour justifier le maintien des structures autoritaires, seule garantie d'une authentique marche en avant sur la voie du progrès. D'où il faut bien conclure que la démocratisation d'un pays requiert à titre essentiel sa rigoureuse dépendance par rapport à un autre. Il importe peu que les démocraties soient colonialistes : elles ne sauraient l'être, la chose est claire, que démocratiquement.

***

C'est le racisme — la conviction profondément ancrée de leur supériorité raciale — qui permet ordinairement à la grande majo-

1. Voici en tout cas ce que m'écrivait le 6 avril un professeur français de Tunisie *qui n'avait pas pris part à la grève* : « Tard dans la soirée, et uniquement par voie radiophonique, le général Garbay a adressé une mise en garde, annonçant des sanctions graves. La grève s'est déroulée dans le calme — avec un demi-succès (et sans « échec total » comme l'ont annoncé les journaux). Je n'ai pas d'informations suffisantes concernant l'ensemble des fonctionnaires; mais dans l'enseignement les choses en sont à ce point :

— certains stagiaires (rares, semble-t-il), sont purement et simplement remerciés;

— d'autres stagiaires, les plus nombreux, sont révoqués à dater du 6 avril (début des vacances de Pâques) et réintégrés à partir du 21, — ce qui a pour effet de leur faire perdre quinze jours de traitement et, sans doute, tous leurs avantages d'ancienneté;

— un professeur, Merlen, et deux instituteurs, M. et Mme Jacquinot, voient leurs fonctions suspendues et sont remis à la disposition du gouvernement français;

— enfin, tous les fonctionnaires titulaires grévistes sont également suspendus de leurs fonctions, Français et Tunisiens, et passeront devant un Conseil de discipline. »

rité des colons et administrateurs coloniaux de conserver une relative « bonne conscience » alors même qu'ils favorisent les formes les plus abjectes de l'oppression, ou s'en rendent complices en négligeant de protester. Aujourd'hui, bien sûr, le racisme a mauvaise presse et nul ne se dit volontiers raciste : mais ceux-là mêmes qui depuis quelques années se défendent de l'être le font en des termes qui manifestent assez l'entière survivance du phénomène.

Au demeurant, ils ont beau jeu de protester : ils disposent désormais d'une autre justification. Les thèses de Franco, d'une formulation malaisée dans l'atmosphère 1944-1945, sont devenues les thèses fondamentales de l'Europe atlantisée, le catéchisme de ses milieux dirigeants. Il est désormais entendu qu'une politique saine est une politique anticommuniste, et que le mal à son siège à Moscou. Pétain était un sage (le colonat d'Afrique du Nord, lui du moins, n'en a jamais douté), Hitler avait vu juste, et la puissance américaine, si malencontreusement dirigée contre lui durant la dernière guerre, est aujourd'hui la seule qui puisse faire échec aux entreprises communistes. Tout adversaire de la souveraineté française, tout opposant, est communiste. L'oppression coloniale n'est plus oppressive : elle est *défensive*, elle vise à maintenir des populations entières à l'abri du mal; la répression n'est plus répressive : elle *guérit* ces populations en tuant en elles le germe du mal, chaque fois qu'on peut redouter qu'elles en aient subi l'atteinte.

Appuyé sur le racisme, le camouflant et se substituant à lui au niveau des justifications, l'anticommunisme autorise désormais les attitudes les plus arrogantes et les comportements les plus criminels. Non seulement les seigneurs de la colonisation ont charge d'âmes localement, sur leur fief, mais chacun d'eux peut en outre se considérer comme investi d'une espèce de mandat au second degré : une mission suprême lui a été confiée, il tient l'un des avant-postes de la grande stratégie qui doit assurer à travers le monde le triomphe définitif des forces du Bien. A ce titre, en tant que soldat d'une cause, il a des comptes à rendre, une exigeante discipline informe tous ses actes : mais l'autorité supérieure à laquelle il doit rendre compte n'est pas très clairement définie, et la règle sévère qu'il sent peser sur lui, c'est de lui, en fin de compte, qu'il lui faut la tirer. Par la vertu du seul nom de Staline, le colonialisme ainsi devient à lui-même son dieu, et se forge — par delà les vieilles plaisanteries de la mission civilisatrice — une

terrible morale du salut de l'humanité par la croisade contre l'Union soviétique.

Pour une fois cependant, le colonialisme, dans le temps même où il retrouve une exceptionnelle puissance, semble devoir être lui-même la première dupe de sa nouvelle tentative de mystification. Sous sa forme traditionnelle, il n'était pas après tout absolument inconcevable qu'il en vînt à reconnaître la nécessité de certains aménagements : je veux dire qu'il était malaisé de fournir aux maniaques du réformisme la preuve qu'il n'y viendrait jamais. Il n'y a plus, maintenant, aucune preuve à fournir. Le colonialisme français, en recourant à l'impérialisme pour y puiser des forces nouvelles, a choisi le suicide. La stratégie américaine, à laquelle il s'est naïvement rallié, implique à brève échéance la négation de ses privilèges, la liquidation de sa souveraineté. Rien ne dispose ces potentats surannés à la concurrence avec les capitaux privés américains; tout, dans leur actuelle option politique, tend à leur interdire définitivement le recours aux solutions raisonnables qui peut-être leur eussent permis de survivre quelque temps encore. En croyant se réarmer, ils ne font que passer la main, et rendre plus contradictoire et plus intenable une situation qui l'était déjà passablement.

On savait bien, par exemple, que l'économie algérienne constituait depuis longtemps un exceptionnel défi au bon sens. Et les inexpiables bouffonneries des commentateurs accrédités (la dernière en date étant probablement celle de M. Pierre Frédérix [1]) ne changeaient rien au fait que la production était commandée en Algérie non point par les besoins réels du pays mais par les intérêts immédiats de ses propriétaires effectifs, — de sorte que la culture de la vigne était préférée à celle du blé, bien que l'alimentation des autochtones fût à base de céréales et que la quantité disponible par individu fût passée en 50 ans de quatre quintaux à moins d'un quintal et demi : mais le vin, tout simplement, se vendait mieux. On savait bien, aussi, que les capitaux investis aux colonies n'étaient pas destinés à les mettre en valeur mais seulement à amorcer et entretenir un circuit d'exploitation; que cette exploitation même n'était presque jamais rationnelle, s'opérant avant tout en fonction du plus grand profit dans les plus brefs délais; et qu'enfin le capitalisme métropolitain, en transposant aux colonies son dynamisme déjà faiblissant, l'y

1. *Le Monde*, 3, 4 et 5 avril 1952.

dégradait en un statisme presque total, — par le souci qu'il avait de ne pas donner lieu à quelque prolétarisation massive. Par son choix, également, de la facilité : car cette exploitation non créatrice était certes rentable dans l'immédiat. Elle n'en accumulait pas moins les risques de catastrophe, puisqu'elle se bornait, en éludant les vrais problèmes à rendre chaque année plus difficile et plus improbable leur solution pacifique.

Entre 1944 et 1947, le colonialisme a victorieusement combattu les principes démocratiques et l'idée de liberté. Mais bientôt la réalisation violente, en différents points du monde, de certaines « démocraties populaires », sa coïncidence, en Asie, avec un puissant désir d'émancipation à l'égard de l'impérialisme occidental, le surgissement d'un Viêt-Nam capable de tenir en échec les troupes françaises, — bref, la constitution d'un bloc puissant, décidé à lutter par tous les moyens contre le capitalisme traditionnel et parvenant en effet à lui tenir tête, allait conduire les capitalistes coloniaux à choisir le suicide par crainte de la mort. Contre ce bloc qui était le Mal, un autre bloc — au moins aussi puissant, et sans doute un peu davantage — s'était dressé : ce ne pouvait être que le Bien. Ils s'y rallièrent donc sans tarder.

Mais l'Europe aussi venait de s'y rallier : une Europe qui n'avait plus la moindre confiance en elle-même, et dont les rêves se partageaient entre l'exotisme africain et le salut par l'Amérique.

Ce que le Commissariat au Plan n'avait pu obtenir au titre national, — le démarrage d'un processus rationnel d'industrialisation, — allait ainsi s'accomplir sur le plan privé, par l'afflux de capitaux, voire même d'installations industrielles, qui ne se sentaient plus en sécurité sur le continent européen. Le libéralisme économique, d'où était issue la facile domination colonialiste, allait se retourner contre le colonialisme, en l'exposant cette fois aux inconvénients de la concurrence — et, plus lointainement, aux horreurs de la lutte de classes. L'*Eurafrique* — conception *made in Germany*, et qui déjà dans l'entre-deux-guerres avait séduit la Maison Blanche — était de nouveau à l'ordre du jour. Mais selon toute apparence l'Afrique ne sera pas le champ d'expansion de l'Europe, et l'« Eurafrique » n'est déjà plus qu'un euphémisme, sous lequel les Européens sont appelés à découvrir chaque jour un peu mieux la vraie réalité — quelque « Amérafrique »... Le transfert des capitaux indochinois est déjà presque achevé, celui des capitaux européens est en cours : les actuels propriétaires coloniaux pensent-ils pouvoir résister, par surcroît, à la vague

des investissements privés accourant d'Amérique au secours des pays sous-développés?

Ils ont choisi d'avoir avec eux la puissance américaine : mais sans doute ignorent-ils de quoi se nourrit cette puissance et que, lorsqu'on appelle à soi les Armées du Bien, il faut prévoir aussi qu'elles ne viendront point sans bagages. Ils ont parié pour le système atlantique : mais ils n'ont pas vu que la stratégie propre à ce système, en déplaçant progressivement son centre de gravité de l'Europe vers l'Afrique, sonne le glas de *leur* Afrique. Dans le même numéro de la luxueuse revue *France Outremer* où nous avons relevé l'attente d'un véritable *impérialisme français*, le général de corps aérien Piollet, inspecteur général des Forces aériennes d'Outremer et membre du Conseil supérieur de l'Air, avait été convié à montrer « *comment l'Europe occidentale peut avec chance de succès jouer son rôle d'avant-postes du Pacte Atlantique, à l'impérieuse condition d'être étayée par tout le continent africain, étroitement soudé sur le plan politique et minutieusement équipé sur le plan technique* ». Sous cette réserve, assurait le général, « *l'Afrique autorise toutes les manœuvres, aussi bien vers l'Europe que vers l'Asie* »; et ses caractères essentiels la disposent à la croisade au moins autant qu'à la défense : « *sa masse même la défend des surprises de l'adversaire et permet de préparer dans le plus grand secret les opérations offensives dirigées contre lui.* » On l'aura par ailleurs deviné : l'Afrique ne peut, de toute évidence, jouer ce rôle « *qu'à l'expresse condition d'être totalement liée à la politique — et au choix politique — de l'Occident* ». Mais cela ne saurait nous inquiéter, car il se trouve justement que l'affaire est entre nos mains : « *Par chance, dans sa quasi-totalité, le continent africain relève, par l'effet de traités d'alliance, de protectorats ou de pactes coloniaux, de trois puissances déjà étroitement solidaires sur le plan européen : Grande-Bretagne, France et Belgique.* »

D'où il faut sans doute conclure que le colonialisme, franchissant l'âge adulte, est devenu gâteux et travaille à sa perte. Mais on voit que son suicide n'est point en faveur de ses victimes, et ne s'accompagne d'aucun repentir : le même antidémocratisme le marque, et la même négation de l'humain, qui caractérisaient déjà toute son existence. Pareillement, mais à une échelle plus modeste, Hitler vaincu rêvait d'anéantir l'Allemagne entière avant de disparaître sous les ruines de Berlin.

Francis JEANSON.

Claude Gérard.

PACTE COLONIAL ET DÉMOCRATIE

L'opposition permanente existant entre métropolitains et « Français de la Colonie » en matière de politique coloniale n'est plus à démontrer. Tout au plus reste-t-il à étudier les formes très différentes qu'a prises cette opposition au fur et à mesure des variations d'orientation des uns et des autres et selon que tel ou tel milieu de la « métropole » ou de la « colonie » se plaçait en tête du conflit.

Il arriva par exemple qu'un ministère tombât à la suite du désastre de Langson et que les violences de la conquête du Soudan créassent un scandale : il s'agissait là d'une simple opposition de méthodes entre des militaires coloniaux et des politiciens de la métropole, — étant entendu qu'à l'époque tout le monde était d'accord sur le principe du Pacte Colonial !

Il serait donc inexact de considérer le décalage existant entre l'orientation de la politique coloniale de la France au lendemain de la Libération et l'aboutissement actuel de cette politique comme un fait isolé. Cette période ne constitue qu'une phase d'une longue opposition, mais sans doute l'une des plus caractéristiques, puisqu'elle aboutit directement à l'expérience dramatique que nous vivons aujourd'hui à plein en Indochine, quelque peu déjà en Tunisie, et que nous risquons de voir s'étendre demain à toute l'Afrique du Nord, en attendant que plus tard l'Afrique Noire en devienne à son tour la victime.

* * *

Dès avant 1940, l'élément dominant dans les territoires français d'outre-mer était constitué par les grands trusts. L'ère de prédominance des militaires ou de l'administration était révolue et, insensiblement, les uns et les autres étaient passés sous le contrôle visible ou inavoué de quelques grandes forces économiques.

La conférence de Brazzaville, en 1943, répondit au besoin d'endiguer une réforme des lois sociales que la colonisation pré-

voyait inévitable. Les promoteurs de Brazzaville espéraient, en lâchant du lest, s'assurer des positions solides auxquelles viendrait vainement se heurter le courant réformateur.

Mais Brazzaville semblait courir le risque de dépassement; et, par la suite, les grands trusts coloniaux devaient sévèrement juger cette dangereuse initiative.

Mieux que ne le ferait aucun commentaire, quelques extraits du compte rendu des États généraux de la Colonisation [1], tenus à Paris en août 46 et faisant suite à ceux de Douala (sept. 45), donneront une idée de l'inquiétude éprouvée à l'époque par le « colonat de combat ».

« ... Le 5 septembre 1945, des hommes venus du Sénégal, de la Guinée, du Soudan, de la Côte d'Ivoire, du Cameroun, du Gabon, du Moyen-Congo, de l'Oubangui, du Tchad, de Madagascar, se réunissaient à Douala.

» Ils représentaient des Chambres de Commerce et d'Agriculture, des Chambres syndicales des mines, des Syndicats forestiers et usiniers du bois, des Syndicats agricoles, de grandes Associations africaines de colons, des Fédérations de producteurs, des Syndicats d'employés et d'employeurs.

» ... Cette première manifestation dans la vie publique de l'Empire d'hommes qui avaient contribué depuis de nombreuses années et qui entendaient continuer à contribuer à l'épanouissement de la France d'outre-mer, n'a pas eu l'audience à laquelle elle pouvait prétendre auprès des Pouvoirs publics locaux et métropolitains, et si l'on s'en rapporte à l'évolution des faits depuis lors, il semble bien que les solutions de bon sens suggérées par les États généraux de Douala n'aient pas trouvé crédit auprès de ceux qui avaient la charge de conduire l'Empire au milieu des difficultés et des orages qui, de jour en jour, s'accumulaient. »

Ces hommes n'ont cependant pas désespéré de se faire entendre et, répondant à l'appel de l'un d'entre eux, M. Jean Rose [2], ils se sont retrouvés à Paris, le 30 juillet 1946, pour y reprendre la tâche commencée à Douala et joindre leurs voix à celles qui, en France, se sont élevées pour tenter de sauver l'Empire menacé.

Et dans son discours, M. Jean Rose s'exprimait ainsi :

« ... Vous avouerai-je que j'en suis à la dernière manche de la lutte que je mène depuis bientôt trente ans pour la défense de la

1. Édité par le « Comité d'action de l'Union française » sous l'égide du « Comité de l'Empire Français ».

2. Président du Syndicat agricole et de l'Association des Colons de la Côte d'Ivoire, ancien président de la Chambre d'Agriculture et d'Industrie de la Côte d'Ivoire.

France dans l'Empire? Si l'on persiste, en haut lieu, à ne tenir aucun compte des mises en garde que nous avons lancées, de celles que nous lancerons encore à l'issue de ce congrès, j'en concluerai que l'abandon de l'Empire a bien été décidé par nos hommes politiques et que le mal est sans remède. D'autres supporteront alors, devant l'Histoire, l'énorme responsabilité d'avoir, sans raisons valables, perdu l'Empire.

» *Nos territoires d'outre-mer, vous le savez, peuvent produire quantité de denrées alimentaires, telles que le café, le cacao, le sucre, la banane fraîche et séchée, le tapioca, diverses sortes de farines, etc., et des produits industriels tels que les bois d'œuvre, le sisal, la pâte à papier, etc.*

» *Or, la France manque actuellement de tout cela, et ne veut rien faire pour améliorer sa situation. Nos hommes politiques en ont décidé ainsi.*

» ... Je vous propose aujourd'hui d'essayer encore une fois de faire comprendre à nos gouvernants qu'ils font fausse route, que les résultats qu'ils obtiendront en continuant de pratiquer une telle politique aboutiront fatalement à un désastre irrémédiable.

» ... Fasse la Providence que nous soyons entendus, cette fois.

» **Pour que vive l'Empire!**

» **Pour que vive la France!** »

Parmi les diverses résolutions des États généraux qui tendaient à empêcher la réalisation des projets constitutionnels de l'Union française, en cours d'examen à l'Assemblée constituante, nous relevons entre autres une ferme opposition au principe du collège électoral unique et du droit de citoyenneté française, — et...

« qu'il ne faut toutefois pas confondre droit avec l'exercice d'un droit,

» que, notamment, il serait contraire à la raison et à l'intérêt public d'accorder l'exercice du droit de la citoyenneté française à tout homme sans discrimination et quel que soit son degré d'évolution ou de moralité;

» que l'accession à la citoyenneté française doit, par suite, être non une *mesure d'ordre collectif* étendant obligatoirement à tous les habitants de l'Union des droits dont le plus grand nombre ne comprendrait ni le sens ni la grandeur, ou que certains même écarteraient délibérément, mais un *fait individuel* largement ouvert à tous ceux qui sont en état d'en saisir la portée morale, sociale et politique;

» qu'il importe, en conséquence, de faire une distinction entre la citoyenneté française et la citoyenneté de l'Union française,

notamment à l'occasion de l'exercice du droit de suffrage qui pourra être reconnu à tous les membres de ladite Union française.

» ... qu'il convient d'attirer tout particulièrement l'attention du gouvernement français sur les lourdes conséquences que pourrait avoir l'institution prévue par la loi de mars 1946 d'un collège électoral unique sur la représentation des citoyens français dans les assemblées françaises aussi bien que sur la composition de ces dernières. »

Dans les travaux des États généraux de la Colonisation, faut-il s'étonner qu'aucune étude ne soit consacrée à l'enseignement?

Par contre, une large part est faite à l'organisation du service social en Afrique Noire, dans le plus beau style paternaliste, est-il besoin de le dire? On y lira, par exemple, que les attributions du service social comportent l'attribution de la Médaille des Vieux Travailleurs, après renseignements fournis par ce service qui se documenterait auprès des employeurs...

Dans les chapitres consacrés à l'organisation des Chambres de Commerce, aux relations intercoloniales, à la liberté de commerce, aux prix, aux transports, relevons les étonnantes dispositions suivantes qui tendaient à assurer dans n'importe quel domaine d'activité la suprématie de la haute colonisation.

— « Service hebdomadaire d'avions appartenant aux territoires d'outre-mer ou à une société de trasport adjudicataire d'un service intercolonial reliant les différents territoires d'Afrique, et ce jusqu'à ce que des sociétés privées de transports puissent entrer en exercice, ce qui devra être encouragé par les services gouvernementaux. »

— « Fédération de toutes les associations ou syndicats de colons des territoires d'Afrique, avec communication des vœux, desiderata, bulletins et tous autres documents, par le truchement du comité d'action émanant des États généraux. »

— « Extension de la liberté des prix au plus grand nombre possible de produits que nos territoires peuvent fournir régulièrement (tapioca, cuirs bruts, café, cacao). »

Quant au travail, grâce à un habile projet de réglementation qui se targuait « d'inspiration démocratique moderne », il avait toute chance de redevenir sous une forme déguisée l'ancien travail forcé.

Pour le meilleur service des intérêts économiques, tout était prévu dans le détail, jusqu'à la création dans chaque chef-lieu d'une école de commerce pour la formation de comptables, secrétaires, dactylographes, sténographes, etc.

Cet aperçu ne serait pas complet s'il ne mentionnait que les États généraux prenaient toutes dispositions pour développer

en France une intense action de propagande, sur l'opinion française et sur les milieux parlementaires.

Quant au financement de la trésorerie de ce comité d'action, il devait être assuré par des contributions volontaires de tous les territoires d'outre-mer.

*
* *

Il serait faux d'imaginer que seul le colonat d'Afrique Noire et de Madagascar déclencha l'offensive pour le maintien de ses prérogatives économiques. Outre ce fait que le président de la Chambre de Commerce d'Hanoï participait aux États généraux de la Colonisation, on pourrait longuement s'attarder sur les projets élaborés à la même époque par les hommes de ce même colonat de combat et qui aboutirent à l'échec de la conférence de Fontainebleau au moyen d'un savant double jeu que le Pr Rivet a clairement dénoncé. Et le mobile économique de cette opération est si évident que trois années plus tard, au seuil de l'expérience Bao-Daï, il s'est trouvé des porte-parole de la colonisation pour agir vigoureusement auprès de parlementaires bien placés et s'assurer, en des termes imagés, « que le chèque Bao-Daï disposait de solides provisions » : autrement dit, que la solution Bao-Daï garantissait pour l'avenir leurs intérêts économiques.

Quant à l'Afrique du Nord, il est de notoriété que, autour de MM. Borgeaud et Colonna, une intense activité y est entretenue depuis plusieurs années. On sait que les pourcentages prélevés sur les marchés des vins permettent de ne pas lésiner sur dix ou cent millions lorsqu'il s'agit de faire échouer ou l'application du Statut de l'Algérie ou l'expérience tunisienne !

*
* *

Quel que soit donc l'angle sous lequel on étudie l'échec de la formule « Union française » telle qu'au lendemain de la Libération nous l'avions imaginée, on revient toujours au facteur économique.

Dès avant la naissance de la Constitution française, ce sont les représentants des grandes sociétés commerciales, par le truchement des Chambres de commerce, qui s'opposèrent à la réalisation de ses principes, — et cela pour des raisons économiques qui leur étaient propres et n'avaient rien de commun avec l'intérêt de la France.

Les « défenseurs de l'Empire » ne se sont pas émus de voir accorder des droits politiques aux peuples dépendants à cause

de ce fait en soi, mais bien par crainte des répercussions que l'exercice de ces droits aurait immanquablement sur l'économie des pays d'outre-mer. Ils redoutaient une orientation qui n'irait plus vers le seul profit des exploitants mais tiendrait également compte de l'intérêt profond des populations de ces pays.

Or, précisément, les conditions économiques influent directement sur les possibilités d'expression politique des peuples dépendants; ainsi se referme le cercle sans espoir de rupture, sinon de rupture violente.

Bien entendu, si l'on reprend à la lettre les projets des États généraux de la Colonisation, on constate qu'ils sont loin d'être réalisés! Cependant, de cette action ont résulté d'une part une notable modification du premier projet constitutionnel, lourde de conséquences quant au potentiel d'évolution politique et économique des peuples dépendants, d'autre part un travail de « grignotage » des droits acquis aboutissant à la sauvegarde intégrale des privilèges économiques du petit noyau des exploitants.

Il suffit de prendre au hasard quelques exemples, de citer quelques témoignages, pour mettre en relief l'esprit, les buts et les méthodes de ces « jusqu'auboutistes », défenseurs de l'ancienne formule d'Empire colonial.

* * *

En 1948, à Lagos (Nigéria), le Congrès du W.A.N.S. (« West African National Secretariat » — mouvement pan-africain né à Manchester en 1945), étudiant la situation actuelle, constate « que les ressortissants des territoires français ont plus de droits politiques que ceux des colonies britanniques mais que ces derniers sont plus aisés parce que la terre reste leur propriété alors qu'en territoire français l'autochtone est exproprié au profit d'entreprises privées et de colons ».

Faut-il rappeler qu'en Algérie la riche plaine de la Médina est presque entièrement propriété de colons français, qu'en Tunisie ce sont les terres les plus fertiles du nord du pays qui constituent la quasi-totalité des concessions européennes? Faut-il aussi rappeler qu'à Madagascar ce fut à partir de 1924, avec l'arrivée du gouverneur général Olivier, qui se fit le serviteur de la colonisation, que contrairement aux dispositions de Galliéni les indigènes commencèrent à être dépossédés de leurs terres? Le processus fut très simple. Un décret stipulait que toute terre pouvait être concédée à moins de preuve contraire d'un droit antérieur de propriété : or, dans un pays où le cadastre n'existe pas, comment établir rapidement cette preuve? Il y avait bien un délai pour

l'opposition, un affichage légal, mais pratiquement le propriétaire malgache n'était en mesure de faire opposition qu'après l'expiration du délai. Il ne lui restait plus alors qu'à solliciter une embauche auprès du colon, — et à travailler sa propre terre contre un misérable salaire.

Après quoi la colonisation, avec l'hypocrite logique qu'on lui connaît, ose remarquer en toute circonstance : « Ces gens-là n'ont pas de cadres. La Constitution française est une plaisanterie. Comment peuvent-ils prétendre à participer à la conduite de leurs affaires? »

Si, par contre, la Gold Coast possède les cadres suffisants pour tenter valablement une expérience d'autonomie interne au sein du Commonwealth, cela tient en partie à ce que, non dépossédés de moyens matériels, les populations ont pu faire instruire le minimum d'éléments nécessaires au démarrage du pays. Avec nostalgie, les Malgaches constatent le fait et souhaiteraient pouvoir envoyer en France davantage d'étudiants. Naturellement, on vante l'effort de la France sur le plan des bourses accordées — et à juste titre, ... mais cette réalisation demeure peu de choses à côté des moyens dont les pays dépendants eux-mêmes sont privés, du fait d'une adroite oppression économique.

Dans cet ordre d'idées, un autre exemple caractéristique est à citer. Il est dans les attributions des Conseils généraux ou assemblées locales de répartir chaque année un certain contingent de concessions — et, selon une certaine marge, peuvent être plus ou moins avantagés soit les grandes sociétés et colons soit les autochtones. Il se trouvait que dans le territoire de la Haute-Volta la majorité du Conseil général appartenait au Rassemblement démocratique africain — le grand mouvement africain d'émancipation. Avec l'aide administrative, le colonat de combat — par corruption, par pression, par violence — parvint à changer cette majorité en une autre à sa dévotion. Le résultat fut l'attribution massive des concessions, durant ces deux dernières années, aux grandes sociétés commerciales.

Si l'on souhaitait davantage se persuader du barrage opposé à l'esprit de la Constitution française par les « Français de la Colonie », il suffirait d'aller visiter telle exploitation de mines diamantifères de la Côte d'Ivoire : réalisation remarquable, soit dit en passant, sur le plan de l'effort et de la technique, — et rare témoignage d'énergie... mais au seul service des intérêts d'une société métropolitaine.

Sept cents manœuvres noirs y travaillent. Ils habitent un camp — un certain nombre d'entre eux avec leurs familles — exactement comparable au plus modeste village de brousse.

Ils reçoivent le salaire strictement imposé par la loi, et achètent à la coopérative de la mine leur ravitaillement. La direction regrette qu'ils fassent des économies sur la nourriture afin d'acheter quelques menus objets superflus, — car, estime-t-on, cette restriction nuit au rendement.

Il y a un infirmier à demeure, — la loi l'impose, — mais pas d'instituteur. « Nous ne tenons surtout pas à un instituteur, dit-on; instruisez ces braves sauvages et vous en ferez des aigris! Laissons plutôt les choses telles qu'elles sont. »

— Et une formation professionnelle?

— Nous aurions trop de peine à l'amortir. »

... Cependant que l'ingénieur, désignant le « brave sauvage » qui conduit le bulldozer, ajoute : « Il a fallu toute une journée à celui-là pour en comprendre le maniement, alors qu'un mécanicien européen aurait mis une demi-heure. »

Six mille carats par mois. Voilà ce que rapporte à Paris la concession.

Et aux Africains, qu'apporte-t-elle? Quel bien-être? Quel avenir leur ouvre-t-elle?

Et l'on songe que si la Constitution était loyalement appliquée — dans son esprit et dans sa lettre — les Africains auraient leur mot à dire en cette affaire... Au moins demanderaient-ils, en contrepartie de leurs diamants, un instituteur pour les enfants des ouvriers, — afin qu'un jour des Africains puissent, sur un pied d'égalité avec les Européens, travailler à la mise en valeur de leur sous-sol. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le même groupe d'Européens qui estime excellente la forme actuelle d'exploitation des mines, de la terre et de la forêt, s'acharne aussi au sabotage des élections et à la répression systématique de tout mouvement autochtone valable.

***

Syndicats et coopératives : par ces deux voies — d'ailleurs étroitement liées — de sérieuses possibilités d'évolution économique et sociale s'ouvraient pour les peuples colonisés. Qu'en est-il advenu? Là encore le colonat veillait...

Cette image était fréquente à Madagascar en 1948. Dans un village de la brousse, le magasin de la coopérative indigène, créée avec l'appui de l'administration, demeure désert, — et cependant le rafia serait, là, payé au cours, et le Malgache ne risquerait point d'être lésé. En face de la coopérative, devant l'agent chinois de la grande société d'Import-Export, patiemment, les producteurs attendent leur tour : ils sont sûrs, ici, de se voir lésés, sur le cours,

sur le poids, et même sur la monnaie rendue! Pourquoi donc ce choix? Chez l'agent chinois seul, ils trouvent à acheter du riz, car, malgré les efforts — parfois très sérieux — de l'administration, le trust d'import-export est parvenu à stopper le ravitaillement en riz de la coopérative indigène. Celle-ci végétera jusqu'au jour où, définitivement, elle devra fermer ses portes...

Il n'est point question de passer sous silence les difficultés rencontrées par les coopératives dans les territoires d'outre-mer, et qui sont dues à un manque de formation et de pratique, mais il reste que, durant ces dernières années, on leur a dispensé plus d'entraves que de facilités. La coopérative indigène bien organisée et généralisée, libre de toute ingérence, serait le plus sûr barrage à l'exploitation. Peut-être, pour cette raison, sera-t-elle aussi difficile à réaliser que l'élection libre!

Ne citons que pour mémoire les luttes syndicales en Indochine, au Maroc, en Algérie, en Tunisie, aux Antilles... Chaque année, elles coûtent de nouveaux morts.

Le droit syndical est inscrit dans la Constitution. Comment s'est-il concrétisé en Afrique Noire? Pour faire partie d'un bureau syndical, il faut le certificat d'études. Ainsi un ouvrier d'art en ivoire, ou un boy, ou un ouvrier forestier, s'ils n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, ne pourront pas exprimer leurs revendications, à moins qu'un commandant de cercle ne leur délivre une attestation reconnaissant qu'ils savent lire et écrire, c'est-à-dire qu'en fin de compte le commandant de cercle pourra décider de la formation du syndicat.

Verrons-nous encore des faits comme ceux-ci : en 1950, une protestation contre les conditions inhumaines d'exploitation d'une société aurifère se termine par :

1° l'arrestation collective de tout le bureau du Rassemblement démocratique africain, l'Administration s'étant mise d'accord avec la Société pour prétendre qu'il s'agissait de « rébellion contre l'autorité »;

2° des révocations pour publication dans la presse d'un appel syndical.

Enfin, bien qu'on ait essayé de donner un prétexte politique — apparentement parlementaire au groupe communiste — à la répression qui, en 49 et 50, s'abattit sur le Rassemblement démocratique africain, il demeurera établi que les raisons de cette répression sont d'ordre économique.

D'abord, M. Houphouet-Boigny, président du R.D.A., promoteur de la loi de suppression du travail forcé, devint de ce fait l'ennemi public désigné à la vindicte du colonat africain.

Ensuite, le Rassemblement démocratique africain, en Côte

d'Ivoire particulièrement, était une émanation des Syndicats agricoles africains. Il apparaissait à juste titre comme le défenseur des paysans qui, au moment de la traite du café et du cacao, demandaient l'application des cours. Il expliquait comment, par leur entente, les producteurs africains pourraient embarquer leurs bananes au prix juste.

Le gouvernement français et l'Administration prêtèrent main-forte au trust colonial : cinquante morts, la disparition d'un sénateur, des milliers d'arrestations, et les grands procès d'Abidjan, tel fut le bilan de cette répression.

Quatre ans plus tôt, il s'était trouvé une certaine colonisation, à Madagascar, pour souhaiter quelques troubles dont la répression faciliterait la reprise en main de l'île et le retour au régime économique et social récemment aboli. Puis, comme les dizaines de milliers de morts tombés au cours de la « pacification » n'avaient rien résolu, les mêmes qui, d'aucuns l'affirment, avaient en sous-main favorisé la rébellion, allèrent jusqu'à se prononcer pour l'autonomie totale de l'île sur le plan économique et financier. Cette formule, naturellement, sous-entendait la nécessité du travail obligatoire et la suppression des droits politiques aux Malgaches.

Une tendance identique se fait jour en Algérie.

A côté de cela faut-il citer le curieux exemple d'adaptation de la Constitution qui a été fait en Nouvelle-Calédonie? Là, la suprématie économique de quelques gros importateurs a permis à ces derniers d'assujettir à la fois la population autochtone et une grande partie de la population européenne, et d'instaurer sur le territoire une réelle domination politique. Pratiquement, la Nouvelle-Calédonie tend à devenir « territoire privé ».



Au lieu de ce conflit destructeur entre deux tendances, on imagine quelles eussent été les conséquences économiques d'une unité de vue entre métropolitains et Français d'outre-mer au lendemain de la Libération — sans préjudice du fait que la guerre d'Indochine pouvait sans doute être évitée, ainsi que, très certainement, les affaires de Madagascar et de Tunisie.

Le premier résultat aurait été de mettre un terme à la politique simpliste de l'import-export, pour laquelle les routes et les ports coloniaux servent, d'une part, à évacuer vers la métropole les matières premières tirées de la « colonie » et, d'autre part, à introduire sur le territoire des produits tout faits, fabriqués par la métropole. Bénéfices sur les importations, bénéfices sur les

exportations, où sont dans tout cela les intérêts des pays d'outre-mer?

On en arrive alors à ce point final de l'affaire d'Indochine, par exemple. Considérant la partie perdue, cyniquement, les grands trusts coloniaux opèrent en temps voulu le repli de leurs intérêts sur Madagascar, l'Afrique Noire et divers autres points du monde. C'est la phase d'ouverture de nouvelles succursales. C'est tout ce que le colonat de combat aura su concevoir.

Au contraire, on aurait pu s'attacher, chaque fois que cela était possible, à créer sur place une économie *du pays*. Installer peu à peu des industries de transformation des produits locaux, vivriers ou non ; rechercher celles qui conviendraient particulièrement à tel ou tel pays. Une politique d'investissements de capitaux aurait, dans ces conditions, pris un sens tout différent. Elle aurait signifié une communauté d'intérêts durables entre Français et autochtones...

Et cependant, ceux qui, devant l'Histoire, demeureront responsables de tant de morts et de tant de violences au nom de « l'Import-Export », ne savent-ils pas déjà que la formule « j'exploite, j'achète et je vends » n'aura qu'un temps? Et que, finalement, ils perdront tout pour avoir voulu trop longtemps tout gagner...

Claude GÉRARD.

Jacques-H. Guérif.

LA NAISSANCE DU PROLÉTARIAT MAROCAIN

Le traité de 1912 devait marquer au Maroc le point de départ d'une ère de réformes constantes, « de nature à favoriser le développement de l'administration chérifienne et le progrès économique de l'Empire ». Pendant longtemps, on a pu croire que les sujets du Sultan vivaient satisfaits sous le contrôle des autorités françaises. Une certaine littérature, à prétentions historiques ou descriptives, contribuait à maintenir le public métropolitain dans l'ignorance ou la méconnaissance du passé authentique des populations marocaines et des problèmes angoissants qui se posaient effectivement à elles. L'armature médiévale de l'empire subsistait intacte : le Maroc, affirmait-on, se figeait dans le respect de ses traditions. L'implantation coloniale se réalisait avec d'autant plus de rapidité que, la pacification aidant, aucun obstacle sérieux ne se dressait sur la route. En fait, le Makhzen ne prenait aucune part à la transformation du pays; on s'aperçut brusquement, durant la dernière guerre, que les masses avaient le plus souvent subi cette transformation, faute d'y avoir été suffisamment intéressées. Le régime de protectorat, « dynamique par nature », devait entraîner la modernisation de l'État chérifien; en fait, deux courants, étrangers l'un à l'autre, puis hostiles, se sont développés de telle manière qu'il est devenu extrêmement difficile de les faire converger.

Rien ne le prouve mieux que les conditions dans lesquelles est né le prolétariat marocain, produit direct du système actuel. M. Robert Montagne vient de publier les résultats d'une enquête collective qu'il a conduite sur place, de 1948 à 1950[1]. « Il devenait évident dès 1945, écrit-il, que la formation du prolétariat citadin au Maroc, qui résultait de la désagrégation des tribus, allait prendre une importance toute nouvelle dans l'évolution du pays. Un problème social d'une immense ampleur était ainsi posé aux autorités et à l'opinion. » Les travaux — près de

1. Peyronnet édit.

quatre-vingts monographies — sur lesquels repose la synthèse du directeur du Centre des Hautes Études d'administration musulmane, permettent un certain nombre de remarques d'ordre politique.

La constitution d'un prolétariat dans l'Empire chérifien est la conséquence logique de la pacification et de l'établissement du protectorat. En mettant fin à l'insécurité et à la dissidence qui fixaient généralement les tribus sur leurs propres terres, le nouveau régime a détruit dans une large mesure le particularisme berbére tel qu'il se présentait avant 1912. L'unification du pays au profit du Makhzen. — le Sultan et son gouvernement, et leurs représentants locaux, — a rompu un équilibre instable, mais traditionnel. Elle a entraîné la liberté des communications et la multiplication des routes, l'extension de l'économie monétaire. L'ouverture du pays au commerce et la circulation du ravitaillement ont fait perdre aux populations le souci des réserves alimentaires permanentes; elles ont favorisé une spéculation ruineuse pour le petit agriculteur. Les Berbères ont été victimes de nombreuses expropriations, réalisées tant au profit des caïds nouvellement installés qu'au profit des colons européens; dans le Sud, les caïds ont bénéficié beaucoup plus largement de ces « transferts de propriété » que les colons eux-mêmes. L'acquisition de ces biens — comme prix de leur soumission et de leur loyalisme — constituait pour l'État protecteur la meilleure garantie du maintien de l'ordre.

M. Montagne donne à ce sujet d'intéressantes précisions, qui expliquent en partie la crise marocaine actuelle : « La soumission au Makhzen, souligne-t-il, détermine pour les Berbères, libres jusqu'à ce moment, une véritable révolution sociale et économique. Celui qui représente le Makhzen est choisi au début sur place, parmi les notables; il deviendra, qu'il le veuille ou non, l'ennemi de la tribu telle qu'on la concevait au temps de la dissidence. Il ne pourra d'ailleurs au début exercer son autorité que s'il dispose d'un clan important, choisi en raison de sa force, qui réduira tous les autres à l'obéissance. Au mieux, ce sera, avec lui, la moitié de la tribu qui dominera l'autre. A ce clan fidèle, le chef nommé par le Makhzen donnera des avantages. C'est ce groupe de parents et d'amis qui conquerra peu à peu, par voie d'achat, en utilisant des circonstances favorables, la terre et l'eau. Cette révolution politique, économique et sociale sera d'autant plus rapide que l'autorité du chef s'exercera sur un territoire plus vaste. S'il s'agit d'un grand commandement, comme ceux qu'ont conquis en une quinzaine d'années les caïds Mtougga, Goundafa et Glaoua, la domination du chef Makhzen, excercée avec le concours militaire de sa tribu d'origine et l'appui politique de

son clan, sous l'autorité de Khalifas, — sortes de préfets désignés par lui, — sera terriblement destructive pour les tribus vaincues. S'il s'agit au contraire de petites unités territoriales, de ces minuscules tribus de montagne où l'Amrhar est encore choisi parmi les notables traditionnels, l'évolution sera lente et modérée. Mais, d'une manière générale, l'esprit républicain, après la soumission, sera presque oublié. Il ne survivra que dans un repli caché de la conscience collective, où il se mêlera à l'espérance d'une explosion libératrice, d'une révolution en sens inverse, d'une *siba* qui éclaterait à la faveur de grands événements extérieurs. Pour l'instant, chacun prendra, devant le chef ou devant l'administration, une attitude passive qui contraste étrangement avec le goût excessif que l'on avait autrefois pour la discussion et l'opposition ».

Pour expliquer l'imigration des campagnards vers les villes périphériques de la côte occidentale, il convient d'ajouter, à l'accaparement des terres par les notables, à la désagrégation de la société pastorale et de la société berbère rurale, la surpopulation et l'assèchement périodiques des régions méridionales et présahariennes, le désir croissant des Marocains d'élever leur niveau de vie et l'illusion qu'ils ont de pouvoir acquérir rapidement un mieux-être au contact des cités modernes. L'économie coloniale ayant un constant besoin de main-d'œuvre, ils s'y concentrent sans cesse plus nombreux, si bien qu'un million d'hommes y forment, quarante ans à peine après le début du mouvement, un prolétariat à la vie extrêmement précaire. A la frontière algérienne. Oujda compte aujourd'hui 70.000 habitants, dont 59.000 musulmans, au lieu de 6.000 en 1907. Casablanca a 600.000 habitants, dont 400.000 musulmans et 80.000 israëlites, au lieu de 20.000 habitants au total avant le protectorat. Rabat et Salé réunissent 210.000 habitants, dont 150.000 musulmans contre 40.000 au début. Fedhala, simple kasbah naguère, en a actuellement 20.000. De même Port-Lyautey, qui a attiré en quarante ans sur la berge jusqu'alors déserte du Sebou 55.000 musulmans. Safi, l'avant-dernière née des villes prolétariennes, a connu depuis moins d'une décade une brusque poussée marquée par la concentration de 45.000 musulmans. Enfin Agadir, la dernière ville moderne sortie du néant depuis peu de temps, groupe aujourd'hui 25.000 Berbères venus des tribus du Sous et du Sahara occidental.

La constitution de ce prolétariat, la naissance de cette classe ouvrière marocaine étaient obligatoires : la mise en valeur du pays exigeait une conversion de l'économie et devait entraîner de profondes modifications sociales. Mais les conditions dans lesquelles cette transformation a eu lieu prouvent avec quelle insouciance on a souvent laissé l'équilibre se rompre et la misère

se développer. On parle couramment — et non sans fatalisme — du « choc d'une économie ultra-moderne et d'un monde moyen-âgeux » : c'est une explication facile, qui ne devrait pas dispenser de constatations plus précises. Pour comprendre le malaise marocain, il ne faut pas oublier le caractère dangereusement artificiel de la géographie économique des territoires colonisés. Le régime du Pacte colonial se traduit le plus souvent — et c'est bien le cas ici, — par un équipement périphérique considérable et par une exportation ne dépassant guère le stade primaire : récoltes, extraction des matières premières, moyens de transport et d'évacuation. Il convient d'ailleurs de noter qu'une minorité de Marocains sans scrupules bénéficie des excès de ce régime d'une manière aussi scandaleuse que certains Européens.

Pour des raisons faciles à comprendre, l'industrie marocaine n'en est encore qu'à ses débuts. Les métallurgistes métropolitains ont craint la concurrence des « combinats » qui pourraient être organisés dans l'Empire chérifien. Les colons européens installés en Afrique du nord redoutent l'augmentation des salaires qui suivra automatiquement le développement des activités industrielles; ils envisagent avec inquiétude l'organisation du prolétariat indigène, force dangereuse pour l'avenir du système économique actuel. Ainsi s'entasse, dans les ports et les centres administratifs créés par le protectorat, une domesticité de « sous-prolétaires » sans formation professionnelle. Ces émigrés récents perdent peu à peu le contact avec leur tribu d'origine et même avec leur famille, qu'ils ont souvent laissée derrière eux. Ils abandonnent leurs terres et leurs croyances. Coupés des communautés traditionnelles, en marge des cités modernes qui les rejettent chaque soir, ils s'empilent dans les *derbs* et les « bidonvilles » troupeaux isolés et disponibles, au pauvre bagage culturel et social suranné. Ces nouvelles collectivités urbaines, soumises au risque perpétuel d'un déplacement global sur ordre de l'administration, sont dépourvues d'institutions.

Quel peut être l'avenir de ce prolétariat? Quels remèdes apporter à sa situation présente? Étudiant le problème du point de vue économique et social, M. Montagne préconise la rationalisation de l'émigration, dont le courant est toujours aussi puissant et qui n'ira vraisemblablement qu'en s'accentuant. Il propose le contrôle et l'orientation de ce courant en fonction des besoins réels de l'industrie et du commerce. Il recommande l'instruction élémentaire et la formation professionnelle des émigrants, le développement de l'urbanisme, la modernisation et l'amélioration de l'habitat. Il suggère enfin l'organisation d'une vie administrative et municipale dans les agglomérations prolétariennes.

Parallèlement, on s'efforcerait de maintenir dans les campagnes ces paysans en quête d'une occupation plus rentable. Ceci exigerait la mise en valeur systématique de l'arrière-pays, et plus particulièrement du Sud marocain; encore conviendrait-il de ne pas s'arrêter aux calculs à courte vue qui s'inspirent de la rentabilité immédiate des travaux entrepris sur place. La restauration des sols, la création de petits barrages, tentées plusieurs fois dans le Sous, mais sans une continuité suffisante, doivent être évidemment reprises selon des plans plus vastes. Le mouvement coopératif doit être encouragé. Les « secteurs de modernisation du paysannat », organisés en 1946, constituent des groupes économiques communautaires du plus grand intérêt : plutôt que de les multiplier, on a préféré les mettre en veilleuse parce que leur rendement n'était pas assez spectaculaire. Le développement du port d'Agadir et l'activité industrielle résultant de la pèche. La mise en exploitation de nouvelles usines, l'utilisation plus rationnelle des eaux d'irrigation, le stockage des blés sur place, présentent une grande importance, non seulement pour le Sud lui-même, mais aussi pour le Nord qui se trouverait préservé, dans une large mesure, des dangers de l'émigration massive, — dont les charges menacent de devenir insupportables et de ruiner l'économie des villes les plus prospères.

Il convient au fond de rendre au Maroc son équilibre économique naturel, d'y réaliser de sérieuses réformes agraires, tout en le faisant profiter, grâce aux techniques modernes, des richesses qu'il possède. Évidence, dira-t-on : combien de difficultés pourtant ne faudrait-il pas surmonter, que d'intérêts particuliers et puissants ne faudrait-il pas ignorer si l'on décidait d'obtenir de telles améliorations !

Les répercussions politiques du problème apparaissent ici en pleine clarté. On a l'habitude de présenter les « Seigneurs de l'Atlas », — par exemple El Glaoui, pacha de Marrakech, — comme les défenseurs du régionalisme et du particularisme berbères. En fait, la question est mal posée. Nous avons vu à la faveur de quelles circonstances ces personnages avaient considérablement étendu leurs pouvoirs et leurs richesses. L'unification du pays et la défaite des tribus ont favorisé leurs ambitions féodales, sans pour autant leur assurer la confiance des vaincus. La volonté récemment exprimée par le sultan de transformer à son profit l'Empire en un État centralisé, l'accord parallèle du souverain avec les nationalistes, ont, pour des raisons différentes, conduit les grands chefs du Sud et la Résidence de Rabat à devenir des alliés solidement unis. Mais ce conflit qui oppose le suzerain à ses vassaux menacés dans leurs intérêts n'a pas eu pour conséquence de réconcilier

le pacha de Marrakech et ses semblables avec ceux qu'ils ont expropriés et sur lesquels pèse leur arbitraire : la « marche des tribus » sur Fès, en février dernier, a été le fait de clients intéressés ou de « cavaliers » entretenus dans l'équivoque. Rien ne le prouve mieux que les manifestations qui ont eu lieu dans le bled quelques semaines plus tard : les « tribus » ont alors protesté contre cette participation qu'elles avaient fournie à une manœuvre d'intimidation, — dont elles n'avaient pas, sur le moment, saisi le véritable sens.

Bénéficiaires de la situation présente, les « seigneurs de l'Atlas » ne donneront donc pas leur concours de bonne grâce à la réalisation des réformes nécessaires. Le mouvement nationaliste non plus, du moins tel qu'il se présente actuellement. Financé et dirigé en partie par des bourgeois dont la richesse a sensiblement augmenté sous le protectorat, il pense beaucoup plus à utiliser les masses qu'à remédier à leurs misères. Les intérêts de la grande bourgeoisie marocaine ne peuvent se confondre avec ceux du prolétariat. Ce milieu-là a sa crise originale d'adaptation à un mode nouveau de vivre et de raisonner. Mais la situation des émigrants du Sud n'a pas encore pour lui de conséquences fâcheuses : il en profite plutôt.

Seul un syndicalisme indépendant pourrait fournir à ces malheureux transplantés les cadres qui leur manquent, des dirigeants instruits de l'intérêt que présentent la technique moderne et la culture politique contemporaine. Il faudrait à ces dirigeants une formation sans rapport avec le conservatisme xénophobe et intellectuellement clos de certains leaders nationalistes. La constitution de pareilles élites s'accompagnerait très vraisemblablement d'une réforme religieuse profonde, — qui séparerait le spirituel du temporel, pour la pureté du premier et l'efficacité du second. Mais l'emprise du passé est encore forte sur les Marocains...

Jacques-H. GUÉRIF.

Claude Bourdet.

LES MAITRES DE L'AFRIQUE DU NORD

Dans le jargon politique américain, on appelle « lobby » — c'est-à-dire antichambre, ou encore « pressure-group » — un groupement de personnes dont le but, avoué ou non, est d'influencer les Représentants et les Sénateurs, et accessoirement l'Administration, dans le sens des thèses ou intérêts du groupement. Un « lobby », aux États-Unis, n'est pas forcément un élément malsain de la vie politique. Ces organismes peuvent agir comme de simples sources de documentation, et se proposer avant tout d'éclairer les Congressmen. Ceux-ci sont en général, en vertu du système fédéral, encore moins au courant des questions d'importance nationale et internationale que ne le sont nos politiciens. Et l'action des « lobbies » est parfois le seul moyen permettant d'assurer obliquement une sorte de représentation des intérêts qui débordent le cadre de tel ou tel État de l'Union. Ainsi, le bureau de Washington du P.A.C., Comité d'action politique du C.I.O., fonctionne dans une certaine mesure comme un « lobby » des intérêts ouvriers. De même, le directeur d'une certaine organisation qui combat le réarmement allemand et la politique réactionnaire des États-Unis en Allemagne et s'oppose au puissant « lobby » allemand appuyé sur les Germano-Américains, me racontait en riant que son Association faisait bénévolement, par la force des choses, un peu l'office de « lobby » des intérêts français [1].

1. Ceci n'a naturellement rien à voir avec la représentation officielle de la France aux États-Unis et les couloiristes chargés d'amadouer le Congressmen à l'égard de la mendicité des gouvernements français.

Par contre, certains « lobbies » sont de terribles instruments de corruption, à la fois par les intérêts qu'ils représentent et par les méthodes qu'ils emploient. Pour influencer la politique américaine, pour abattre ou réduire à l'impuissance les hommes d'État et les fonctionnaires considérés comme favorables à une politique raisonnable vis-à-vis de la Chine communiste, le « lobby » du Kuomintang a dépensé des millions de dollars... provenant au moins en partie des fonds américains versés à Tchang Kaï-Chek. On considère aux États-Unis comme probable l'hypothèse selon laquelle la campagne de Mac Carthy contre Acheson et le Département d'État, qui a réussi à vicier toute la politique asiatique des États-Unis, aurait été financée par ce « lobby ».

Si le phénomène des « lobbies » est bien connu aux États-Unis, c'est parce que les Congressmen ne prétendent pas tout savoir, et parce que certains « lobbies » sont honnêtes et fonctionnent au grand jour. Dans nos pays, où le député, encore qu'élu par une circonscription restreinte, est censé représenter toute la Nation et être informé de toutes choses, il n'y a pas officiellement d'antichambristes. Mais la réalité est tout autre, et les « lobbies » foisonnent autour du Palais-Bourbon, du Luxembourg et des Ministères.

Toutefois, il y a lieu de faire une distinction entre la simple représentation politique d'intérêts de classe et l'action originale menée de l'extérieur par nos « lobbies ».

Comme l'étude théorique des faits politiques a été plus développée en Europe qu'aux États-Unis, et comme de grands partis spécifiquement ouvriers existent de ce côté-ci de l'Atlantique, les forces politiques de nos pays représentent, malgré toutes les tentatives de camouflage, des groupes sociaux aux contours assez nets. Les événements politiques y prennent immédiatement leur contenu sociologique, les députés votent en général conformément aux intérêts réels qu'ils représentent.

Il existe toutefois de nombreux problèmes dont la technicité, réelle ou apparente, ou le caractère inhabituel, interdisent aux députés — même conscients des intérêts de groupe dont ils sont les mandataires — une prise de position aisée et rapide. D'autre part, la distinction entre les attributions du législatif et de l'exécutif est une distinction grossière. De nombreuses décisions, dépassant de loin la simple exécution, sont prises directement par

l'administration, et des rapports présentés par elle à la représentation nationale, entraînent déjà par eux-mêmes certains votes.

Ceci définit le domaine d'action de nos « lobbies » financiers : fournir une argumentation technique aux députés supposés favorables, apaiser les scrupules des hésitants, acheter si besoin est un certain nombre de consciences — et, surtout, influencer directement l'administration en promettant de fructueux pantouflages dans les conseils de l'industrie et de la finance aux hauts fonctionnaires qui auront servi loyalement, quelques années durant, les intérêts des grandes sociétés. Telle a été au moins depuis cent ans l'action des groupements économiques français [1]. Telle fut par exemple, dans l'entre-deux-guerres, l'action du groupe Forges-Houillères-Électricité-Assurances, dont *Le Temps* fut le porte-parole. Telle est, aujourd'hui encore, l'action du groupe Boutmy, centre d'action politique de la Confédération du patronat.

Mais la véritable « chasse gardée » des « lobbies », c'est le domaine colonial, et ceci pour nombre de raisons. D'abord l'antichambrisme coûte cher : journaux et journalistes à subventionner, parlementaires à « aider », sinécures à réserver aux bons serviteurs de l'Administration, de l'Assemblée, ou du Sénat, hommes sûrs à faire élire dans ces deux derniers organismes, où ils seront les pôles de la défense des intérêts qui les ont mis en avant. Or, le capitalisme agraire, industriel et commercial fait aux colonies des bénéfices fabuleux, grâce aux bas prix de revient permis par une main-d'œuvre sous-payée [2], grâce aussi à un système fiscal « sur mesures », qui ne pèse lourdement que sur la masse des consommateurs locaux, en majorité indigènes. Ces énormes profits permettent d'alimenter aisément les caisses noires des « lobbies », en même temps qu'ils encouragent les dirigeants des entreprises coloniales à dépenser beaucoup d'argent et d'énergie pour maintenir le *statu quo* économique, et donc le *statu quo* politique dans les territoires colonisés.

D'autre part, les colonies sont le terrain d'action par excellence

1. Voir l'action des Compagnies de Chemins de Fer en 1848-1852, dans l'excellent livre de Henri Guillemin, *Histoire des Catholiques français au* XIXe *siècle.* (Milieu du Monde.)

2. Un colon algérien paie sa main-d'œuvre agricole 200 francs par jour sans charges sociales. Il vend son vin au même prix qu'un viticulteur de l'Hérault. Situation identique pour une entreprise sardinière de Safi (Maroc), dont la main-d'œuvre presque uniquement féminine est payée 250-300 francs par jour, pratiquement sans charges sociales, etc., etc.

des « lobbies » parce qu'aucun groupe de problèmes n'est aussi mal connu de l'opinion publique et des politiciens métropolitains que celui-là, aucun n'est aussi vicié par des représentations toutes faites. Les réactions de la plupart des Français en matière coloniale sont commandées par des leçons de manuels scolaires d'histoire, profondément enracinées dans le subconscient collectif de la Nation. Neuf Français sur dix croient que la France est allée « porter la civilisation » (chrétienne ou laïque) à des « peuplades sauvages ». Ce brouet tricolore est la conséquence d'une d rivation de l'orgueil national, humilié après 1815 et 1871, — dérivation utilisée sciemment par les politiciens affairistes de la IIIe République, qui ont veillé à ce que l'Enseignement donne de la conquête et de l'exploitation des colonies les versions rassurantes propres à enthousiasmer chaque tempérament enfantin : extension du christianisme pour celui-ci, du progrès laïc pour celui-là, « geste » héroïque des nouveaux paladins pour d'autres encore.

Chacun de nous est, dès son plus jeune âge, pris dans ce filet de supercheries. Et il faut beaucoup de chance pour pouvoir se libérer d'un moule dont on ne soupçonne pas l'existence. Finalement, pour la plupart des Français, et spécialement après une période humiliante comme celle de 1939-1945, les « colonies » sont une sorte d'alibi féerique qui console des avatars de l'histoire et de la petitesse quotidienne, et dont on *sait* — sans savoir d'où on le sait — qu'elles sont « indispensables à la France ». Ces certitudes, montées des bancs de l'école, sont rangées dans quelque grenier de la conscience; en temps normal, pas un Français ne pense aux colonies, mais chez la plupart des Français, y compris beaucoup de gens qui se croient démocrates ou même de gauche, dort un petit paquet d'émotions enfantines que les « lobbies » coloniaux peuvent faire vibrer chaque fois qu'il le faut.

Enfin, ce domaine est aussi celui où les grands intérêts économiques et financiers trouvent devant eux la plus faible opposition. La démocratie parlementaire, même arrangée style 1951, fournit aux classes populaires métropolitaines un moyen d'expression. En matière de salaires, de sécurité sociale, voire de nationalisation, les représentants politiques des milieux financiers trouvent devant eux, dans la métropole, des syndicats et des partis puissants, auxquels ils ne pourraient songer à faire prendre leurs coffres-forts pour des bureaux de bienfaisance. Malgré la désunion ouvrière, le capitalisme français ne peut, en France, pousser très

loin ses avantages. En matière coloniale, la représentation des intérêts directement contraires à ceux de l'exploitant-capitaliste, — c'est-à-dire celle des masses indigènes, — n'existait ni en matière syndicale ni en matière politique jusqu'à ces dernières années. Elle est toujours fortement contrariée sur le plan syndical; sur le plan politique, le truquage dans toute l'Afrique, depuis 1948, du semblant de représentation populaire accordé en 1945 a été une des premières victoires d'après-guerre des « lobbies ». Simultanément, ce truquage a fourni au capitalisme colonial la meilleure caution possible : celle de faux « représentants indigènes », à la solde de la colonisation.

D'autre part, la « solidarité » des masses populaires de la Métropole avec les « peuples exploités » est plus un argument oratoire pour tribuns de gauche qu'une réalité. Les masses françaises, soumises pendant l'enfance au même conditionnement intellectuel que le reste de la Nation, sont souvent fort cocardières en matière coloniale. Le bluff des « lobbies » les trompe plus souvent que les chefs des partis de gauche, plus conscients, ne voudraient l'admettre. Ensuite, la distance, qui n'est pas gênante pour les Compagnies par actions, est un grave obstacle à l'exercice de la solidarité syndicale et politique. Les masses métropolitaines sentent trop peu leur communauté de destin avec les masses indigènes pour aider celles-ci activement dans une lutte qui paraît aux prolétaires de Paris, de Bordeaux ou de Marseille (et à plus forte raison de Lyon ou de Lille) se passer sur une autre planète. Sans doute l'arrivée au pouvoir de gouvernements de gauche amène-t-elle quelques progrès outre-mer. Mais la disproportion est flagrante entre l'action de cette gauche *ici* et *là-bas*. De plus, la puissance du Front Populaire ou de la Résistance diminue-t-elle en France tant soit peu, aussitôt leur action cesse totalement outre-mer et les colonies se retrouvent livrées à leurs maîtres habituels. Tout se passe comme si une membrane semi-perméable séparait la France de la prétendue « France d'outre-mer ». Il faut un torrent populaire pour faire filtrer à travers cette membrane quelques gouttes de liberté, — mais la réaction politique et sociale la traverse sans la moindre résistance.

L'étude des procédés d'influence de l'oligarchie financière dans la Métropole est difficile; il y faut une patience de chartiste et un flair d'Indien, car cent ans de pratique et la sélection opérée parmi les meilleurs techniciens du pays ont fait des maîtres de

l'économie française des princes du camouflage. Encore plus difficile est cette analyse quand elle porte son regard sur l'action du capitalisme colonial, ou plutôt du capitalisme aux colonies. Un grand nombre de renseignements doivent en effet être rassemblés sur place; la solidarité de la société coloniale rend difficiles de telles enquêtes; quant aux intellectuels et techniciens autochtones, qui devraient en être les auxiliaires naturels, ils ne sont pas encore portés vers une forme de lutte aussi scientifique.

Ainsi, je ne fournirai aujourd'hui que quelques exemples, relatifs à l'Afrique du Nord, du processus que je viens de définir. Peut-être aurai-je la chance d'intéresser des lecteurs mieux placés que moi pour poursuivre une recherche passionnante : c'est ici, en effet, que se trouve la clé de l'effarante contradiction qui existe entre notre démocratie métropolitaine et le fascisme français outre-mer.

* * *

La liaison entre capitalisme colonial et politique métropolitaine existe depuis les débuts de la colonisation. Dans nombre de cas, elle est même antérieure, et l'annexion ou l'établissement d'un « protectorat » ont été suscités par les Sociétés d'investissement outre-mer. Henri Rochefort et Georges Clemenceau ont dénoncé, en 1881, l'action de la Société Marseillaise, propriétaire du gigantesque domaine de l'Enfida, celle de la Société du Bône-Guelma (aujourd'hui Compagnie Fermière des Chemins de fer Tunisiens) et du Crédit Foncier d'Algérie-Tunisie (même groupe), dans le déclenchement de l'expédition française en Tunisie, organisée par Jules Ferry et le Consul de France affairiste Roustan, à la barbe du Parlement. Qui connaît ces détails aujourd'hui, hormis les lecteurs de l'historien Charles-André Julien[1]? Les enfants des lycées apprennent (Pagès, classe de 8e-7e, p. 207) : « *Pendant la IIIe République, la France a su conquérir et organiser un empire colonial plus vaste et plus riche que celui qu'elle a perdu sous Louis XV. Elle le doit surtout à un ministre prévoyant et courageux, Jules Ferry, qui malgré l'opposition très vive d'une partie de la Chambre entreprit de nouvelles conquêtes hors d'Europe. A côté de l'Algérie, le protectorat français s'étendit sur la Tunisie voisine.* » Et pan sur Louis XV:

1. *Histoire de l'Afrique du Nord* (Payot)

voilà les républicains satisfaits. La France a « conquis » — sur qui? on ne sait pas; probablement sur la « misère » et « l'analphabétisme ». Le protectorat s'est « étendu », — sans doute par l'effet d'une loi physique. La police des « lobbies » coloniaux, et des ministres de l'Instruction publique à leur service, a été bien faite.

Même histoire pour le Maroc : ici la conquête, et les grandes dépenses d'hommes et d'argent consenties par la France de 1912 à 1924, ne s'expliquent que par l'action persévérante poursuivie depuis 1902 par la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui est aujourd'hui le maître du Maroc, et dont Rouvier fut, en 1912, le principal agent d'exécution. Mais le manuel Pagès écrit évidemment : « *Vingt-cinq ans plus tard, grâce à la fermeté et l'habileté du général Lyautey, la France établit également son protectorat sur le Maroc.* » Et résumant cette glorieuse histoire, le brave mystificateur de nos enfants conclut : « *Hors d'Europe, la France a donné la civilisation et la paix à soixante-huit millions d'hommes.* »

L'Interconnexion

La première explication de la puissance politique du capitalisme français en Afrique du Nord est fournie par les liaisons étroites qui existent entre les différents genres de colonisation. Le capitalisme a dans le Maghreb plusieurs visages, et tout d'abord un visage agricole : soit que des firmes financières de la Métropole aient acquis de grands domaines dont elles font assurer la culture par des directions locales ou qu'elles louent à des fermiers, — soit que des colons individuels aient réussi, généralement grâce à la protection administrative, à s'enrichir et à acquérir de vastes terres. Dans presque tous les cas, il s'agit de propriétés dont les indigènes ont été spoliés. L'opération a pu se présenter sous la forme d'une expropriation pure et simple, par exemple l'expropriation des terres collectives des fondations pieuses, ou des terrains de parcours des tribus nomades. Ou comme « punition » de quelque « faute » : cas des 500.000 hectares volés aux Kabyles en 1872, à la suite de l'insurrection de Moqrani[1]. Elle

1. Ch.-A. Julien. *Histoire de l'Afrique du Nord.*

a pu consister aussi en un achat sous ocntrainte, comme cela se pratique quoditiennement au Maroc avec la complicité des caïds domestiqués. Enfin, les terres peuvent provenir simplement du rachat à vil prix du domaine de petits fellahs ruinés par l'impôt et les mauvaises récoltes.

L'actuel propriétaire, même s'il n'est pas responsable du vol ou de l'extorsion qui ont fondé sa propriété, et même si ses efforts ont énormément amélioré les terres par lui cultivées, sait que le vol initial n'est pas oublié par les familles ou tribus qui en furent victimes. Il sait que toute libération politique risque de remettre ses titres en question. Et voici un autre aspect : l'arbitraire de la police au service des colons agit plus librement à la campagne qu'en ville, les grèves agricoles sont quasi impossibles et l'organisation syndicale agricole est pourchassée. Ce qui permet d'exploiter les travailleurs agricoles indigènes jusqu'à la limite d'épuisement. Pour ces deux motifs, la colonisation agraire est encore plus farouchement raciste et cruellement réactionnaire que ne le sont les autres milieux d'origine européenne.

Mais il y a aujourd'hui, entre capital industriel et capital agricole, de nombreuses liaisons; en voici quelques exemples.

M. Aucouturier, président de la Fédération des Chambres d'Agriculture du Maroc, membre du Conseil du gouvernement Chérifien, et qui est une des personnalités les plus influentes du Maroc, est administrateur de la Banque Commerciale du Maroc, affiliée au Crédit Industriel et Commercial. Il y siège à côté de M. Jacques-Georges Picot (C.I.C. et Suez) et Wenger-Valentin (Pétroles). D'autre part, M. Alfred Pose, président de la B.N.C.I. Afrique, vice-président ou administrateur de toute une série de Sociétés bancaires et industrielles, participe aussi à des Sociétés agricoles comme la Société Africaine de participation et gestion, la Société d'investissements agricoles, etc... La Compagnie des Phosphates et du Chemin de fer de Gafsa, rattachée aux banques protestantes Mirabaud-Hottinguer et au groupe Nervo (Mokta-el-Hadid), qui produit 90 % du fer et 70 % des phosphates tunisiens, possède aussi 30.000 hectares de terres. Même situation pour les Chemins de fer Tunisiens (Chemins de fer et Phosphates), société liée au Crédit Foncier d'Algérie et Tunisie, — oû s'exerce d'ailleurs l'influence d'Alfred Borgeaud, potentat de l'agriculture algérienne. On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de cette interconnexion, due au fait qu'une partie importante des terres du

Maghreb est exploitée par de grandes sociétés fondées par le capital industriel et financier métropolitain.

D'autre part, l'interconnexion régionale des pays du Maghreb est au moins aussi poussée que celle des différentes branches économiques. Les investissements principaux et la domination économique se sont en gros répartis historiquement de la manière suivante : les vieilles Banques (Comptoir d'Escompte B.N.C.I., ex. B.N.C., Crédit Industriel et Commercial, Banques protestantes), se sont installées en Algérie et Tunisie. Le Maroc est devenu le fief de la Banque de Paris et des Pays-Bas [1]. Mais toute une série de participations assouplissent cette répartition et assurent l'interconnexion des trois pays. La Banque protestante s'insère au Maroc avec les affaires Mallet (Sopacof, société africaine de placements, Compagnie privée Marocaine) et Mirabaud (Mokta el Hadid et Chérifienne d'Études minières, etc.). La Pennaroya, Société du groupe Rothschild, qui domine dans les mines marocaines, est aussi installée en Tunisie, où elle produit 92 % du zinc et 30 % du plomb. La B.N.C.I. Afrique du Nord, le C.I.C. et ses filiales, l'Union Parisienne, interviennent dans les trois pays du Maghreb, et des hommes d'affaires — comme Épinat et Mourgnot, de l'Omnium Nord Africain, Renaudin du Crédit Foncier d'Algérie et Tunisie, l'armateur Schiaffino, Président de la Chambre de Commerce d'Alger — ont un puissant réseau de participations s'étendant de Tunis à Casablanca.

Et cette interconnexion du capitalisme franco-moghrebin va croissant. La conséquence de cet état de choses — c'est que le capital franco-moghrebin est un bloc. Sans doute, des différences, des antagonismes existent entre sociétés rivales, entre industrie et agriculture, entre capitalistes d'esprit libéral et capitalistes de combat. Mais toutes ces distinctions s'effacent devant la communauté d'intérêts fortement entretoisée par toutes ces liaisons financières et qui fait de chaque agrarien, industriel, négociant

1. La Banque de Paris, « Marquis de Carabas du Maroc », contrôle dans l'empire chérifien la Banque d'État (Banque d'émission), la Compagnie des Chemins de Fer du Maroc, l'Énergie électrique du Maroc, la Compagnie Générale du Maroc, la Société Marocaine de Distribution d'Eau, Gaz, Électricité, les Compagnies des Ports de Mehedya, de Rabat-Salé, de Tanger, de Casablanca. Elle est associée au groupe Épinat (Omnium Nord-Africain) et à la Pennaroya (Mines d'Aouli, etc.). Elle est intéressée à au moins cent cinquante affaires marocaines et il n'y a pas une industrie importante sur laquelle la Banque n'ait un droit de regard.

ou financier, un individu intéressé au maintien dans tout le Moghreb d'un *statu quo* économique et social générateur de profits fabuleux, — *statu quo* qui ne pourra être maintenu qu'aussi longtemps qu'un statut politique appuyé sur les fusils, les mitrailleuses, les tanks et les avions français empêchera tout développement sérieux de la revendication sociale dans le Maghreb. Il n'est pas un colon qui ne comprenne qu'une concession faite à Tunis à l'esprit du XXe siècle entraînera, dans les plus brefs délais, un changement similaire à Alger et à Rabat.

Il faut donc, pour les capitalistes d'Afrique du Nord, conserver « ce qui est », à toute force et par tous les moyens. Cette stabilisation se fait d'abord nécessairement à l'échelon local. C'est pourquoi l'interconnexion des forces économiques se double, en Afrique du Nord même, de la domination de ces mêmes forces sur la politique et sur l'Administration. Cette domination rend possible la mise en place des « lobbies » parisiens, en même temps qu'elle est consolidée par eux.

Le premier échelon de cette prise en mains s'effectue par le moyen de la représentation officielle des Français du Maghreb. Qu'il s'agisse d'assemblées professionnelles ou semi-professionnelles (Conseil du gouvernement Marocain, anciennes Délégations Financières d'Algérie, ancien Grand Conseil tunisien) ou plus « démocratiques » (Section française de l'Assemblée Algérienne et de l'actuel Grand Conseil Tunisien, circonscriptions électorales algériennes à l'Assemblée Nationale et au Conseil de la République), le résultat est à peu près le même. Dans le Maghreb, le « petit » Français vote presque toujours pour le « gros », parce qu'il est lui-même un bénéficiaire du système. Il n'y a presque pas de véritable prolétariat français en Afrique du Nord; ouvriers, employés, petits fonctionnaires sont des « cadres »; leur train de vie est très supérieur à ce qu'il serait en France, leur situation sociale les distance de l'indigène qu'ils méprisent, et la plupart désirent plus que quiconque qu'un tel système se perpétue. La représentation légale des Français du Maghreb est donc assurée, à quelques exceptions près, par les dirigeants locaux du capitalisme agraire et industriel (genre Aucouturier au Maroc, Borgeaud en Algérie) ou leurs serviteurs (Chevallier en Algérie, Colonna et Casabianca en Tunisie).

Le deuxième échelon, c'est la pénétration administrative. En grande majorité, les fonctionnaires subalternes ne se différencient

pas des autres Français du Maghreb et partagent leurs préjugés racistes et leur sentiment de caste. Ceux qui viennent de France sont vite gagnés par cette méprisante euphorie. Mais les maîtres de l'économie nord-africaine ont des instruments de contrôle plus précis. Les hauts postes de l'Administration sont truffés d'hommes à eux, qui exécutent leurs ordres avant ceux du représentant théorique de la Métropole. Ainsi, le patron véritable de l'Administration civile algérienne n'est pas aujourd'hui le gouverneur Léonard, mais le secrétaire général du gouvernement général, Cuttoli, neveu de Paul Cuttoli qui fut le maître de l'Algérie par la grâce de la finance algérienne, après Étienne Thomson. Le secrétaire général Cuttoli est le fidèle agent d'exécution du milieu auquel il appartient. De plus, le grand électeur de Paul Cuttoli, délégué par la grande colonisation à ce rôle de manager, était Joseph Renucci, autrefois notaire à Constantine, notaire à Alger depuis 1937. M. Joseph Renucci n'a pas été seulement l'artisan de la carrière judiciaire de son frère Étienne Renucci, aujourd'hui procureur général à Tunis, après avoir été procureur de la République à Oran, puis à Alger. M. Joseph Renucci a aussi fait nommer M. Paul Susini, aujourd'hui procureur général à Alger (marié à une demoiselle Borgeaud), et M. Bertrand, procureur de la République dans cette même ville : le notaire Renucci est en effet aujourd'hui le grand électeur de René Mayer, — qui a remplacé Paul Cuttoli sans avoir encore sa solidité, mais dont toute la situation politique dépend aussi, à travers Renucci, de la bonne volonté de ces messieurs du vin, du liège, de l'alfa, etc...

Cette emprise explique déjà à elle seule la faiblesse des gouverneurs généraux ou résidents. Ou bien ils se comportent en bons domestiques du patronat d'Afrique du Nord, et alors celui-ci leur concède volontiers le droit d'amuser la galerie en portant de beaux uniformes, — ou ils essaient de défendre l'intérêt général; ils est alors aisé aux maîtres réels de l'Administration de les mettre à la porte. Eirik Labonne, résident libéral, fut liquidé en 1947 pour n'avoir pas su refréner les paroles « insolentes » prononcées par le Sultan à Tanger. Mais le Sultan avait été sciemment poussé à bout par les tracts injurieux fabriqués contre lui, à l'insu du résident, par les soins du colonel Lecomte, homme d'Aucouturier à la Résidence, — provocation à laquelle s'était ajoutée la fusillade des Sénégalais contre les misérables habitants du bidonville de Ben-Msik, que seule l'inertie concertée de la police rendit possible.

Le général Juin, homme docile à l'égard du pouvoir réel sous ses apparences de matamore, fut bien vu des colons. Il n'empêche que pour avoir un jour accepté de rendre aux habitants de Fez l'eau précieuse que leur volaient les colons de la région, il provoqua de la part de ceux-ci un véritable *tolle*, et les dirigeants de la Chambre d'Agriculture de Fez menacèrent de lui interdire l'accès de la région : Juin s'exécuta et rapporta le décret.

Le « Lobby » parisien

Le complément indispensable de la puissance politique des capitalistes d'Afrique du Nord réside dans leurs possibilités d'agir à Paris. En effet, il ne suffit pas de pouvoir mener l'Administration par l'intermédiaire des secrétaires généraux et autres personnages; un Résident ou Gouverneur énergique pourrait se rebiffer. Or, le Gouverneur général de l'Algérie est nommé par le ministre de l'Intérieur, les résidents au Maroc et en Tunisie par le Quai d'Orsay. Il faut donc que résidents et gouverneurs sachent qu'ils sont à la merci des puissances financières et politiques d'Afrique du Nord. C'est ici qu'intervient ce que l'on peut appeler à proprement parler le « lobby » nord-africain, qui est la plus haute expression politique du capitalisme d'Afrique du Nord.

Le premier mode d'action est naturellement parlementaire. Le clavier du « lobby » est ici très étendu car l'histoire des cent dernières années a orienté différemment, sinon l'infra-structure économique des pays du Maghreb, du moins les apparences politiques. Au Maroc, probablement à cause de l'héritage de Lyautey et de Noguès, la politique est franchement d'extrême-droite. Les grands maîtres de la presse marocaine sont M. Camille Aymard et surtout M. Marcel Peyrouton : celui-ci est lié au trust Walter du zinc et du plomb et au groupe Épinat. M. Peyrouton est le conseiller écouté de tous les vichystes de la Métropole. D'autre part, deux hommes politiques qui sont aussi hommes d'affaires ont leur fief au Maroc : M. Jacques Bardoux, député, président de la Commission des Affaires Étrangères de l'Assemblée, administrateur de la Compagnie générale du Maroc et des Mines de Bouskoura, oncle de M. Jacques Georges-Picot du C.I.C. et de Suez. L'autre est M. Longchambon, conseiller de la République R.G.R.,

président de la S.T.E.I.C. Maroc, et administrateur d'une Compagnie minière.

Mais ce sont surtout les « Algériens » qui agissent sur le parti radical. Nous avons parlé de M. René Mayer. Encore plus importante est l'action directe menée par le sénateur radical Henri Borgeaud[1], grand maître de la viticulture algérienne, et également administrateur de la Nord-Africaine des Ciments Lafarge, de la Manufacture de cigarettes Bastos et de plusieurs autres entreprises. M. Henri Borgeaud est par ailleurs l'allié politique de Laurent Schiaffino, président de la Chambre de Commerce d'Alger, directeur de la Société de Navigation Schiaffino et administrateur des Phosphates de Constantine, — sociétés auxquelles participent les Peyerimhoff. Henri Borgeaud est propriétaire du journal *La Dépêche quotidienne;* sa propre surface financière et ses relations en font le personnage le plus puissant d'Algérie, et son influence est énorme au parti radical. Il représente incontestablement un des courants les plus réactionnaires du Mahgreb. On comprend que, quand un ministre radical se fait le porte-parole de ce personnage, son « radicalisme » n'ait que de lointains rapports avec ce que nous appelons de ce nom.

Après Borgeaud, ou plutôt la famille Borgeaud, le second élément le plus important de la politique algérienne est M. Blachette, industriel et politicien. Celui-ci, bien que classé « indépendant » et élu député sur une liste d'union avec le R.P.F., prétend être, vis-à-vis des Musulmans, plus libéral que les Borgeaud. En réalité, en ce qui concerne les questions essentielles (élections truquées et répression), le ton de la presse Blachette ne diffère guère de celui de la presse Borgeaud.

En Tunisie, M. Mourgnot, de *La Dépêche Tunisienne*, beau-père du sénateur Berthoin, s'apparente au radicalisme classique. M. Mourgnot est, lui aussi, un homme de la finance intermoghrebine, et apparaît aussi bien à l'Omnium d'Épinat, à Schwarz-Haumont (Casablanca), avec Peyrouton et Schiaffino, qu'à la Compagnie Fermière des Chemins de fer tunisiens. M. Colonna, sénateur R.G.R., leader du « Rassemblement Français », n'a pas lui-même, à ma connaissance, de participations financières importantes, mais il est le porte-parole à la fois des agrariens et indus-

1. Frère d'Alfred déjà cité, administrateur du Crédit Foncier d'Algérie-Tunisie.

triels les plus réactionnaires, et de la masse des petits fonctionnaires racistes inquiets de voir le fromage tunisien leur échapper. M. Colonna, lié avec le R.P.F., ami de M. René Moatti, du R.P.F., lui-même Français de Tunisie, a autant d'influence sur les gaullistes que sur le parti radical.

Il ne faut d'ailleurs pas trop prêter d'importance à ces différences politiques dues à l'hérédité propre des trois colonisations : on *parle* « vichyste » au Maroc, on *parle* « radical » en Algérie, on *parle* « gaulliste » en Tunisie, mais ces tendances apparentes représentent une même politique et les mêmes intérêts : ceux du capitalisme agraire et industriel de toute l'Afrique du Nord, auxquels ces politiciens sont tous rattachés, généralement de la manière la plus directe. Mais c'est cette diversité apparente qui donne à ces gens l'efficacité d'un véritable « lobby » en leur permettant de noyauter les différents partis politiques du centre et de la droite. Le M.R.P., toutefois, a peu d'attaches politiques en Afrique du Nord, mais peut être aisément atteint par l'intermédiaire des vieilles banques catholiques, comme le Crédit Industriel et Commercial et le Comptoir d'Escompte. D'autre part, un homme comme M. Johannès-Dupraz, administrateur de la firme Descours et Cabaud, firme d'exportation métallurgique du groupe Wendel, orientée particulièrement vers les marchés indochinois et africain (filiales au Maroc), est à la fois un personnage intéressé aux affaires moghrebines, en même temps qu'il est l'homme de confiance parisien de M. Letourneau, ministre-résident en Indochine. Il est bien placé pour faire comprendre à ses collègues que le M.R.P. doit filer droit sur les questions nord-africaines s'il veut conserver son fief indochinois.

L'ensemble de ces politiciens d'Afrique du Nord se retrouve d'ailleurs au 5, avenue de l'Opéra, où fonctionnent les centres et comités où s'organise leur stratégie. Et quand M. Henri Borgeaud dit à un Président du Conseil : « *Je vous apporte trente voix sûres si....* », il ne dit que la vérité.

Mais il faut ajouter que si députés et sénateurs d'Afrique du Nord (ou liés à l'Afrique du Nord) constituent l'avant-garde du « lobby », le gros de l'action est mené d'une manière plus silencieuse et souvent plus efficace par les financiers et industriels de la Métropole. On l'a vu par tout ce qui précède : il n'y a presque pas de grandes sociétés financières et industrielles de la Métropole qui ne soient intéressées à une affaire quelconque en Afrique

du Nord. Souvent, ces firmes tirent de plus grands bénéfices de leurs investissements dans le Maghreb que des investissements plus importants effectuées par elles en France ou à l'étranger. Même dans le conseil des affaires spécifiquement moghrebines, le président et les principaux administrateurs habitent souvent Paris et font partie de nombreux groupes ou conseils d'administration métropolitains. Il est donc aisé à ces personnages de jouer de toutes leurs relations politiques et administratives; bien souvent un député ou un ministre, écoutant un financier lui parler de questions coloniales, s'imagine avoir affaire à un interlocuteur désintéressé raisonnant en simple technicien, et ne sait pas que ce personnage « compétent » tire du Maghreb une bonne part de sa puissance et de ses revenus.

Une mystification analogue se produit aux dépens des journaux de la métropole. Si une telle cascade de mensonges déferle sur le public français non seulement à travers les colonnes de la presse des Trusts, mais souvent à travers celles de journaux indépendants ou même « de gauche », dès qu'il s'agit des colonies et notamment de l'Afrique du Nord, c'est que les rédactions parisiennes, profondément ignorantes de la véritable nature des problèmes coloniaux, sont constamment informées par le canal de leurs correspondants permanents en Afrique du Nord ou par l'A.F.P. (c'est-à-dire par les correspondants permanents de cette agence). Tous ces correspondants permanents, appartenant soit à la presse locale, soit au milieu administratif ou au milieu colon, sont absorbés par la société raciste qui les entoure, même quand ils n'en sont pas issus, et diffusent ses thèses afin de ne pas être mis en quarantaine et persécutés de mille manières. Pour qu'il en soit autrement, il faudrait d'abord que les dirigeants de la presse métropolitaine soient conscients de ce processus, — ensuite qu'ils choisissent leurs correspondants parmi les rares Français du Maghreb qui préfèrent la vérité et l'équité à la défense des privilèges raciaux. Donnons-en un exemple parmi cent : M. de Montéty, qui a longtemps été correspondant du *Monde* en Tunisie, est un ancien contrôleur civil et se signala, pendant la guerre, en intervenant pour l'intensification du recrutement tunisien pour le S.T.O.; M. de Montéty a d'ailleurs écrit des articles assez modérés, où il semblait admettre certaines nécessités d'évolution : c'est un représentant d'un colonialisme « raisonnable ».

Mais est-il utile de dire que ses correspondances n'ont rien de l'objectivité qui caractérise le reste de ce journal?

Enfin, la pièce maîtresse du fonctionnement du « lobby » nord-africain est constituée par sa pénétration dans l'Administration Centrale. D'une manière générale, la liaison entre Finance et Administration est le résultat de l'origine commune de la plupart des grands fonctionnaires des Finances et des Affaires Étrangères, qui sortent du même milieu social et sont passés par l'École des Sciences politiques, aujourd'hui par l'École d'Administration. Certains ont obliqué ensuite vers les affaires de leur famille. D'autres ont avancé dans l'Administration, ont « pantouflé » au bout de quelques années dans les Conseils des grandes sociétés industrielles et financières, ou encore y sont entrés au moment de leur mise à la retraite. Il ne faut ni s'étonner ni s'indigner de cet état de choses, qui est une des caractéristiques normales de la démocratie bourgeoise, mais il faut en voir clairement les conséquences. Or, ce qui est vrai pour la finance métropolitaine l'est *a fortiori* pour les affaires coloniales, qui ont un besoin particulier de la protection administrative : quelles que soient l'honnêteté et l'élévation de vues d'un haut fonctionnaire, ses liaisons familiales, la mentalité de son milieu, ses relations amicales, ne peuvent pas ne pas jouer.

Ainsi, examinons le cas de la Tunisie. Les trois hauts fonctionnaires ayant eu récemment l'influence la plus directe sur les événements de Tunisie sont tous trois reliés indirectement au milieu financier qui gère le Maghreb à son profit. M. de Hauteclocque est le gendre de l'ambassadeur Conty (décédé) qui entra en 1934, au moment de sa mise à la retraite, au Conseil d'Administration de la Compagnie Fermière des Chemins de fer tunisiens et à celui de la Compagnie Algérienne (filiale de la Banque Mirabaud). M. François Puaux, fils de l'ambassadeur ancien résident général au Maroc, est membre de la Direction d'Afrique-Levant au Quai d'Orsay. C'est lui qui rédigea avec M. Maurice Schumann et, paraît-il, sans l'accord de M. Robert Schuman, le désastreux mémorandum français du 15 décembre 1951, qui provoqua la plainte tunisienne à l'O.N.U., laquelle déclencha la répression du général Garbay et les troubles. M. François Puaux est, par sa famille, allié aux Mallet, — banquiers protestants intéressés à de nombreuses affaires d'Afrique du Nord; d'ailleurs, la plus grande partie de la haute société protestante à laquelle appartiennent les Puaux

est liée — par l'intermédiaire des groupes Mirabaud, Hottinguer, Vernes, Mallet — aux affaires d'Afrique du Nord. M. Forgeot, secrétaire général de la Présidence, est un inspecteur des finances. Par son mariage avec Mlle Busck, fille de l'armateur Busck, il est allié aux Fraissinet — autres armateurs marseillais liés eux-mêmes au groupe de Cazalet, prépondérant à la Compagnie de Navigation mixte, à la Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial, et à la Société de l'Enfida en Tunisie [1]. Il n'est nul besoin de mettre en doute l'honnêteté de ces trois hauts fonctionnaires : il est assez évident que leurs relations familiales, intéressées au maintien du régime actuel en Tunisie, les ont placés dans un climat peu propre à encourager l'indépendance d'esprit, à supposer même qu'on n'ait pas cherché à les influencer directement. Et l'attitude de tous trois dans cette affaire confirme cette manière de voir. Un régime soucieux de justice aurait utilisé leurs compétences dans d'autres domaines : pas dans le domaine tunisien.

Pour terminer ce tableau, il faut encore dire quelques mots de l'utilisation des hommes de paille musulmans.

Contrairement à ce qui s'est passé dans l'Inde, la domination française n'a pas facilité le développement d'un véritable capitalisme autochtone Il existe quelques hommes d'affaires musulmans; ils sont en général nationalistes ou tout au moins attentistes, et le capital français les associe rarement à ses investissements. Par contre, ce capital a fait un large usage de l'aide que lui apportent les féodaux — hommes de paille qui servent de prête-noms à l'Administration française. Si Thami El Glaoui, pacha de Marrakech, pour prix de la cession du sous-sol appartenant à l'nue de ses tribus, a reçu 20 % des actions de l'Omnium (Épinat) que l'on appelle aussi le « Groupe Glaoui ». Comme, pour prix de sa « fidélité », l'Administration française a donné au Glaoui le droit d'exploiter et de pressurer tout le Sud marocain, il ne se fonde guère au Maroc de Société ayant à faire dans ces régions, qui ne fasse entrer El Glaoui dans son Conseil ou ne lui donne quelque avan-

1. En 1950 la Compagnie Busck et la Compagnie Mixte avaient le même président. En 1951, A. C. Fraissinet préside la Compagnie Busck; est administrateur de la Compagnie Mixte, dont le vice-président est M. G. de Cazalet, qui est aussi administrateur de la Société de l'Enfida, que préside M. E. de Cazalet. C'est ce même groupe financier qui, selon Henri Rochefort et Clemenceau, contribua à provoquer l'expédition de Tunisie en 1881 (voir plus haut). M. Forgeot, emmenant à Tunis dans son avion le fils d'un bey de rechange, a réédité très précisément le coup de Roustan.

tage. La famille du Grand Vizir, El-Mokri, autre homme de paille, est également intéressée à une série d'autres affaires : son intervention peut toujours être utile, c'est une sorte de bakchiche permanent. A Tunis, le vieux féodal Baccouche a été, si l'on en croit J. Eparvier de *France-Soir*, nommé administrateur des Ciments Lafarge (où siège également Henri Borgeaud) et président de la Société Tunisienne des Boissons Gazeuses (Coca-Cola), créée par Alfred Pose de la B.N.C.I. : voilà un homme casé et sur qui on peut définitivement compter. On comprend que la désignation de Baccouche comme président du Conseil tunisien ait pu être accueillie avec faveur par l'ensemble du capitalisme d'Afrique du Nord et de la Métropole, et sans doute ces milieux sont-ils même à l'origine de sa désignation.

Voilà donc les maîtres de l'Afrique du Nord : la démocratie, bien entendu, n'a rien à voir en la demeure.

Claude BOURDET.

CE MALE EMPIRE...

LES BONS MAUX :

« La colonisation n'aurait-elle eu pour résultat que d'inciter à des études réalistes susceptibles d'enrichir notre connaissance de l'homme, qu'elle se justifierait par ce fait seul. »

J. Ladreit de Lacharrière. (*France Outremer*, 1er avril 1951.)

« Nous avons très bonne conscience quand nous considérons l'œuvre française outremer. »

France Outremer, N.D.L.R. (décembre 1951.)

LES VRAIS MAUX :

« Mais il existe un autre péril, moins visible et cependant non moins certain : c'est de voir l'évolution que nous pouvons considérer comme souhaitable pour l'Union Française entravée par un ensemble de recommandations et de liens juridiques dont nous risquons, si nous n'y prenons garde avant qu'il ne soit trop tard, d'avoir le plus grand mal à nous dégager. »

*** (« une haute personnalité française, particulièrement avertie des problèmes de contrôle international ») : *Une menace pour l'Union Française : l'O.N.U. voudrait contrôler indistinctement tous les territoires d'outremer.* (*France Outremer*, décembre 1951.)

« L'institution d'une assemblée législative sonnerait le glas des garanties accordées aux intérêts français. »

Les représentants des Français de Tunisie. (*Lettre remise au Quai d'Orsay, par M. Colonna*, le 26 novembre 1951.)

LES GRANDS REMÈDES :

«... (en France) d'intelligentes bonnes volontés œuvrent déjà afin de laisser au temps, grand maître oublié des choses et des hommes, l'occasion de résorber les risques d'un progrès trépidant. »

J. Ladreit de Lacharrière. (*France Outremer*, décembre 1951.)

« ... la première condition du progrès des masses d'outremer c'est

l'existence d'un ordre bien établi, assurant à la formation des cadres naturels de chaque colonie le climat convenable. »

France Outremer, *N.D.L.R.* (décembre 1951.)

« La seule réponse qu'il convient de faire aux revendications tunisiennes est un *non* catégorique et définitif. »

Les représentants des Français de Tunisie. (*Lettre citée.*)

« Ratisser du Sud au Nord et du Nord au Sud et concurremment sur les deux versants de la Dorsale, tout le pays situé entre la G.P.I. et le Cap Bon.

Traiter chaque village un par un de manière à rassurer la population, arrêter les suspects, faire saisir ou livrer les armes et les munitions.

En cas de résistance armée, agir avec brutalité jusqu'à destruction ou reddition complète des émeutiers.

Nota. — En aucun cas les armes lourdes ne pourront être employées, mais les mitraillages sont autorisés. »

Thème des récentes opérations militaires en Tunisie; opérations « *de guerre* » du 20 au 25 janvier, opérations « *de police* » (« genre *pacification* ») du 28 au 31. (Cf. *Le Drame tunisien*, Cahiers du Témoignage chrétien, nº 34.)

Méfions-nous de nous-mêmes :

« La sympathie envers nos populations d'outremer est un de nos plus incontestables « défauts » collectifs. Nous sommes la plus sentimentale des grandes races impériales. »

P. Borgeaud, *Défense et illustration de l'Algérie française.* (Cette étude a fourni la matière d'une conférence au Comité de l'Empire; cf. *Le Monde français*, juin 1947.)

Délivrons-nous des mythes :

« ... les femmes se vantaient — elles en sont revenues depuis — d'avoir été violées....

Il ne faut pas oublier que la tradition locale exige que chaque passage de troupes s'accompagne de pillages, de viols et, chose curieuse, d'avortements.

Les viols et les avortements font partie du folklore tunisien. »

Rapport du général Garbay. (Cf. *Le Drame tunisien.*)

Et retrempons nos ames au contact du sacré :

« Le docteur Habib Rekik, médecin municipal de Sfax, a été condamné par le Tribunal correctionnel de cette ville à deux mois de prison ferme pour outrage à magistrat : il était inculpé d'avoir *ostensiblement craché*

en direction de la proclamation du général Garbay annonçant l'état de siège et affichée dans le hall de la municipalité. »

Le Monde, 29 mars 1952.

Les progrès nécessaires :

« Dans le domaine social, qui vient en premier dans l'ordre d'importance humaine, on a visé (en Afrique noire) à améliorer les conditions d'existence des populations autochtones sur les points suivants :

— Les soigner et les fortifier, étant évident que le rendement des travailleurs indigènes, pour certaines races surtout, sera augmenté dans des proportions considérables lorsqu'on aura amélioré leur condition physique... »

Pierre Hud, *Quelques réflexions sur le déroulement du plan d'équipement des territoires africains.* (*France Outremer*, décembre 1951.)

La République est une femme :

« La fraternité est dans la devise républicaine. Elle l'active et l'ennoblit. Laissons-lui la dignité et la beauté de son rang. Ne l'offrons pas aux races indifférentes ou hostiles comme un cadeau, un appât. La France dans ce qu'elle a de plus pur mérite d'être désirée. »

P. Borgeaud. (*Etude citée.*)

Et ses pudeurs ont de farouches gardiens :

« ... Madagascar devient *colonie française* (1896) et Gallieni en est nommé, avec pleins pouvoirs, gouverneur... La répression est dure : l'historien Gauthier estime qu'elle a fait périr cent mille indigènes. »

Émile Tersen, *Histoire de la colonition.* (Coll. « Que sais-je? », P.U.F. 1950, p. 90.)

« ... l'insurrection malgache (1947) et son atroce répression... »

Ibidem, p. 127.

« Nous n'avons pas de leçon à recevoir des Américains, qui ont exterminé les Peaux-Rouges et qui font preuve à l'égard des noirs d'un inqualifiable racisme. »

M. Toulieu, de la Fédération du Maroc, au congrès radical-socialiste. (*Le Monde*, 25-26 mai 1952.)

« Il est des cas où il faut se battre jusqu'à la mort. Car l'application de ces textes (loi Lamine Gueye, *Code du travail*), qui va en Afrique élever des prix de revient déjà exorbitants, risque d'avoir des conséquences irréparables. Demain il faudra se battre au Parlement... contre l'extension de nouvelles mesures sociales généreuses en apparence mais qui ruineraient le pays. »

Jean Foulon, *Les Français sont un peu fous.* (*Climats*, 28 mai 1952.)

F. J.

Y...

DANS LES PRISONS D'ESPAGNE ET DANS LA CLANDESTINITÉ *(fin)*

Le pénitencier

Le Dueso est un pénitencier militaire dont la construction remonte aux premières années du siècle. Il s'élève à l'extrémité d'une presqu'île que l'Océan recouvre en partie à marée haute: le pénitencier avait été prévu pour une centaine de détenus. Il n'en abritait pas moins de 4.500 à l'époque de mon arrivée.

Le vent du large s'engouffrait en hurlant dans les couloirs. L'eau rongeait la pierre spongieuse. Les planches des baraquements pourrissaient, tandis que nous grelottions dans nos vêtements en lambeaux et nos couvertures trouées.

Aucun visiteur ne franchissait l'enceinte de ce domaine du bout du monde. Point de visites : point d'aliments frais. Les colis familiaux que nous étions autorisés à recevoir une fois par semaine, et qui mettaient plusieurs jours à nous parvenir, ne contenaient que des conserves, le chariot du ravitaillement distribuait le matin un liquide noirâtre qui n'avait jamais contenu ni sucre ni café. A midi et le soir nos gamelles étaient remplies d'un liquide nauséabond où nageaient quelques tronçons de légumes ou des épluchures.

***

C'est l'heure de la promenade dans la cour de la prison. On eût dit une de ces cours de châteaux du moyen âge qui servaient à la fois de place d'armes, de marché et de lieu de refuge. Dans la cour du Dueso, c'était pour une heure, la même activité grouillante

Dans ce fourmillement confus, l'œil distinguait peu à peu un courant de prisonniers en marche. Quelques détenus entouraient, dans un coin de la cour, la petite table qui servait de pupitre à l'employé chargé de la remise des mandats familiaux. A l'autre extrémité de la cour, une vieille religieuse obèse tricotait derrière un petit éventaire où étaient disposés quelques paquets de cigarettes, des boîtes de conserves et des tablettes de chocolat blanchies par le temps et l'humidité. C'était l'économat. Des prisonniers s'arrêtaient. Quelques-uns d'entre eux restaient longtemps en contemplation, dévorant des yeux ces minables trésors. Mais rares étaient ceux qui s'approchaient pour faire un achat. Le « plafond » des mandats familiaux était fixé très bas, et les prix de l'économat étaient exorbitants, même pour les prisonniers les plus favorisés. Il y avait grande affluence dans la partie de la cour où l'on distribuait les colis familiaux. Les hommes se poussaient les uns les autres. D'autres, à quelques pas de là, faisaient fiévreusement l'inventaire de leur colis. On entendait des exclamations de surprise et des jurons. Les paquets étaient remis ouverts, et les gardes avaient fait leur choix.

La promenade est finie. L'appel commence. Les hommes sont formés en rangs. Le chef de service arrive, affairé. Il ne jette qu'un coup d'œil sur les hommes du premier rang. Il n'y a, au premier rang, que des joues écarlates et sanguinolentes. C'est au dernier rang que se dissimulent les barbes hirsutes, les « cochons » qui feront, demain, la corvée de cabinets.

* * *

Il pleut depuis douze jours. Au Dueso, il pleut environ 300 jours par an. La cour est impraticable. Pas de cour : plus de colis, plus d'économat, plus de barbier. La porte de la cellule n'est déverrouillée qu'au moment de la distribution de la soupe. Chaque jour, l'un d'entre nous sort quelques minutes pour effectuer la vidange du seau à immondices et pour chercher de l'eau. Nous restons toute la journée immobiles, accroupis sur le sol, les uns contre les autres. Une odeur emplit la cellule. Les étoffes lourdes d'humidité collent à notre peau. Nos corps maigres et grelottants enveloppés jusqu'au cou dans nos couvertures couleur de boue, nous avons l'air, dans le demi jour grisaille qui tombe du ventail grillagé, d'une assemblée de spectres. Les yeux fiévreux brillent dans les

visages envahis par la barbe. Deux de nos camarades ont entrepris d'échanger une cigarette contre une tablette de chocolat. Le marchandage dure depuis trois quarts d'heure. Les deux compères répètent indéfiniment les mêmes phrases, pour entendre le son de leur voix, tout en hochant la tête d'une façon sénile. Un autre jure entre ses dents. Il compte... 122... 123... Autant de minuscules taches de sang sur sa couverture. Autant d'ennemis vaincus dans la lutte quotidienne contre les parasites. Le jour tombe. Les voix se sont tues. On entend le glouglou de la pluie dans les rigoles. Tout sombre dans une somnolence gluante et noire.

*
* *

On meurt beaucoup au Dueso. Le typhus y règne de façon endémique. Les médecins constatent quatre ou cinq décès par jour. « *Avitaminosis* » — disent-ils en hochant la tête. « *Avitaminosis* » — répètent les gardes. Et ce mot d'allure mystérieuse semble les rassurer.

L'un des nôtres, un jeune marin basque, est malade depuis des mois. Il tousse sans répit, et nul ne peut dormir dans la cellule. L'un des aides du médecin-chef entre en coup de vent, l'air affairé, le dos voûté, une expression de morne stupeur sur le visage. Il ne jette qu'un coup d'œil sur le marin, et écarte les mains, en geste d'impuissance. Peut-on transporter le malade à l'infirmerie? — Non : il n'y a pas de place. Il n'y a jamais de place à l'infirmerie. Celle-ci ne comporte que quelques lits, occupés en permanence par des prisonniers de droit commun. Le médecin se retire. Il revient le lendemain et les jours suivants. Il n'ordonne jamais aucun médicament. Nous ne savons trop pourquoi il vient. Lui non plus d'ailleurs. Le malade va de plus en plus mal. Il a maintenant une forte fièvre. Nous demandons de l'aspirine. Non, il n'y a pas d'aspirine à l'infirmerie. Le jeune médecin est lui-même un détenu : il voudrait faire quelque chose pour le malade. Il lui tapote l'épaule : « Allons, allons — dit-il — ça ne va pas mal du tout. »

Le marin eut une hémoptysie et mourut dans la nuit.

*
* *

Des groupes de prisonniers partent chaque jour à l'aube pour aller travailler dans les fermes du voisinage. Chaque journée d

travail leur est comptée pour deux journées de réclusion. Ainsi le veut la loi de « rachat de la peine par le travail. » Ce système, orgueil de l'administration pénitentiaire, est l'œuvre de l'Aumônier général des prisons, le Père Perez del Pulgar, que les détenus appellent familièrement P.P.P. Mais, dans leur esprit, ces initiales sous-entendent la formule par laquelle ils désignent l'Aumônier général : « para perjudicar presos » [1].

P.P.P. est certainement un homme d'affaires avisé. La journée de travail de chaque détenu est comptée 15 ptas à l'employeur. Le prisonnier touche 0 pta 50. Son épouse a droit à 2 pesetas, plus une peseta par enfant mineur jusqu'à concurrence de trois. Le « plafond » du subside familial est fixé à 5 ptas. Chaque journée de travail rapporte donc à l'administration pénitentiaire 9 ptas 50 au minimum. Le « rachat de la peine par le travail » est une excellente affaire pour les finances publiques...

L'une des théories chères à P.P.P. est l'utilisation des aptitudes professionnelles des prisonniers. Les « intellectuels » du Dueso ont été recensés. Leur tâche consistera à rédiger le journal de la prison. Mais nous ne nous soucions guère de louer quotidiennement la « magnanimité » du « Caudillo ». Le jour où nous sommes convoqués à la Direction, un vieux journaliste prend la parole en notre nom. Il a été condamné à vingt aus de réclusion, et n'a aucun espoir de sortir vivant du Dueso. « Je n'ai pas besoin — dit-il plaisamment — d'abréger ma peine par le travail, puisque ma peine se charge d'abréger ma vie. »

Puisque nous ne voulons pas rédiger le journal, nous construirons la chaussée qui conduit à la forteresse. Il faut manier de pesants blocs de pierre. Nous ne disposons d'aucun outillage et n'avons aucune expérience de ce genre de travail. D'ailleurs, la plupart d'entre nous peuvent à peine se soutenir. C'est pitié de voir ces corps décharnés, dans leurs vêtements flottants, s'efforcer de soulever d'énormes blocs de pierre. Les gardes font cercle autour de nous. Ils rient aux éclats et nous interpellent ironiquement. Des jours passent. L'administration est sourde et aveugle. Mais il paraît que l'expérience a assez duré. Des ordres retentissent. On nous fait former en rangs. Un chef de service arrive, le sourcil froncé. La distribution des punitions commence...

1. Pour nuire aux prisonniers.

Le lendemain, une équipe de spécialistes venus de la localité voisine, avec l'outillage nécessaire, acheva la chaussée en quelques heures.

*
* *

C'était un dimanche matin, pendant la messe. Il ne pleuvait pas ce jour-là. Il faisait même trop beau. Il y avait près d'une heure que nous étions immobiles, au garde à vous, sous un soleil torride. Un homme sortit tout à coup du rang, vociférant et levant le poing. Je pensai : insolation ou crise de folie. Les gardes se précipitent, maîtrisent le forcené, l'entraînent... Pas bien loin d'ailleurs... Nous ne le voyons pas, mais nous entendons le choc mou des coups et de longues plaintes de bête égorgée... Le prêtre impassible continue à officier. Dans la cour, 4.500 hommes restent figés, au garde à vous.

Le lendemain nous apprîmes que le fou était mort dans la nuit.

*
* *

Dans la gluante atmosphère du Dueso, vivotait une fièvre subtile qui minait l'esprit des prisonniers. Pedro, mon compagnon de paillasse, était un vieux laboureur de la Manche qui avait été condamné pour avoir fait partie du comité révolutionnaire de son village. C'était un homme simple, d'aspect solide. Je fus étonné de constater qu'il devenait songeur et distrait. Le sujet du chagrin de Pedro était un jeune garde qui semblait l'avoir pris à tic. Sans doute le prisonnier s'exagérait-il l'hostilité du garde. Celui-ci s'arrangeait toujours, il est vrai, pour que les corvées les plus répugnantes échoient au vieil homme. « Il aura ma peau » me disait-il ; et comme j'essayais de combattre sa manie, Pedro hochait sa vieille tête : « Si, si, tu verras ».

Je vis. C'était l'après-midi, au retour de la promenade. Pedro avait une chemise sale. Il avait été puni. Sa barbe n'était pas faite. Pedro était un cochon. Pedro traînait les pieds pour embêter son gardien. Mais on allait bien voir qui des deux aurait raison : Pedro irait au cachot. Dans la moiteur de l'après-midi, le garde harcelait le prisonnier comme un frelon harcèle une bête de somme. Le vieil homme se retourna soudain et posa sa grosse main sur le revers de la vareuse du garde. Il y avait dans ce geste moins d'impa-

tience que de lassitude : « Jeune homme, — murmura Pedro — ne vois-tu pas que tu pourrais être mon fils ». Le jeune garde avait eu peur et s'était reculé d'un bond. Le bouton de sa vareuse restait dans la main de Pedro. Le jeune homme était fou de colère. Il appela à l'aide. Les gardes emmenèrent Pedro. Le vieil homme avait porté la main sur son gardien : le cas était grave. On réunit hâtivement un conseil de guerre.

Le lendemain, au petit jour, on nous fit former en rangs dans la cour de la prison. Les hommes du peloton avaient l'air mal éveillés. Les gardes entraînaient vers le poteau une sorte de mannequin dont les pieds raclaient le sol. C'était Pedro qui criait grâce et appelait ses enfants d'une voix lamentable. Lié au poteau, il priait encore qu'on l'épargnât. La salve coupa ses supplications...

***

Un autre jour, je fus appelé à l'administration. On avait besoin d'un licencié en droit pour dresser un procès-verbal. L'employé préposé à cette besogne était absent. Je fus conduit vers une sorte de cube de maçonnerie attenant au lavoir. A l'intérieur, il n'y avait qu'une pièce sans fenêtre, aux murs nus, où étaient réunis les « officiels » de la prison et deux habitants du village voisin, requis pour servir de témoins, qui lançaient tout autour d'eux des regards apeurés.

Au milieu de la pièce se dresse, sur une petite estrade, un poteau auquel est fixé un petit siège de bois. Un peu plus haut, un large collier de fer se rattache par une clavette à une sorte de tourniquet qui permet de le serrer et de le desserrer à volonté. Un homme vérifie attentivement le mécanisme. J'ai vu cet appareil sur des gravures représentant des exécutions capitales au moyen âge : c'est le garrot. Et l'homme qui manie le tourniquet est le bourreau de Burgos.

On me fait asseoir sur une chaise tournante, devant une petite table supportant une machine à écrire. Le condamné entre, encadré par deux gardes. Bien que son visage soit envahi d'une épaisse barbe noire, il semble avoir à peine 25 ans. Je le reconnais. C'est un des prisonniers employés comme auxiliaires dans les services de la prison. Les auxiliaires ont certains contacts avec le monde extérieur. Ils ont réussi à procurer à quelques-uns d'entre nous du papier et des crayons. Ils profitent de toutes les occasions

que leur offre le service pour glisser à leurs amis un mot ou un papier. Les nouvelles ainsi recueillies sont hâtivement copiées sur des chiffons de papier que l'on se passe furtivement de main en main dans la cour, à l'heure de la promenade, au lavoir... Les prisonniers ont ainsi leur journal. Le journal de la prison est notre œuvre collective. Nous devrions tous être punis. Mais le jeune auxiliaire a été pris sur le fait et l'administration veut faire un exemple.

Le condamné a fort à faire pour se défendre du chapelain qui s'attache à lui, en homme bien décidé à ne pas le laisser échapper sans confession. Le jeune homme se dégage, repousse le prêtre avec brusquerie, et va lui-même prendre place sur l'estrade. Je reportai les yeux vers ma machine à écrire et vers le papier sur lequel j'avais déjà inscrit quelques lignes... Tel que je me trouvais placé, je devais tourner légèrement la tête pour voir le condamné. J'avais, tout à la fois, peur et envie de regarder. Je perçus un léger cliquetis de métal. Je me retournai. Le condamné était maintenant assis bien droit sur la planchette, les mains liées derrière le poteau. Le large collier de fer était fixé à son cou. Il cria d'une voix forte : « vive la République ». Le bourreau donna deux tours au tourniquet, puis, à la surprise de tous, le tourna rapidement en sens inverse : « Eh bien — dit-il — vas-tu encore crier maintenant? » De la bouche sanguinolente d'où pendait une langue noirâtre s'échappa un faible gargouillement. « Tiens, *cabron* »[1] — dit le bourreau — en resserrant prestement le tourniquet. La tête du condamné s'inclina sur le collier de fer...

*
* *

Nos geôliers crurent, sans doute, avoir atteint leur objectif : avoir brisé de façon définitive la volonté de la plupart d'entre nous. Les premières mesures de grâce furent alors adoptées. Elles furent progressivement étendues à un certain nombre de prisonniers du Dueso. Mon tour vint...

L'après-midi déclinait lorsque je fus appelé à la Direction de la prison. Je savais par un détenu employé comme auxiliaire au service administratif — les nouvelles courent vite en prison — qu'une mesure de grâce avait été prise en ma faveur. Le Directeur m'adressa un petit discours moral. Il vanta la « magnanimité »

1. Cocu.

du « Caudillo » qui m'accordait le bénéfice de la liberté conditionnelle. Je demandai à ne quitter la prison que le lendemain matin. Je savais que certains gardes phalangistes, hostiles à la mise en liberté des détenus, se cachaient dans les bois environnants pour « liquider » les « indultados » [1] qui quittaient le pénitencier à la nuit tombante. Ces attentats, officiellement attribués à des rôdeurs, étaient toujours restés impunis. A l'énoncé de ma requête, le Directeur qui ne pouvait en méconnaître le motif, se contenta de sourire ironiquement et d'acquiescer d'un signe de tête...

Premier jour de liberté

Le lendemain, je me trouvai à la porte du pénitencier, ma valise à la main. Les grilles se refermèrent derrière moi en grinçant. Pouvais-je vraiment désormais marcher à ma guise, sur le bord du chemin, ou au milieu, ou couper à travers pré? Un ordre allait certainement retentir. Peut-être en ce premier moment l'aurais-je accueilli avec soulagement. Mais rien ne se produisit. Les gardes s'étaient retirés à l'intérieur du poste. Tout était désert derrière moi et devant moi, dans la cour du pénitencier, et sur le chemin du village. Je me mis en route. J'appréhendais toute rencontre. Il me semblait que ma condition de prisonnier était inscrite sur mes vêtements en lambeaux, sur ma vieille valise en cuir usagé, sur ma barbe hirsute et mes cheveux mal taillés. Et j'ignorais ce que la masse de notre peuple pensait de nous, les prisonniers. Cette énigme était au nombre de celles que je me posais en entrant dans ce pays inconnu — le mien cependant — où j'avais tout à apprendre. Nous étions si accoutumés au mépris des gardiens qui ne nous parlaient que l'injure à la bouche que je m'attendais à être l'objet de la réprobation générale.

Deux silhouettes enveloppées de noir, la tête voilée, venaient à ma rencontre sur le chemin. L'une d'elles, passant près de moi, me lança un regard haineux : « Ils vivent — murmura-t-elle — et les nôtres pourrissent ». C'était donc là ce que pensait l'Espagne...



Je n'avais encore parcouru que peu de chemin. En me retournant, j'apercevais la silhouette du pénitencier, enveloppée dans

1. Les amnistiés.

la brume. La valise, bien qu'à demi vide, commençait à peser à mes bras débiles. Je distinguai, loin derrière moi, le floc floc des sabots d'un âne trottinant. Oserai-je demander au muletier de charger ma valise sur sa bête? Je craignais de m'attirer des injures. Quel prix devais-je offrir? Avais-je même assez d'argent sur moi? Mon pécule se réduisait à 12 ptas. J'aurais certes pu solliciter un secours de l'organisation clandestine de solidarité, composée de représentants des prisonniers de tous les partis qui s'attachait à prélever une dîme de dix pour cent sur les mandats familiaux. La réserve ainsi constituée n'avait pas seulement pour but de permettre aux prisonniers les moins favorisés d'acheter quelques vivres à l'économat : elle était aussi destinée à fournir un modeste pécule de voyage à ceux qui quittaient le pénitencier. Mais je n'avais pas voulu priver mes compagnons de ressources dont ils avaient plus besoin que moi.

Je me décidai à interpeller le muletier au moment où il allait me dépasser. L'homme, un adolescent plutôt, sauta lestement à bas de sa bête. S'emparant de ma valise, il la fixa sur le bât, et se remit en chemin, à pied cette fois. Il marchait vite, d'un pas cadencé. C'est à peine si, pendant le trajet, nous échangeâmes dix paroles. A l'arrivée au village, je voulus lui tendre une pièce de monnaie. Il leva la main en signe de dénégation. « Vous en aurez plus besoin que moi », me jeta-t-il en guise d'adieu en s'éloignant à grands pas.

***

Je me trouvais à la porte d'une modeste « fonda »[1]. Je me décidai à entrer. Je demandai à tout hasard un verre de vin. Il y avait des mois, des années que la saveur des œufs au plat me poursuivait dans mes longues heures d'immobilité et même dans mon sommeil. Modeste régal, mais dans mon ignorance des prix actuels, je ne savais si mes ressources me permettaient cette fantaisie. « Comment vont ces amis? » me demanda à brûle-pourpoint le patron. Je le regardai avec surprise. Il avait un bon visage rubicond qui inspirait confiance. Je répondis évasivement : « Comment pourraient-ils aller? » Un peu encouragé, je commandai deux œufs au plat.

1. Auberge modeste.

— Et quelque chose de plus?

— Non, je n'ai pas faim.

Le patron éclata de rire : « C'est de l'argent que vous n'avez pas. Mais ne vous inquiétez pas : on paiera pour vous ». Il me poussa vers la cuisine où il me servit lui-même un repas qui dépassait mes rêves les plus ambitieux : des œufs au plat, deux côtelettes, du fromage, plusieurs verres de vin. Je dévorais, les yeux braqués sur un écriteau fixé au mur dont la signification ne m'apparut qu'à la fin du repas : « Aujourd'hui, jour sans viande ». Je sombrai dans une sorte de somnolence dont je fus tiré par le patron qui, entrant en coup de vent, m'annonça que l'autocar de Santander était sur le point de partir. Toutes mes inquiétudes revinrent d'un seul coup. Combien coûtait le billet? Le bonhomme haussa les épaules : « Le billet est payé. Dépêchez-vous. »

***

A la gare de Santander, j'hésitai longuement. Il n'était pas question de prendre un billet. J'étais si faible que je ne pouvais penser à regagner Madrid à pied. D'ailleurs comment pourvoir à ma subsistance pendant ce long trajet? Mais si je voyageais sans billet, je ne pouvais espérer échapper au contrôle. Comme le train allait partir, je me décidai à monter. Je me rassurai en pensant que mon sort était celui de tous les prisonniers libérés. Le cas devait être prévu. Je me résolus à présenter à toute réquisition du contrôleur l'ordre d'élargissement délivré au greffe du Dueso. Après tout, que pouvait-il m'arriver de pire que d'être ramené au pénitencier?

Pressé entre mes voisins, dans un compartiment où s'entassaient une dizaine de voyageurs, j'essayai de lire le journal. Mais ma pensée était ailleurs. Mes yeux se tournaient constamment vers la porte du compartiment. Quand le contrôleur allait-il venir? Lorsqu'il se profila enfin dans l'encadrement de la porte, je me sentis soulagé. L'incertitude allait prendre fin. Je lui tendis mon ordre d'élargissement. Il n'y jeta qu'un coup d'œil, et me le rendit sans mot dire.

Vers le milieu de la nuit, je fus tiré, par une légère pression sur mon épaule, du sommeil auquel j'avais fini par succomber. Le contrôleur me faisait signe de le suivre dans le couloir. « Nous allons arriver à la gare de X... — me dit-il — Je vais être relevé

par un collègue *qui ne pense pas comme nous.* Je vous conseille d'aller au guichet de la gare et d'essayer d'obtenir un billet. »

Le contrôleur me quitta brusquement. Ses paroles étaient incompréhensibles. Mais que pouvais-je faire, sinon suivre son conseil? A peine le train était-il arrêté, que je sautai sur le quai.

Comme je m'approchais du guichet, mon attention fut attirée par le bruit d'une discussion : « Vous n'avez qu'à arriver à l'heure. Vous ne voyez donc pas que le guichet est fermé? » L'homme qui parlait ainsi, d'une voix irritée, était debout dans l'encadrement de la porte de la petite cage qui lui servait de bureau. Le voyageur retardataire finit par s'éloigner en grommelant. Toute assurance m'avait quittée. Je tendis mon ordre d'élargissement à l'employé, sans parvenir à proférer une parole.

— Ah! c'est différent, murmura-t-il.

La porte claqua. Quelques secondes plus tard, le guichet s'ouvrait. J'entrevis l'homme penché sur sa table. Je l'entendis murmurer, tout en griffonnant à la hâte : « Allons, quelle misère. » Il releva la tête : « Connaissez-vous Martinez? »

Si je le connaissais... Le petit brun à moustaches. Pendant un instant, je revis, avec une précision singulière, la cour du Dueso, le lavoir... Je crus entendre la toux sèche qui secouait sans cesse le petit Martinez.

— C'est mon cousin, me dit le préposé aux billets. « Allons, quelle misère ». Il me tendait mon billet. Il interrompit brutalement mes remerciements : « Dépêchez-vous : le train part. »

Les portières claquaient. Je n'eus que le temps de grimper dans le wagon le plus proche, comme je dépliais mon billet pour le glisser dans mon portefeuille, une coupure de 5 ptas s'en échappa...

Jusqu'à mon arrivée à Madrid, je ne pus retrouver le sommeil. Je ne cessai de penser aux incidents de cette première journée de liberté, et aux personnes que j'avais rencontrées : les gardes qui m'avaient ouvert la grille du pénitencier, les deux vieilles enveloppées de noir rencontrées sur le chemin, le contrôleur *qui ne pensait pas comme nous*, et, en regard, le jeune muletier, l'aubergiste, l'indulgent contrôleur, le préposé aux billets... Deux mondes, deux Espagnes, et entre elles deux, une coupure aussi fraîche qu'au dernier jour de la guerre civile...

Les indultados

La vie n'est pas facile pour un prisonnier en liberté conditionnelle. Encore pouvais-je m'estimer heureux : l'épreuve de la résidence forcée m'était évitée. J'avais obtenu les trois avis favorables — ceux du curé de la Paroisse, du chef de poste de la Garde Civile et du délégué de la Phalange — qui me permettaient de regagner mon domicile, à Madrid. Sans doute devais-je me présenter à intervalles réguliers à la police. Ce n'était pas, pour l'instant, ce qui me préoccupait le plus. Comment allais-je gagner ma vie? Les incapacités professionnelles qui pèsent sur les « *indultados* » m'interdisaient de reprendre ma profession de journaliste. Le barreau et les carrières libérales m'étaient fermées. L'*indultado* ne peut occuper aucun poste impliquant une responsabilité. Il ne peut même être gérant d'entreprise. Les médecins graciés eux-mêmes se voient souvent refuser la permission d'exercer leur profession.

Je pensai me tourner vers la représentation commerciale. Là encore, je me heurtai à une impossibilité : l'obligation imposée à l'*indultado* de solliciter, chaque fois qu'il veut se déplacer, une autorisation spéciale, bien souvent refusée, et qui, dans tous les cas, tarde à être accordée. Combien d'amnistiés sont-ils arrivés trop tard au chevet d'un père ou d'une mère gravement malade, en raison des délais apportés par l'administration à leur accorder un sauf-conduit?

Ma situation eût été moins grave si j'avais été capable d'exercer une profession manuelle. Je pouvais du moins briguer un petit emploi de bureau, dans une entreprise privée. C'est alors que j'entrai en contact avec le syndicat, le syndicat phalangiste, seul distributeur du travail. Les chefs d'entreprise ne peuvent en effet recruter leur personnel que par l'entremise du syndicat. Les annonces d'offres d'emplois ne peuvent être insérées dans la presse que lorsque le syndicat est incapable de présenter des spécialistes possédant les caractéristiques demandées...

Le syndicat des employés de commerce ne refusa pas de m'inscrire. J'en conçus quelque espérance. Les semaines passèrent. Un ami, comme moi prisonnier en liberté surveillée, et depuis plus longtemps, se gaussa de ma crédulité : « Les syndicats inscrivent bien les *indultados* — me dit-il — mais ils s'arrangent pour

qu'ils figurent toujours en dernier sur la liste des travailleurs en quête d'emploi. Sauf cas exceptionnel, ils ne sont jamais appelés. »

***

Bien souvent, au retour de mes courses infructueuses, je passai devant une marchande de pacotilles qui avait établi son petit éventaire au bas de la calle Alcala. Cette femme, avec laquelle j'échangeais parfois quelques mots, était la vivante image de mes craintes. J'avais appris qu'elle était, elle aussi, une prisonnière amnistiée, et qu'elle avait exercé, avant la guerre civile, les fonctions de maîtresse d'école. Allais-je me perdre, à mon tour, dans cet immense peuple en guenilles des pauvres hères, mendiants déclarés, marchands ambulants, professionnels de l'infirmité et ramasseurs de mégots, qui donnent aux rues de nos villes un aspect de cour des miracles? Pire encore, allais-je m'embrigader dans l'armée des petits trafiquants du marché noir? Mes craintes étaient d'autant plus grandes que l'on m'avait cité des cas d'*indultados* fraudeurs ramenés en prison pour y subir la totalité de la peine remise. Celle-ci n'est pas abolie, mais seulement suspendue par la mesure de grâce : un délit mineur, entraînant normalement un emprisonnement de quelques mois ou de quelques jours, peut redonner vie à la sentence initiale...

Ma situation s'arrangea par un coup de chance : grâce à des amis communs, j'entrai, comme secrétaire, chez un homme d'affaires sud-américain.

Un jeune

Déjà, en dépit des incertitudes de ma vie matérielle, j'avais repris confiance en constatant que les prisonniers politiques, loin de constituer, aux yeux de la population, de honteuses exceptions, jouissaient de la sympathie du plus grand nombre, et que l'opposition clandestine était nombreuse et bien organisée. Le sentiment d'isolement que j'avais éprouvé au lendemain de ma mise en liberté avait disparu. Je m'étais affilié à un réseau et je collaborais à la rédaction d'un journal clandestin.

Les hommes avec lesquels je me trouvais en contact m'étonnaient parfois. Certains d'entre eux étaient très jeunes, comme ce garçon,

véritable animateur de notre groupe, que nous appelions Miguelito. L'âge de Miguelito avait été pour nous celui des interminables discussions et de la découverte des idées. Mais Miguelito ne se souciait ni des livres ni des idées. Fabriquer de faux papiers d'identité, monter une imprimerie clandestine, transmettre des consignes à la dérobée à des gens que l'on affecte de ne pas connaître, telle était toute sa science. Il évoluait avec une aisance déconcertante dans ce monde de silence et de dissimulation où les hommes de ma génération, qui ont milité au grand jour, ont tout à apprendre de leurs cadets.

Miguelito parlait peu. Aussi est-ce petit à petit, en rapprochant de menus indices, en confrontant quelques phrases brèves, que je réussis à reconstituer son odyssée. Vers la fin de la guerre civile, Miguelito avait été mobilisé dans l'armée républicaine. Il avait alors dix-sept ans, l'âge de la mobilisation. Après la victoire franquiste, il avait fait partie de ces équipes de jeunes prisonniers que les vainqueurs employaient à la reconstruction des routes, des ponts, des voies ferrées. Plus tard, Miguelito avait été envoyé dans l'un des camps secrets de la sierra de Guadarrama. La tâche des milliers de prisonniers qui travaillaient dans la montagne consistait à tailler dans le roc un cimetière monumental pour les héros de la Phalange. A quelques lieues du véritable Escurial, dans le cadre grandiose et désolé de la sierra, cette « vallée des tués » devait être l'Escurial de la Phalange. Mais à côté du cimetière phalangiste, il faudra construire un autre cimetière géant : celui des prisonniers morts d'épuisement dans la sinistre vallée.

Miguelito était considéré comme un irréductible : on l'envoya à la Nasa. Ce camp, l'un des trois camps de concentration de la zone rifaine, se trouve à une trentaine de kilomètres de Ceuta. Le campement des prisonniers, qui dormaient toute l'année sous la tente, était à quatre ou cinq kilomètres du lieu du travail. Les prisonniers franchissaient à pied cette distance, matin et soir. Le travail, qui consistait à construire une route, commençait à 7 heures du matin. La durée du labeur journalier n'était pas fixée. La consigne était d'avancer chaque jour d'une certaine distance. Si le but n'était pas atteint à la fin de l'après-midi, il fallait continuer aussi longtemps qu'un reste de lumière permettait de travailler. Les détenus accomplissaient, sous un soleil torride, des journées de 12 à 14 heures. Ils ne disposaient que d'une demi-heure de repos, au milieu du jour, pour manger la soupe aux épluchures

et le quignon de pain noir composant l'ordinaire. Les gardes frappaient à coups de fouet les travailleurs fatigués dont l'activité se ralentissait et ceux qui, le soir, à l'étape du retour, traînaient les pieds à l'arrière de la colonne. Le paludisme, la gale, le typhus régnaient à l'état endémique dans le camp où les médicaments les plus courants, et l'aspirine elle-même, faisaient défaut.

Miguelito avait réussi à s'évader et à gagner le Maroc français, exploit peu commun si l'on songe que, pour chaque évadé capturé, une prime de 250 ptas (2.500 francs environ) était promise aux gardes frontières rifains. Du Maroc, Miguelito avait passé en France, et bientôt, franchissant clandestinement les Pyrénées, il regagnait l'Espagne...

Il m'arriva souvent de me demander quelle pourrait être, dans une société redevenue normale, l'activité de Miguelito. Je n'ai jamais trouvé une réponse satisfaisante. Il est d'ailleurs peu probable que la question se pose pour Miguelito...

Première arrestation

Pendant de longs mois, les membres de notre réseau eurent la chance d'échapper à la police. Je fus le premier arrêté.

Au quartier général phalangiste où je fus amené, les heures du jour passèrent avec une lenteur mortelle. L'obscurité envahit peu à peu la cellule. Rien ne survenait. L'angoisse me tint longtemps éveillé dans la nuit du cachot. Je finis par m'assoupir. Je fus éveillé par des cris déchirants. Une plainte traînante qui ressemblait à celle d'un animal blessé s'élevait, se brisait, renaissait tour à tour. Un silence pesant tomba. Quelques minutes plus tard, la porte de ma cellule s'ouvrit. Je ne puis me rappeler quel était mon état d'esprit lorsque je sortis dans le couloir, les yeux clignotants à la faible clarté d'une veilleuse. J'entrevis une masse confuse, double silhouette ployée sous le poids d'une troisième qui semblait être celle de quelque pantin désarticulé. Déjà le groupe avait disparu à la faveur d'un tournant du couloir.

Une porte s'ouvrit. Je fus poussé dans une pièce au centre de laquelle un globe électrique créait une zone de lumière blafarde environnée d'épaisses ténèbres. Je devinai plusieurs présences dans la zone d'ombre. Une voix sèche m'invita à m'asseoir. Je me laissai tomber sur une chaise. Un jet de lumière drue me frappa

aux yeux. Je ne voyais plus du tout mes interlocuteurs embusqués derrière le lampadaire. L'interrogatoire commença :

— Connaissez-vous Miguel X?

— Oui.

— L'avez-vous vu récemment?

— Je le rencontre parfois dans la rue.

— Connaissez-vous sa résidence actuelle?

En entendant cette question j'éprouvai une impression de soulagement. Ainsi Miguelito n'avait pas été arrêté. Je sus par la suite qu'il avait réussi à quitter Madrid et à rejoindre dans la campagne un groupe de *guerrilleros.* Mais j'ignorais alors cette circonstance. Je tremblais de mettre la police sur la piste de mon ami. J'aurais voulu ne pas connaître son adresse. J'assurai que je l'ignorais.

— Vous savez que nous avons les moyens de vous faire parler.

— A quoi bon? Je ne sais rien.

— C'est bon. Déshabillez-vous.

Lorsque je fus nu jusqu'à la ceinture, la voix m'ordonna de m'étendre sur une sorte de chaise longue semblable à celles que l'on trouve dans les cabinets de consultation des médecins. Un lampadaire s'alluma au-dessus de ma tête. Sa clarté fut dirigée sur mon visage. Des silhouettes que mes yeux clignotants distinguaient à peine s'affairaient autour de moi. Des minutes passèrent. Mon cœur battait à se rompre. Il ne se produisait toujours rien. La voix sèche s'éleva à nouveau :

— Rhabillez-vous.

Je sortis en chancelant, n'osant croire à ma chance. A peine avais-je regagné ma cellule depuis quelques minutes, me croyant sauf, au moins jusqu'à la nuit suivante, que la porte se rouvrit. Un garde me fit signe de le suivre. Je fus reconduit à la salle d'interrogatoire. Les mêmes questions me furent posées. Je dus m'étendre à nouveau sous la clarté du lampadaire. Je pensai : « Tout à l'heure, nous n'en étions qu'à la menace. Mais voici le moment venu. »

— Rhabillez-vous, ordonna la voix sèche.

La même scène devait se reproduire à six reprises au cours de la nuit. La septième fois, je fus conduit, au sortir de ma cellule, dans une autre salle où je me trouvai en présence d'un homme en blouse blanche; un médecin. Il m'ausculta, procéda à une prise de sang et rédigea ma fiche médicale avec le plus grand soin. Au sortir de son cabinet, je questionnai l'un des gardes : « Pourquoi

m'a-t-on fait examiner par un médecin? » Mes gardiens jusqu'alors avaient paru ignorer mes questions. Cette fois-ci l'un d'entre eux se tourna vers moi en ricanant : « C'est peut-être pour savoir ce que tu es capable de supporter. »

Je pensai : « Nous y voici. » Je me trompai : les gardes me reconduisirent dans ma cellule.

J'étais si épuisé que je tombai aussitôt dans une somnolence qui ne m'empêchait pas de ressentir la brûlure de mes yeux transpercés de mille points lumineux. Je passai le reste de la nuit et une partie du jour suivant dans un état de demi-conscience, hanté du souvenir confus des scènes de la soirée. Je m'éveillai tout à fait dans l'après-midi. C'est en vain que j'essayais de me ressaisir et de distraire ma pensée : je ne pouvais détacher mes yeux de la porte, cette porte qui, j'en étais sûr, allait bientôt s'ouvrir.

Elle s'ouvrit au crépuscule. Mais le garde qui me fit signe de le suivre ne me conduisit pas dans la même direction que la veille. Je fus conduit au palais de justice où je me trouvai en présence d'un juge d'instruction qui, après un bref interrogatoire, me signifia ma mise en liberté. La décision du juge n'était pas ce qui me surprenait. Aussi bien en l'absence de preuve sérieuse, n'en pouvait-il prendre d'autre. Mais, de mémoire de résistant, il était sans exemple qu'un prisonnier politique ait été conduit dans les soixante-douze heures, comme le prescrit la loi, devant un juge civil et interrogé dans les formes. Je regardai le juge comme s'il allait me donner la clef de cette énigme. « Eh bien, qu'attendez-vous pour partir? » me demanda-t-il avec impatience.

Je ne devais comprendre que plus tard la raison de la mesure sans précédent dont je bénéficiais.

Deuxième arrestation

Il y avait plusieurs mois que j'avais repris mon activité dans mon réseau. Ce soir-là, je me rendis au cinéma, comme je le faisais une fois par semaine pour y rencontrer Conchita, une jeune fille qui travaillait avec nous depuis six mois environ, et qui faisait preuve d'une habileté et d'un zèle peu communs. Pour assurer, sans éveiller les soupçons, la transmission des consignes et des documents, nous avions imaginé de nous retrouver une fois par

semaine dans une loge de cinéma. Je m'étais assuré par de larges pourboires la complaisance du personnel qui nous prenait pour des amoureux soucieux d'éviter les indiscrétions. Le fracas de la musique couvrait nos voix, et nous pouvions parler en toute liberté. Ce soir-là, je devais remettre à Conchita un paquet de tracts nouvellement imprimés auxquels nous attachions une importance particulière. J'étais venu en compagnie de deux gardes du corps qui s'assirent à peu de distance de notre loge et qui devaient me donner l'alarme en cas de rafle. Mais ils n'eurent pas le temps d'intervenir : deux policiers en civil, que rien, tout d'abord, n'avait désignés à leur attention et qui semblaient agir à coup sûr, marchèrent droit sur notre loge. Il était inutile de résister.

Dans la voiture qui nous emmenait, je ne me posais qu'une seule question : qui donc nous avait vendus? Car il était évident que nous avions été dénoncés.

L'interrogatoire commença dès notre arrivée au quartier général phalangiste. Comme je refusais de répondre aux questions posées, les Phalangistes me menacèrent de soumettre à la torture ma compagne qui, muette, assistait à l'interrogatoire. Que pouvais-je faire, sinon me taire encore et toujours. Conchita fut entraînée dans la pièce voisine, d'où s'échappèrent bientôt des cris déchirants.

Quand j'évoque aujourd'hui les alarmes de cette soirée, je suis pris de fou-rire. Comme j'étais loin alors de soupçonner que la jeune femme, commodément assise, était en train d'égrener avec talent une gamme de plaintes simulées. Conchita appartenait à cette catégorie d'agents provocateurs que la police introduit si fréquemment dans les réseaux pour les noyauter. Les gardes étaient si certains que je ne reverrais pas mes camarades que, le lendemain, ils me révélèrent la supercherie avec de grands éclats de rire. Je compris alors la raison pour laquelle j'avais été, une première fois, remis en liberté. Sous les yeux de Conchita qui rapportait à la police mes gestes et mes propos, j'avais joué, sans le soupçonner, le rôle d'un appeau. Conchita avait été très mêlée aux activités de notre réseau. J'avais donc lieu de penser que la plupart de mes compagnons avaient été arrêtés.

Cette fois, les policiers n'avaient plus aucune raison de me ménager, et ils espéraient m'arracher les quelques renseignements qui avaient pu échapper à la sagacité de Conchita. L'interrogatoire dura quarante-huit heures. Je ne retournai pas une fois à ma cellule

et je ne pris aucune nourriture pendant ces deux journées. Le interrogateurs se relayaient auprès de moi. Ils me mitraillaien de questions, toujours les mêmes, scandées sur le même ton méca nique. Je croyais encore les entendre pendant les brefs intervalle qui séparaient les interrogatoires. Deux gardes civils armés d leurs Mausers s'asseyaient alors près de moi, de telle façon que j fusse placé entre eux. Ils avaient pour mission de m'empêcher d dormir. Lorsque je m'assoupissais, un violent coup de cross m'éveillait. Voyant que je ne réagissais plus, les gradés, à la fi de la seconde journée, m'abandonnèrent aux gardes. Frapp de tous côtés, à coups de poing, à coups de pied, à coups de crosse je tombai sur le sol. J'entendis confusément l'un des gardes s'écrier « Et il ne pleure même pas, le salaud. » Je reçus alors au visag un coup de crosse si violent que plusieurs dents sautèrent. Ensuite je ne me souviens plus de rien...

Je m'éveillai dans ma cellule, avec une intolérable douleur d tête. J'avais peine à ouvrir ma bouche, pleine de sang coagulé Je pleurai pendant un long moment, à chaudes larmes, comm un enfant, accablé par un sentiment d'impuissance totale plu encore que par la douleur physique et l'appréhension de l'aveni Je ne pouvais cependant me faire d'illusions. J'étais un *indultad* et j'avais été pris en flagrant délit, avec un paquet de tracts. Mai ce n'était pas à la mort que je pensais. Pas à la fin, mais à ce qu allait se passer avant. Aujourd'hui, je n'avais rien révélé. Me geôliers allaient tout mettre en œuvre pour me faire parler. J coordonnais toutes les activités du réseau. Je connaissais tous se secrets... Il ne fallait pas que je parle... Mes inquiétudes se révé lèrent vaines. Mes camarades firent un effort exceptionnel : il réunirent une importante somme d'argent et réussirent à soudoye un gardien. Il n'est rien que l'on ne puisse acheter dans une priso franquiste... à condition d'avoir la somme nécessaire. Je parvin à m'échapper. De quelle façon? Les circonstances importent peu Un peu plus tard, je dus passer en France...

***

Pour moi, l'épreuve était finie. Mais ce qui, pour moi, n'est plu qu'un souvenir, est la réalité présente pour mon pays, pour me amis, mes anciens compagnons. Il y a encore des prisonniers a Dueso, des forçats dans la sierra de Guadarrama et à la Nasa. Me

camarades du réseau, ou ceux qui les ont remplacés, sont en butte aux mêmes dangers que jadis, aux mêmes traquenards... On lit parfois dans la presse étrangère quelques lignes annonçant la condamnation à mort et l'exécution d'un *atracador* [1]. Cette nouvelle soulève parfois une courte indignation : elle n'éveille, dans l'esprit du lecteur, aucune image précise. Ces lignes n'ont un sens que pour ceux qui ont fait partie du grand circuit fermé des prisons et de la clandestinité. Pour ceux-là, elles éveillent un flot d'images précises : le conseil de guerre avec ses figurants en uniforme, volontairement sourds et aveugles, les mornes promenades dans le préau d'un pénitencier, les heures d'immobilité au garde à vous, sous un soleil torride, le parloir avec son double grillage où se perdent les adieux, les petits matins des exécutions, avec leur bise glacée, le piétinement des gros souliers des soldats sur la terre molle et le cliquetis des fusils entrechoqués.

Si j'ai réussi à faire entrevoir cette réalité, à glisser un peu de substance vivante entre les lignes des communiqués, l'évocation de mes souvenirs n'aura pas été inutile.

Y...

(*Traduit et adapté par Elena de La Souchère.*)

1. Bandit; expression employée par la presse phalangiste pour désigner les membres de la Résistance.

DÉSIRÉE HELLÉ

Romi exposait le mois dernier les œuvres de Désirée Hellé dans sa galerie qui est aussi une boutique d'objets cocasses où l'on ne vend rien, où se réunissent des originaux, chercheurs de pittoresque. Romi, le sourcier qui a redécouvert 1900, qui a lancé le Saint-Yves, qui en a façonné les vedettes, recevait quelques amis le soir du vernissage :

Le guetteur de graines de sophora qui guette dans le square miniature de la rue de Seine;

Le collectionneur d'images Liebig;

Le colonel en retraite qui collectionne les monuments aux morts 1914-1918;

L'acheteur de cadres en coquillages;

Le collectionneur de petites revues symbolistes dans lesquelles ont été publiés (en pré-originales) les poèmes de Verlaine, de Laforgue, de Mallarmé;

Le repris de justice qui, de la place Vendôme au quai Malaquais, joue au cerceau avec un pneu dérobé;

L'ancien notaire amateur de femmes aux longs cheveux sur cartes postales;

L'élève mendiant qui a pris des leçons avec le maître de céans, qui a passé un examen, qui a été reçu, qui exerce, qui enseignera bientôt à d'autres élèves mendiants;

L'obstiné qui prépare depuis quinze ans une thèse sur la technique et les inventions de Nadar.

Romi rencontre mille difficultés avant de rassembler dans sa galerie toute la production de Désirée Hellé. Il déniche une première toile chez un brocanteur. La signature est lisible mais la date — 1894 — le laisse songeur. L'artiste vit-elle et, s'il y en a, comment acquérir d'autres toiles? Il se confie à l'inspecteur Delarue, auteur d'un livre consacré à l'art du tatouage. L'inspecteur épris de peinture naïve manie les fiches avec tant de virtuo-

sité qu'il aboutit. Désirée Hellé vit et elle vit entre la Nation et la Bastille.

Romi me l'explique pendant qu'il me guide. « Regarde les mains des joueuses de diabolo, regarde-les bien », me dit-il. Fines et blanches. Des mains d'oisives élégantes. Il attire ensuite mon attention sur les mains possessives d'un chauffeur dans sa pétrolette. Nous admirons plus loin le mouvement, l'envol, la poigne d'une jeune amazone en 1910 faisant sauter son cheval au-dessus d'une rivière azur. Romi poursuit son récit : l'adresse du domicile de l'artiste est exacte, mais Désirée Hellé demeure introuvable. Elle a été expulsée de son appartement, ses tableaux ont été vendus à un chiffonnier pour une somme inférieure au prix actuel d'une tonne de charbon. Le sphinx en bigoudis du neuf rue Paul-Bert n'en dit pas plus à l'inspecteur Delarue qui espère, qui attend dans la loge. Nous sommes devant le *Retour du permissionnaire en 1915.* Le chien pataud aux oreilles en feuille de chou casquant les profils du crâne, le chien qui a l'air absent à côté de la réunion est comique. Romi me signale maintenant la vivacité et l'agilité d'un groupe de jeunes filles dansant aussi avec les bras et les mains le charleston en 1925. Je ne me suis pas découragé, continue-t-il. J'ai acheté des lunettes noires, j'ai mis mon imperméable verdâtre, je me suis feutré la tête à la Humphrey Bogart, j'ai dit, avec ma serviette de cuir sous le bras, que Désirée Hellé m'attendait là où elle habite. Mon faux métier d'assureur a rassuré la concierge. J'ai dû exiger d'elle du silence pendant que j'inscrivais l'adresse tant convoitée. Elle vit, je l'ai vue, je lui ai parlé, c'est toute sa vie, tous ses efforts que j'ai réunis ici, c'est la fresque de l'époque qui me passionne. Les mains, les mains que je t'ai demandé de bien regarder... Je vais te le dire : Désirée Hellé a peint tous les jours pendant soixante ans, les deux mains paralysées. Note, dit-il, note : Salle Locke, lit numéro trois. Va la voir demain. L'autobus te descendra devant l'hospice d'Ivry. Demain sans faute. Elle aime tant les visites.

Salle Locke, lit numéro trois, dis-je et redis-je pendant que je traverse la cour encadrée de plates-bandes au noir revêche. Des oiseaux chantent dans le froid, dans le brouillard. Leur chant dans une cour d'hospice est un gaspillage. La femme assise sur un appui de fenêtre à côté de l'escalier de la salle Locke se parle, écoute le son de sa voix à deux heures de l'après-midi. Je me sens coupable

de n'être pas venue pour elle quand elle lève les yeux, qu'elle me voit, qu'elle croit me reconnaître, qu'elle me rejette, qu'elle recrée la même société avec le son de sa voix.

Désirée Hellé m'attend dans son fauteuil puritain, près du lit numéro trois. Pas de rides, pas de cheveux blancs. Des cheveux couleur ficelle qu'elle n'a plus touchés pendant soixante-sept ans. Désirée Hellé a quatre-vingt-deux ans. Elle se tient droite, elle se lève de son fauteuil sans effort, elle m'accueille avec aisance, puis elle jette ses mains colorées d'inertie, gantées de mitaines kaki, retenues à chaque pouce par un anneau de laine. Elle jette ses mains sur le drap, sur le cache-édredon, elle efface les faux plis, elle me demande de rectifier la position du quart de vin accroché à un barreau du lit. Elle a aux pieds des chaussures jaunes à boucle brillante, des chaussures rajeunissantes de forme américaine. Elle peut se chausser sans se faire aider. « Ce que je trouve le plus joli ce sont les cadres », me dit-elle quand je lui parle de l'exposition que Romi a organisée pour elle. Elle sourit aux infirmières qui circulent dans l'allée, elle prête à sa voisine de droite, en se servant de mes mains, les magazines que je lui ai apportés, elle me demande de chuchoter parce que sa voisine de gauche dort dans un fauteuil identique au sien, dort avec l'*Aurore* sur ses genoux. Nous parlons de ses tableaux, elle se souvient...

Elle sort de l'école en 1884, elle est dans sa quatorzième année, elle aide sa mère dans l'atelier ranimé de temps en temps par le petit bruit traqué de la machine à coudre. Mère et fille tirent l'aiguille, s'aiment sans se regarder, en baissant la tête. Le père travaille à l'octroi. C'est l'écoulement du jour et des journées, des semaines et des mois. Brusquement la mère se fâche : Désirée Hellé tient mal son ouvrage. Le pouce ne veut plus plier. Le pharmacien leur vend ses potions, des fortifiants, Désirée Hellé se met au vin de Colombie. Les fioles s'amoncellent dans les armoires. Un soir, au début du dîner, la cuillère à potage tombe dans l'assiette, éclabousse le corsage que la mère et la fille ont taillé et cousu ensemble. Le père essuie le revers de son veston. Une main d'adolescente a passé de vie à trépas sur la nappe blanche d'une table de salle à manger. Visites et longues attentes dans les hôpitaux de Paris. Charcot, Babinski s'intéressent au cas. Les nerfs, les nerfs, répète-t-on à la Salpêtrière. La paralysie monte jusqu'au coude et il lui faut douze mois pour priver la jeune fille de ses mains, de ses avant-bras. Le jour de ses quinze ans Désirée Hellé ne peut

plus se coiffer ni s'habiller, ni cacher sa glace de poche dans son poing. Dix doigts ont renoncé. Désirée Hellé revient dans l'atelier, coud avec ses dents, brode avec ses dents. Elle se lève en hiver à cinq heures du matin et avec sès mains atrophiées dans lesquelles passent des frémissements traîtres, elle encaustique le parquet, elle fait briller le fond des casseroles, elle frotte les miroirs. Ses mains sont des loques sur une chiffe enduite de cire, sur une touffe de paille de fer, sur une peau à essuyer les vitres. C'est avec ses épaules qu'elle frictionne et qu'elle masse en rond les objets : mais elle ne peut pas ramasser un brin de paille. Elle s'occupe, elle lit, elle suit dans le supplément illustré du *Petit Journal* le récit d'une chasse au lion, le lancement d'un cuirassé, elle lit les descriptions de paysages suisses par des écrivains de 1890. Elle s'évade et elle ne sait pas qu'elle s'inspire pour plus tard. Elle lit, ensuite elle s'ennuie. Elle est désœuvrée dans l'atelier. Quand sa mère enfonce son doigt dans le dé à coudre, Désirée Hellé regarde ses doigts qu'elle ne peut pas toucher. Elle espère. Elle a espéré pendant dix ans. Mère et fille sortent ensemble, s'approvisionnent au marché d'Aligre, achètent du thym, des petites herbes, du laurier à une Martiniquaise. Désirée Hellé se souvient : elle dessinait des branches de laurier toutes semblables quand elle était dans la classe du certificat. Elle se souvient de l'artiste peintre qui installait son chevalet, sa toile dans le couloir de la Salpêtrière. Elle demande à son père de quoi dessiner. Il lui apporte des feuilles de papier quadrillé provenant du bureau de l'Octroi. Il faut prendre le crayon, le tenir, le retenir. C'est long, c'est pénible, mais la jeune fille de quinze ans ne se décourage pas. Elle s'entraîne pendant trois ans à le garder serré entre ses deux paumes. Pas de leçons de dessin, pas de conseils, pas d'échanges, pas de modèles vivants. Elle n'est pas exigeante. Elle feuillette dans l'atelier les albums des magasins du Louvre, elle change la couleur des robes confection. La mise en page des mannequins lui suggère d'autres mises en place sur ses toiles. Elle observe à table la tache de lumière sur un coquetier de faïence verte, le chargement de la corbeille à fruits, les éclats de soleil sur les timbales d'argent. Pendant la promenade du soir ses yeux plongent dans l'eau du lac de Saint-Mandé, vagabondent sur les petits ponts sculptés du bois de Vincennes. Un vieil oncle est gardien au Musée du Louvre. *Le Sacre de David* enchante la jeune fille. La mère note pour elle les coloris dans les jardins au mois de juin. Désirée Hellé a peint avec ses épaules des balcons

romantiques dont le fer forgé a la finesse d'une chaînette, des verdures vaporeuses, des grappes de raisin ciselées comme des bijoux. Désirée Hellé peint ainsi pendant soixante ans. Elle travaille trois, quatre, cinq heures par jour assise près de la fenêtre, dans une pièce sombre d'un immeuble de la frileuse rue Paul-Bert. Elle peint comme si elle avait retrouvé ses mains. Aujourd'hui elle souhaite, dans le dortoir de l'hospice d'Ivry, un coin où s'isoler pour travailler, des pinceaux, un chevalet. Le plancher gris récuré est triste, l'odeur uniforme dans les salles est décourageante, pourtant le règlement, la nourriture, le personnel, la société lui conviennent. Elle ne se plaint pas, elle ne se plaindra jamais. Je sais où dort Désirée Hellé depuis que j'ai ouvert pour elle son armoire composée d'un tiroir faisant corps avec le lit, depuis que j'ai vu ses aquarelles classées entre les feuilles de papier de soie. Désirée Hellé dort au-dessus des glycines, des pâtres grecs, des orchidées, des mimosas, des cytises, des palmiers, des papillons, des élégantes de Longchamp, des valseuses en sortie de bal. Elle dort au-dessus de l'hermine et du marabout. Elle tend le cou, elle m'indique une aquarelle parmi les autres.

— *La brune et la blonde*, me dit-elle avec fierté. La brune c'est elle, la blonde c'est moi. Celle qui serre la gerbe de fleurs c'est elle, celle qui tient la blonde par la taille, c'est moi. Je ne vous ai pas parlé de ma meilleure amie. La voici. Oui, à gauche, celle qui serre les fleurs dans ses bras. Nous passions nos vacances dans le Cher... Il y a dix ans.

Je calcule : Désirée Hellé avait soixante-douze ans. J'ouvre grand mes yeux. Je vois mieux les deux jeunes femmes de trente ans sur l'aquarelle. Désirée Hellé s'est donc rajeunie de quarante ans, elle a rajeuni son amie et en plus avec un pinceau, elle a ressuscité ses mains. Pourquoi pas ? C'est preuve d'amitié et de générosité.

Désirée Hellé s'anime :

— C'est surtout pour elle que je suis entrée à l'hospice. Elle est ici. Nous vivons sous le même toit mais pas dans la même salle. Elle ne peut pas se lever. Elle est plus infirme que moi. Elle m'a tant soignée... J'ai toujours eu la vie douce. Ma mère et moi nous ne nous quittions pas. Ma mère avait tant de patience, tant de bonté... J'avais soixante-cinq ans quand elle est morte. Mon père c'était différent. Il partait, il travaillait à l'octroi... J'ai rencontré ma meilleure amie après la mort de ma mère. Elle est alitée dans

un autre bâtiment mais je passe tous mes après-midi près d'elle. Je trotte. Elle, elle ne peut plus. Si vous saviez quelle chance j'ai eue de pouvoir entrer dans le même établissement...

Quand je lui annonce mon départ, elle me demande si je veux l'habiller. Il fait froid, très froid, mais Désirée Hellé veut m'accompagner. Quand je lui mets son chapeau sur la tête et que je le penche trop en avant elle rit. Je serre autour de son cou une minable corde de laine beige. Nous partons. La solitaire assise sur l'appui de fenêtre à côté de l'escalier de la salle Locke me reconnaît et nous contemple. Elle aura vu aujourd'hui une visiteuse et une visitée. Nous croisons dans la cour une femme fardée de rouge et de noir. Elle est gantée, elle a sur la tête une chéchia en peau de lapin. Elle nous toise. Elle crie :

— Est-ce que vous nous quittez? Est-ce que vous partez pour toujours?

C'est une folle, me dit Désirée Hellé, mais il faut lui répondre.

— Je ne pars pas. J'accompagne une amie.

C'est vrai, je suis son amie! Je me dégourdis, j'ouvre les poches de son manteau noir, je prends ses mains dont je n'ai plus peur, je les mets au chaud dans chaque trou, je lui donne le bras bien haut, près de l'aisselle où il y a un nid et de la vie. Désirée Hellé insiste pour m'accompagner dehors et nous faisons les cent pas ensemble avant l'arrivée de l'autobus. Nous nous embrassons puisque je ne peux pas lui serrer la main. De la plate-forme je la revois. Elle est immobile, elle est médusée. Elle regarde, elle semble rêver dans ma direction. Demain elle reverra son amie. Elle n'a pas la nostalgie de ma liberté.

Violette Leduc.

Le cours des choses

Un journalisme de chiens de garde

— Et qu'en pense l'*Aurore*? demandait un naïf.

— Elle appelle la police.

Ce bref dialogue a une valeur exemplaire. Son prétexte est sans impor-tance : il est d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Certes, on le savait déjà l'*Aurore* ne pense pas, elle aboie. Mais on pouvait croire que l'indigenc intellectuelle seule expliquait ces cris inarticulés dont elle est faite, qu l'usage immodéré du point d'exclamation et de l'injonction en capitale n'était que le signe un peu maladroit, mais touchant, du manque de style Des esprits indulgents parlent encore de manie. C'est pour l'*Auror* trop d'indulgence. L'appel au flic et au procureur est sa vocation, sa raiso d'être. Il lui tient lieu d'argument, épargne le trouble à son âme et se trans forme en politique. Parle-t-on d'objecteurs de conscience? M. Bénazet « frémissant de colère et de honte », exige à grands cris des sanctions. De étudiants protestent-ils contre une prolongation du service militaire M. Bénazet sort ses fiches. Quelle amère satisfaction, quelle exaltatio reposante dans cette certitude de chien de garde! Et quelle joie lorsqu'i est entendu : « *Enfin une attitude de fermeté!* » triomphe-t-il en apprenan que la justice vole au secours du général Ridgway menacé par les commu nistes. « *Il est grand temps que la justice s'émeuve. Par bonheur elle le fait Aussitôt alerté, le garde des Sceaux, M. Martinaud-Déplat, dont nous appré cions le caractère et la fermeté, vient de donner sans retard les instruction pour l'ouverture d'une information judiciaire*, etc... » (*Aurore*, 9 mai). Gran jour, d'ailleurs, pour les honnêtes gens, puisqu'on vient d'étendre e même temps « *aux territoires d'outre-mer de l'Union Française les article de notre code pénal réprimant les atteintes à la sûreté de l'Etat.* »

Et voici que *Le Monde* publie le fameux « rapport » attribué à l'amira Fechteler. Faux, sans doute. Mais l'*Aurore* dispute-t-elle un instant d son authenticité? Les démentis officiels lui suffisent. De l'opportunit de cette publication? *Le Monde* aurait dû demander son avis au gouverne ment. Il ne l'a pas fait : arrêtez-le. « *La justice doit être saisie* », proclame en caractères gras, M. Jacques Delbo (10-11 mai). « *Un pareil scandal* répète le lendemain M. Robert Bony, *pour l'honneur du journalisme fran çais, ne saurait rester sans sanctions.* » Quelle tâche épuisante, pourtant que le maintien de l'ordre! Laissant à M. Delbo le soin de rechercher le « armes » dont la « loi » dispose contre son confrère — le style class l'homme — M. Bony doit maintenant se précipiter sur le front de l'Ambig où Roger Vailland fait représenter *Le colonel Foster plaidera coupable* « *Assez de cette provocation!* » s'écrie-t-il sur trois colonnes. « *Il y a*

Paris, il y a en France des autorités responsables. C'est vers elles que l'on se tourne. Pour leur demander si elles accepteront longtemps cette provocation. » (16 mai).

En vérité, une pente si naturelle, une inclination si constante à demander pour la vertu les secours de la police, mérite qu'on s'y arrête. Journal de « Monsieur Dupont », *L'Aurore*, qui fit sa fortune en défendant la « *liberté* » contre le « dirigisme », révèle aujourd'hui, en même temps que le sien, le vrai visage de sa clientèle. Il y a dans le cœur de M. Dupont un policier qui sommeille. C'est le garant de sa sécurité, de son confort moral. Il le protège des Algériens, des communistes et de la littérature. Il le protège de lui-même en lui permettant de se fuir sans risques, en donnant à ses responsabilités le visage rassurant du Mal. M. Dupont, que l'on dit indiscipliné, a pour lui une tendresse un peu trouble et préfère d'ordinaire n'y pas songer. Mais que le jour vienne où l'ordre craque, où ce Mal lui renvoie soudain l'image de sa lâcheté, alors la peur jette M. Dupont dans les bras du flic. Cette étrange « aurore » est celle du fascisme.



Le rayonnement de la France

Carnet de France-Soir, du 18 mai :

Légion d'Honneur.

« Le Dr. Barclay Acheson, directeur des éditions internationales du *Reader's Digest*, vient d'être fait Chevalier de la Légion d'honneur, au titre du ministère des Affaires étrangères pour services rendus à la cause française, notamment par la diffusion à l'étranger de l'édition en langue française du *Reader's Digest : « Selection* ». »

Un exemple

« Monarchie constitutionnelle, le Laos s'est donné une Constitution à sa mesure. Son Assemblée nationale n'a que trente-neuf membres. Elle ne siège que trois mois par an. Mais elle travaille au lieu de se livrer à de stériles polémiques. Son gouvernement ne comporte que cinq ministres et deux secrétaires d'État. Les Laotiens ont ainsi établi raisonnablement leur système politique en paysans habitués à mesurer les limites de leurs champs et à jauger leurs possibilités. C'est pourquoi il n'y a pas de crise politique au Laos. C'est aussi pourquoi l'ordre et la quiétude y règnent. » (Jean-Marie Garraud, *Le Figaro*, 9 mai).

Un mauvais goût dans la bouche...

Dans un article intitulé « Oter aux Français le mauvais goût qu'ils ont dans la bouche », M. Jacques-Chastenet-membre-de-l'Institut demande qu'on n'oublie pas une des « causes de la dépression française : les leçons de l'école ».

« Jusqu'aux débuts de la Troisième République, la majorité des Français n'allait guère à l'école et se contentait de recevoir, au sein de la famille,

des enseignements inspirés par la tradition et par l'acceptation de la condition dans laquelle on était né. Les autres fréquentaient le plus souvent une école religieuse et y concevaient l'espérance d'une vie future et d'une justice divine qui mettrait toute chose en équitable état.

La Troisième établit l'instruction laïque et obligatoire : le catéchisme religieux fut banni de l'école, mais un autre lui fut substitué : le catéchisme du patriotisme. Les premières générations de maîtres... le faisaient partager à leurs élèves en le centrant sur un point précis et concret : la Revanche, la reconquête de l'Alsace-Lorraine.

Plus tard, l'affaire Dreyfus, le progrès du socialisme internationaliste, d'autres causes encore vinrent modifier l'esprit des instituteurs. On ne méconnaît nullement la conscience professionnelle ni l'honnêteté intellectuelle dont firent preuve les nouveaux maîtres : mais le fait est qu'ils n'eurent plus à proposer aux enfants confiés à leurs soins que des idéaux vagues, peu propres à frapper de jeunes imaginations et médiocrement générateurs de dynamisme. » (*Paris-Presse*, 4 mai.)

L'Union Française

Sous le titre « 700 lits », on a pu lire, le 13 mai, dans *l'Aurore* (évidemment) la « chose » suivante :

« Il manque, en ce moment, 700 lits pour soigner, dans nos hôpitaux de la Seine, les tuberculeux parisiens... D'où vient cet encombrement? De ce que (précisément) 700 Nord-Africains sont soignés pour le même mal dans lesdits hôpitaux de la Seine. Il va de soi que, métropolitains ou Nord-Africains, les malades sont des malades, aux droits égaux. Mais il est trop évident que nombre d'Algériens, Marocains et Tunisiens viennent en France, non pas pour y trouver du travail, mais pour se faire soigner et surtout bénéficier du régime de longue maladie... »



De l'idéalisme

M. Baylot, préfet de police de Paris, vient de passer deux semaines aux États-Unis. Avant son retour, le correspondant du *Figaro* à Washington est allé l'interroger :

« Vous voyez cette affiche? »

« Dans sa chambre du Grand Hôtel de Washington, M. Baylot nous montre une affiche jaune, de format moyen, ornée d'une corne d'abondance d'où échappent des dollars et portant la devise suivante : « Il n'y a pas de grandes idées. Il n'y a que des idées qui rapportent. » Une affiche comme celle-ci, nous explique le préfet de police, se trouve ici dans chaque bureau. Le préfet de police n'en tire d'ailleurs aucune conclusion particulière. » (*Figaro*, 19 mai).

On lui a donné un fusil

Sous le titre : « Du bataillon de l'O.N.U. à la rue de Lappe. « Roger le

Coréen » gardait le goût de la bagarre. », *Le Parisien Libéré* (17 mai) a publié l'information suivante :

Roger le Coréen, 23 ans, récemment démobilisé du bataillon de l'O.N.U., vient de prendre le chemin du dépôt. Roger Silly, dès son retour à Paris, s'installa dans le quartier de la Bastille et se fit une réputation de bagarreur rue de Lappe. Il vécut bientôt aux crochets de la blonde Marie-Louise qui... montra souvent un visage tuméfié. Ce qui attira sur Roger le Coréen l'attention de la police, ce fut une dispute violente dans un café de la rue de la Roquette avec un consommateur :

— Vous ne me connaissez pas? demanda Roger le Coréen à l'inconnu.

Étonné, l'homme se tourna vers lui :

— Eh bien! nous allons faire connaissance.

Et cassant son verre, il en prit un gros éclat dont il se servit pour blesser son interlocuteur au visage.

Leurs « bonnes œuvres »

Avant de quitter Paris pour Tunis où il doit présider le congrès des Anciens Combattants tunisiens, M. Emmanuel Temple, ministre des A.C., a déclaré : « Allant dans un pays quelque peu tendu, comme la Tunisie, un membre du gouvernement s'informe et essaie, dans la mesure de ses moyens, de faire le bien. » (A.F.P., 16 mai).

Marcel Péju.



PRIX DE LA PERLE

1° Deux erreurs involontaires se sont glissées dans la citation que nous avons faite de l'article de F. Mauriac (*Figaro*, 25 mars).

Le texte publié par nous est le suivant : « Par obéissance (ce qu'est l'obéissance des jésuites, et qu'elle se confond parfois avec le martyre, vous l'apprendrez à l'Athénée) les jésuites du Paraguay livraient donc aux négriers les Indiens qu'ils avaient baptisés, nourris, sanctifiés, spectacle scandaleux, peut-être, mais dans le meilleur sens. »

Le texte de M. Mauriac est : « Par obéissance (ce qu'est l'obéissance des jésuites, et qu'elle se confond parfois avec le martyre, vous l'apprendrez à l'Athénée) les jésuites du Paraguay livrèrent donc aux négriers les Indiens qu'ils avaient baptisés, nourris, sanctifiés. Spectacle scandaleux, peut-être, mais dans le meilleur sens ».

Nous prenons acte volontiers de la protestation de M. Mauriac.

2° Nous persistons à lui accorder le « Prix de la Perle ».



Nous accorderons le Prix du meilleur critique, ce mois-ci, à M. Jacques Lemarchand qui, dans le *Figaro littéraire* du 24 mai, a su dire, en évitant toute confusion, ce qu'il pensait de la pièce de Roger Vailland, *Le colonel Foster plaidera coupable*, et ce qu'il fallait penser de l'interdiction de cette pièce par la police.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VII

(Juillet 1951 - Juin 1952)

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juin 1952
Dépôt légal : 2e trim. 1952

